

SAGA Kei Fértilizers



BARBARA BOSWELL.  
Les fausses fiançailles



Éditions L'Épave

# RÉSUMÉ

Désigné par un célèbre magazine comme l'un des hommes les plus riches et les plus sexy de l'année, Michael Fortune se trouve soudain assailli par une cohorte d'admiratrices. Afin d'y échapper, l'homme d'affaires ne trouve rien de mieux que de proposer à sa fidèle assistante de l'épouser.

Un simple arrangement, bien entendu, car un riche héritier comme Michael Fortune n'est pas homme à se marier avec sa secrétaire. Pas plus qu'il ne semble prêt, du reste, à épouser qui que ce soit : élevé par une mère cupide et échaudé par un premier échec sentimental, Michael ne cache pas le mépris que lui inspirent les femmes.

La conscience professionnelle a cependant des limites et la jeune femme commence par refuser : amoureuse de son patron en secret, elle ressent comme une terrible humiliation la demande de Michael. Jusqu'à ce que celui-ci, prenant son refus pour un vil marchandage, accompagne sa proposition d'un dédommagement mirifique que Julia n'a pas les moyens de refuser.

Même si elle sait qu'en acceptant de passer pour une femme vénale, elle risque de se déconsidérer pour longtemps aux yeux de son... fiancé !

*Chères lectrices,*

*Participer au grand projet des Héritiers a été pour moi une aventure passionnante. D'autant plus passionnante que la saga m'a paru réunir tout ce que j'aime trouver d'ordinaire dans les romans. J'ai toujours adoré, notamment, les histoires de famille, fertiles en querelles et en réconciliations, avec ces personnages aux caractères bien trempés qui passent leur temps à s'affronter mais se sentent d'instinct solidaires lorsqu'il s'agit de faire face à une menace extérieure.*

*Des personnages souvent attachants, et qui nous deviennent de plus en plus familiers de roman en roman, tandis que nous faisons la connaissance des différentes branches de la famille où se côtoient par ailleurs plusieurs générations, car chaque histoire enrichit la précédente, lui apportant de nouvelles ramifications.*

*Il existe de nombreux livres sur les rapports parents-enfants ou sur ce lien bien particulier qui unit frères et sœurs. Dans *Les Héritiers*, on retrouve tout cela, mais à une échelle beaucoup plus grande car il y a en plus des oncles, des tantes, des cousins... sans parler des personnages secondaires.*

*Avec tous ces personnages et ces situations imbriquées les unes dans les autres, cette série ressemble vraiment à un feuilleton, et comme c'est un genre que j'adore, cela m'a beaucoup amusée de m'y essayer. J'aime cette idée de personnages récurrents, dont chacun occupe le devant de la scène à son tour tandis que les autres font de brèves apparitions ou sont simplement mentionnés.*

*Michael et Julia, les héros des *Fausse Fiançailles*, par exemple, s'intègrent dans l'histoire des fortune tout en vivant leur propre aventure.*

*Une aventure que vous prendrez, je l'espère, autant de plaisir à lire que j'en ai eu à l'imaginer.*

**BARBARA BOSWELL**

**Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».**

***Cet ouvrage a été publié en langue anglaise  
sous le titre : STAND-IN BRIDE***

***Traduction française de BÉNÉDICTE DUCHET-FILHOL***

**HARLEQUIN est une marque déposée du Groupe Harlequin et Amours d'Aujourd'hui ® est une marque déposée d'Harlequin S.A.**

***Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. © 1996, Harlequin Books S.A. © 2000, Traduction française : Harlequin S.A. 83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 Paris — Tél. : 01 42 16 63 63 Service Lectrices — Tél : 01 45 82 47 47 ISBN 2-280-07689-6 — ISSN 1264-0409***

**BARBARA BOSWELL**

Les fausses fiançailles

AMOURS D'AUJOURD'HUI

## *Les confidences de Kate Fortune*

---

« J'ai appris par mon fidèle ami Sterling que quelqu'un était en train d'acheter en sous-main de gros paquets d'actions Fortune. Je ne serais pas étonnée qu'une tentative de prise de contrôle se prépare. J'ignore d'où vient la menace, mais nous pouvons déjà présager quelques turbulences et j'ai peur que nous perdions très gros dans la bataille !

» Riches ou pauvres, cependant, nous resterons toujours une famille. Et mon vœu le plus cher est que chacun de mes enfants et de mes petits-enfants finisse par trouver l'amour et le bonheur. C'est apparemment ce qui est en train d'arriver à mon petit-fils Michael. Il s'était toujours méfié des femmes, mais cela ne paraît plus être le cas. Pie vient-il pas d'offrir à sa future femme le magnifique rubis que je lui avais légué, une bague que Ben, mon défunt mari, m'avait lui-même offerte en gage d'amour ?

» La nouvelle m'a rendue très heureuse, même si ces fiançailles me paraissent un peu précipitées.

» J'espère qu'il sait ce qu'il fait... »



# ON EN PARLE CE MOIS-CI...

**"Nouveau coup de théâtre chez les Fortune !"**

On vient d'apprendre que Michael Fortune - le businessman bien connu, celui que tous s'accordent à considérer, après son oncle, comme le futur P.-D.G. de l'empire laissé par sa grand-mère - se serait fiancé. Certes, la nouvelle en elle-même n'a rien qui puisse surprendre, car l'homme que le magazine Fame n'hésite pas à faire figurer dans sa liste des « dix célibataires les plus riches et les plus sexy des États-Unis » ne devait pas manquer de prétendantes ! On s'étonnera, cependant, du choix de l'heureuse élue. On aurait pu penser, en effet, que ce

fin stratège, auquel on ne connaît nulle liaison, épouserait une femme à sa mesure : une riche héritière, ou du moins, à défaut, une jeune fille de la haute société. Eh bien savez-vous sur qui notre jeune loup au physique de jeune premier vient de jeter son dévolu ? Sur sa secrétaire !

La passion a-t-elle brusquement pris le relais de la raison chez ce travailleur acharné ? Les mauvaises langues prétendent pourtant que Julia Chandler n'aurait rien qui puisse affoler un homme. Et, puisque que nous en sommes au chapitre des méchancetés, certains auraient même ajouté que notre

homme serait, en réalité, victime d'une intrigante ! Victime ? Certes, on n'imagine guère le beau Michael dans ce rôle, mais il est vrai que la fortune a aussi ses revers. Et la cupidité peut donner à certaines femmes beaucoup d'imagination.

Mon amie Faith Carlisle, journaliste à Channel 3, qui a interviewé les fiancés, prétend que Michael avait une attitude très protectrice envers sa future épouse. Elle est, depuis lors, convaincue que Michael épouse Julia pour ses beaux yeux.

Pour ma part, je le souhaite de tout cœur, même si ma profession et la fréquentation assidue du « beau monde » m'ont appris à me méfier des contes de fées. A tort, peut-être !

**Liz Jones**

## 1.

– Regardez ça, Julia ! ordonna Kristina Fortune en posant un exemplaire du magazine *Fame* devant la secrétaire de son frère.

Il n'était pas rare que la jeune femme débarque ainsi à l'improviste et, loin de se formaliser du ton péremptoire de Kristina dont elle connaissait les manières brusques et l'enthousiasme débridé, Julia parcourut docilement le titre qui s'étalait en grosses lettres sur la couverture : « Découvrez dans ce numéro les dix célibataires les plus riches et les plus sexy des EtatsUnis ! »

– Très intéressant ! dit-elle avec un sourire amusé.

– N'est-ce pas ? Et encore, vous n'avez pas vu l'intérieur ! Allez à la page 15... C'est le numéro de demain, reprit-elle, mais je me suis débrouillée pour en avoir un exemplaire...

Devant la jubilation évidente de son interlocutrice, Julia sentit un instant sa méfiance s'éveiller. Etoile montante du service publicité des laboratoires Fortune Cosmetics, Kristina s'enthousiasmait parfois pour des idées et des concepts qui donnaient la migraine à tout le personnel du service du développement, dont Michael était le directeur.

– Eh bien oui, je vois. Mais qu'y a-t-il là de si exceptionnel ? demanda-t-elle en parcourant rapidement la liste des lauréats.

Elle était soulagée. Les choses prévisibles donnaient rarement la migraine, et il n'y avait là que des gens connus : le fils d'un roi du pétrole, le présentateur d'un célèbre talk-show, le propriétaire d'une grande maison de disques, un sénateur récemment divorcé, un acteur de cinéma, un auteur à succès, un joueur de basket-ball et...



– Michael Fortune ! s'exclama Julia.

– Gagné ! Eh bien oui, ma chère Julia ! Dès demain mon grand frère va faire flipper des milliers — que dis-je ? — des millions d'Américaines ! s'écria Kristina, exultante. Pour toutes, Mike deviendra un véritable homme-objet !

Kristina était-elle sérieuse ? se demanda Julia, interloquée. Pour sa part, cette perspective ne lui donnait guère envie de rire. Depuis quatorze mois qu'elle travaillait avec Michael Fortune, elle avait suffisamment appris à le connaître pour prévoir que l'article, loin de le réjouir ou même de l'amuser, allait le mettre dans une rage folle. Détestant les mondanités et les commérages, il ne s'intéressait qu'à son travail et se moquait éperdument de plaire ou non aux femmes.

– Comment Mike va-t-il réagir, à votre avis ? demanda Kristina, les yeux brillant de malice.

Ignorant si la jeune femme n'avait pas manœuvré pour faire inclure le nom de son frère dans la liste, Julia préféra jouer la carte de la prudence.

– Il aurait sans doute préféré être cité comme l'un des dix meilleurs hommes d'affaires du pays, se borna-t-elle à répondre.

– Les affaires ! Il n'y a que ça qui compte pour lui ! lança Kristina en se mettant à marcher de long en large dans la pièce.

La jeune secrétaire poussa un soupir résigné. Comme Michael et tous ceux de la famille Fortune qu'elle connaissait, Kristina ne tenait pas en place. Ils avaient en commun une énergie débordante, une grande vivacité d'esprit et une forte personnalité. Leurs réunions de famille devaient être épuisantes... De nature calme et réservée pour sa part, Julia avait le tournis rien que d'y penser.

– Mike n'est pas un homme, c'est une espèce de robot ! continua de fulminer Kristina. Un vrai bourreau de travail, qui n'a ni sentiments ni vie privée. Si on lui ouvrait le crâne, on n'y trouverait que des microprocesseurs, j'en suis sûre ! Rien ne le touche, personne ne peut percer sa carapace.

Elle se retourna, planta son regard dans celui de Julia et demanda :

– Vous vous rappelez la dernière fois où vous l'avez vu manifester ne serait-ce qu'une pointe d'émotion ?

– Eh bien, voyons... Oui, j'y pense, il y a quelques mois, Anne Campell, du laboratoire de recherche, a fait venir ses jumeaux à la journée portes ouvertes de la société, et ils ont entrepris de mener

leurs propres expériences avec les échantillons utilisés pour des tests en cours...

Ce souvenir faisait encore sourire Julia — sauf en présence de Michael qui, lui, n'avait manifestement pas été sensible au comique de la situation.

– La contribution des jumeaux Campell aux travaux sur notre nouvelle poudre compacte aurait donné au visage des utilisatrices une belle teinte bleue, reprit-elle, mais elle a rendu livide celui de Michael... C'est une manifestation d'émotion, non ?

—Oui, mais qui se rapporte uniquement au travail, alors ça ne compte pas ! répliqua Kristina en s'arrêtant d'arpenter la pièce pour se pencher sur le magazine. C'est une bonne photo de Mike qu'ils ont publiée là, vous ne trouvez pas, Julia ? Bien que ce soit mon frère, je dois reconnaître qu'il est très, très sexy.

La jeune secrétaire examina le cliché. C'était une photo d'amateur qui montrait Michael habillé d'un vieux jean et d'un polo de coton blanc orné du logo des laboratoires Fortune Cosmetics.

L'impression qu'il y donnait était celle d'un homme extrêmement viril, dont la carrure athlétique avait tout pour susciter l'intérêt des femmes spécialement attirées par les corps bien faits. Quant aux autres, elles ne pouvaient manquer d'être séduites par ses traits énergiques et bien dessinés, par ses yeux bleus surmontés d'épais sourcils noirs et par la courbe sensuelle de sa bouche généreuse.

Julia appartenait à la seconde catégorie, mais elle se gardait bien — et se garderait toujours — de laisser voir à son patron qu'il lui plaisait physiquement.

Les premières semaines de leur collaboration avaient été dures pour elle : chaque fois que Michael lui adressait la parole, elle sentait ses joues s'enflammer et son pouls s'emballer. Même quand il se tenait dans la pièce voisine, elle avait une conscience aiguë de sa présence.

Dieu merci, l'intéressé ne semblait pas s'être aperçu de son trouble. Et s'il l'avait remarqué, sans doute l'avait-il attribué à la nervosité d'une employée nouvellement affectée à un poste réputé difficile.

Les amis qu'elle s'était faits dans l'entreprise avaient parlé à Julia des secrétaires précédentes de Michael, qui étaient toutes tombées follement amoureuses de lui et avaient fini soit par démissionner,

soit par être renvoyées, parce qu'elles ne supportaient ni la froideur de l'homme, ni la tyrannie du patron.

Julia ne voulait pas connaître le même sort. Elle avait lu trop d'articles sur la futilité des intrigues entre patrons et secrétaires pour compromettre la suite de sa carrière en s'amourachant de Michael.

L'effet qu'il produisait sur elle s'était d'ailleurs estompé avec le temps : quand il entrait dans son bureau, son cœur ne se mettait plus à battre la chamade, ni ses mains à trembler. Elle s'estimait maintenant immunisée contre la séduction qui se dégageait de lui. Pendant quelques semaines, elle s'était conduite comme une collégienne obsédée par un beau professeur, mais son bon sens et son pragmatisme avaient heureusement repris le dessus.

L'attitude de Michael Fortune à elle seule aurait de toute façon suffi à la décourager : il la considérait comme un simple outil de travail, auquel il demandait juste d'être efficace, fiable... et le plus silencieux possible.

—Alors, Julia, qu'est-ce que ça vous fait de côtoyer quotidiennement l'un des célibataires les plus riches et les plus sexy des Etats-Unis ? déclara Kristina d'un ton espiègle. Vous n'êtes pas mariée, vous non plus, et votre position de collaboratrice vous donne un sérieux avantage sur la concurrence... Vous n'avez jamais songé à conquérir Mike ?

La jeune secrétaire éclata de rire tant cette idée lui paraissait grotesque. Elle n'avait aucune illusion : même si leurs métiers respectifs pouvaient amener un Michael Fortune et une Julia Chandler à passer ensemble un certain nombre d'heures par jour, ils appartenaient à deux mondes entièrement différents et n'avaient aucune chance de se fréquenter en dehors du bureau.

C'était ainsi, et Julia était assez raisonnable pour en prendre son parti.

– Ne vous inquiétez pas, dit-elle, votre frère n'a à craindre aucune avance de ma part.

–Je ne m'inquiétais pas ! Je...

L'apparition de Michael Fortune empêcha Kristina de terminer sa phrase.

Il avait ouvert la porte de communication entre son bureau et celui de sa secrétaire, et s'était arrêté sur le seuil. Ses yeux bleus, vifs et perçants, glissèrent sur Julia avant de se poser sur sa sœur.

–C'est donc bien toi qui fais tout ce tapage, Kristina ! déclara-t-il en haussant les sourcils. Il me semblait bien avoir reconnu ta voix, et je ne me trompais pas... Pourquoi es-tu là ? Non, attends, laisse-moi deviner... Tu es venue chercher des alliés pour une autre de tes campagnes chocs ? A moins que ce ne soit pour te plaindre de tes chefs qui, en ce moment même, sont en train d'avaloir des comprimés contre les aigreurs d'estomac en prévision de la bataille qu'ils vont devoir livrer ?

– Une idée formidable a en effet germé dans mon cerveau pas plus tard que ce matin, répondit Kristina avec un grand sourire, mais il faut que je peaufine les détails. Quand je serai prête à la présenter, cependant, j'aurai effectivement besoin de soutien, car tu sais comme moi que les responsables du service publicité sont...

– Prudents et conservateurs ?

– J'allais dire « ringards et sclérosés », mais ça revient au même... Et comment pourrait-il en être autrement ? Ils sont là depuis vingt ans et n'ont plus aucune capacité à flairer l'air du temps.

– Contrairement à toi, qui sembles bien décidée à les poignarder dans le dos, en jeune cadre aux dents longues que tu es..., observa Michael avec la légère contraction des lèvres qui était chez lui ce qui se rapprochait le plus d'un sourire. Et surtout, ne te méprends pas : c'est un compliment, que je te fais là.

Julia écoutait ce dialogue en silence et, comme toujours, elle était frappée par la dissemblance entre le frère et la sœur. Une dissemblance qui allait bien au-delà de la différence d'âge — six ans — et de sexe. Kristina, en effet, était aussi franche et directe que Michael était secret. Tout le monde, du reste, dans la famille, s'accordait pour dire que ce dernier était énigmatique et distant. Au fil des mois, cependant, Julia en était venue à le considérer simplement comme un homme qui n'éprouvait pas le besoin d'exprimer chacun de ses sentiments et chacune de ses pensées devant tout le monde. Elle le comprenait d'autant mieux qu'elle avait elle-même un tempérament plutôt introverti.

Leur similitude de caractère s'arrêtait cependant là, car Michael Fortune, lui, n'était ni timide ni effacé. Il respirait au contraire une assurance et une confiance en son propre jugement qui frisaient souvent l'arrogance.

Il pouvait aussi être incroyablement têtu. Julia l'avait vu plus d'une fois refuser de céder dans une discussion ou de changer l'une

de ses décisions, quelles que soient les pressions exercées. Et les autres membres de sa famille, qui lui reprochaient de vivre en reclus, n'étaient jamais arrivés à le rendre plus sociable.

— En fait, Julia et moi étions simplement en train d'admirer des photos de beaux mecs, finit par expliquer Kristina. Tiens, regarde...

En riant, elle prit l'exemplaire de *Fame* sur la table et le lança à son frère.

Celui-ci l'attrapa au vol et, avant d'y jeter un coup d'œil, fixa Julia d'un air interrogateur. Elle paraissait mal à l'aise, et il eut un élan de pitié pour elle. Kristina lui avait manifestement mis de force cette revue sous le nez, car Julia n'était pas du genre à s'arrêter de travailler pour une raison aussi futile.

Depuis son entrée en fonction, elle s'était toujours montrée efficace, discrète et consciencieuse — qualités d'autant plus appréciées par Michael qu'elles faisaient cruellement défaut à ses secrétaires précédentes.

Avant Julia, il avait dû se débarrasser coup sur coup de plusieurs jeunes écervelées incompetentes, et cela lui avait valu dans l'entreprise une réputation de patron difficile. Au point que le service des ressources humaines avait même fini par se plaindre du surcroît de travail que lui imposaient ces changements incessants de secrétaire — certaines étant parties au bout d'une semaine seulement...

Jake Fortune, P.-D.G. de la société et oncle de Michael, avait même conseillé à ce dernier de suivre un stage de psychologie afin d'apprendre à ménager les sentiments de ses employées et à réduire ses exigences à leur égard.

Cette suggestion avait indigné Michael. Il ne voulait pas d'une collaboratrice paresseuse, et il voulait encore moins avoir à se préoccuper de ses états d'âme !

« Je m'inscrirai à ce genre de stage quand tu le feras, toi », avait-il dit à Jake, dont il connaissait la dureté envers ses subordonnés.

L'arrivée de Julia l'avait donc soulagé d'un grand poids. Et comme elle était maintenant là depuis plus d'un an, tout le monde avait pu constater qu'il n'était nullement responsable de la situation antérieure.

Oui, Julia était vraiment parfaite à tous égards. Du reste, quand il prenait le temps d'y réfléchir, leur entente absolue dans le travail

n'était pas sans l'étonner quelque peu. L'intelligence, le sérieux et la fiabilité de Julia y étaient bien sûr pour quelque chose, mais sans doute son comportement modeste et réservé jouait-il également un rôle dans le succès de leur collaboration.

En cela aussi, elle constituait un agréable changement par rapport aux secrétaires précédentes de Michael, dont la plupart, s'imaginant amoureuses de lui, s'habillaient et se conduisaient de façon provocante pour attirer son attention. Elles cherchaient à le séduire au lieu de se concentrer sur leurs tâches, si bien qu'au bout de quelques semaines, lassé de leurs œillades, il se trouvait généralement contraint de se passer de leurs services.

Michael laissa son regard s'attarder sur Julia. Comme souvent, elle portait un tailleur foncé, un peu strict mais qui mettait en valeur son teint clair et ses cheveux châtain retenus sur la nuque. Elle n'était pas belle au sens classique du terme, mais ses pommettes hautes, ses traits fins, ses grands yeux gris et son petit menton volontaire lui donnaient un charme bien à elle.

Un charme auquel il n'était pas sensible, au demeurant, se hâta de préciser intérieurement Michael. Il n'avait aucune envie de nouer des relations personnelles avec sa secrétaire. Ses relations personnelles avec les femmes en général se limitaient de toute façon à de brèves aventures. Le sexe faisait partie pour lui d'une bonne hygiène de vie, mais le travail avait — et aurait toujours — la priorité.

La voix de Kristina le tira de sa rêverie.

— Alors, Mike, qu'est-ce que tu attends?

— Tes « beaux mecs » sont sûrement des tarzans au cerveau atrophié... Pourquoi m'intéresseraient-ils ?

— A ta place, j'attendrais de voir leurs visages — et celui de l'un d'eux en particulier — pour les dénigrer !

Julia se raidit. Elle avait l'impression d'être dans un de ces cauchemars où le rêveur veut avertir une personne en danger, mais ne parvient à émettre aucun son.

Tétanisée, elle vit Michael jeter un coup d'œil méprisant à l'article, puis sursauter violemment en s'apercevant qu'il était sur la liste.

Le magazine lui échappa des mains, preuve qu'il était vraiment secoué, car Julia ne l'avait encore jamais vu laisser tomber quoi que ce soit, pas même un crayon.



– Qui est responsable de ça ? demanda-t-il.

Il avait parlé bas, en détachant bien ses mots et, quoique son visage fût impassible, Julia savait qu'il bouillait intérieurement. Michael ne perdait jamais son sang-froid, mais cela ne voulait pas dire qu'il ne ressentait rien, et Julia le connaissait maintenant assez pour identifier les signes de son courroux : sa voix devenait cassante et l'expression de ses yeux bleus plus froide encore que de coutume.

Cette fureur rentrée était plus impressionnante qu'une explosion de colère, mais Kristina ne parut pas la remarquer — ou alors elle décida de l'ignorer —, car elle observa d'un ton léger :

– C'est super, hein, Mike ? Ton nom va être sur toutes les lèvres... Tu vas être aussi célèbre que...

– Je ne trouve pas « super », mais inadmissible, cette ingérence dans ma vie privée, coupa Michael, et je te soupçonne d'en être à l'origine, d'avoir pensé que cela ferait de la publicité à l'entreprise.

– Non, je te jure que je n'y suis pour rien !

– Alors comment ce magazine a-t-il eu mon nom et ma photo ? Pourquoi m'aurait-il inclus dans cette liste ridicule, si quelqu'un — toi — ne lui en avait pas soufflé l'idée ?

– Ce n'est pas moi, mais le comité de rédaction de la revue qui t'a choisi. Et si tu l'as été, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même.

– Je sais qu'il est d'usage, de nos jours, de rejeter la faute sur la victime, mais j'aimerais que tu m'expliques en quoi je suis responsable de ce... de ce...

Michael laissa sa phrase en suspens, et l'inquiétude de Julia augmenta : c'était la première fois en quatorze mois qu'elle le voyait à court de mots.

– Réfléchis, Mike ! déclara Kristina, l'air nullement effrayée, elle, par la colère de son frère. Tu as vingt-neuf ans, tu es célibataire, beau et riche. Tu appartiens à une famille en vue, et tu occupes déjà un poste important dans l'entreprise. Tu es en outre un brillant homme d'affaires, si bien que tu succéderas sans doute un jour à oncle Jake à la tête de la société... Tu remplis tous les critères qui servent de base à l'établissement de ce genre de liste, et c'est pour cela que tu es dessus, point à la ligne.

Michael ne parut pas convaincu.

– Et la photo ? demanda-t-il froidement. Tu vas peut-être m'accuser de l'avoir envoyée moi-même ?



– Non, je ne sais pas du tout comment le magazine l'a obtenue. A moins que ce ne soit ta mère qui la leur ait procurée, dans l'espoir qu'une fille de milliardaire saute dans le premier avion à destination de Minneapolis, t'épouse et offre ainsi à maman chérie de nouvelles perspectives d'enrichissement... Je l'en crois parfaitement capable : ta mère a toujours été fascinée par l'argent.

Les mâchoires de Michael se crispèrent et ses yeux lancèrent des éclairs. Avec son mètre quatre-vingt cinq, il dominait les deux femmes d'une bonne tête, et, soudain intimidée par sa taille et la force de sa présence, Julia eut un mouvement de recul. Kristina, elle, ne bougea pas d'un pouce, et son regard resta fermement planté dans celui de son frère.

Lorsque Michael reprit la parole, sa voix était étrangement calme et son visage était redevenu un masque impénétrable.

– J'ai déjà perdu assez de temps avec ces bêtises, annonça-t-il. J'ai du travail, ma secrétaire aussi, et je te serais donc reconnaissant, Kristina, de ne pas la déranger plus longtemps.

Puis il pivota sur ses talons et rentra dans son bureau dont il referma la porte d'un geste décidé.

Un silence suivit son départ, que Kristina finit par rompre en déclarant avec un soupir appuyé :

– D'accord, je n'aurais pas dû incriminer sa mère, mais personne ne m'empêchera de dire que c'est une femme cupide et vindicative. Vous la connaissez, Julia?

La jeune secrétaire hocha affirmativement la tête. Oui, elle connaissait Sheila, l'ex-épouse intrigante et narcissique de Nate Fortune, avec qui elle avait eu trois enfants : Michael, Kyle et Jane. Julia ne la connaissait même que trop bien !

Frère cadet de Jake Fortune, Nate était juriste et s'occupait dans l'entreprise familiale des contrats, brevets, litiges et autres questions de droit. Il s'était remarié avec Barbara, femme équilibrée et chaleureuse qui constituait l'antithèse de Sheila, et Kristina était le fruit de leur union.

Julia n'aimait pas Sheila Fortune, qui la traitait avec rudesse ou condescendance à chacune de ses visites. Il n'était cependant pas correct pour une secrétaire de critiquer ouvertement la mère de son patron.

– Franchement, continua Kristina, je ne sais pas comment ma sœur et mes frères ont pu supporter de vivre avec elle quand ils

étaient petits. D'après mon père, elle s'est fait faire trois enfants exprès, pour s'assurer une confortable pension alimentaire, sans parler de la rente à vie que...

Au grand soulagement de Julia, la sonnerie du téléphone interrompit cette diatribe. Elle décrocha, et Kristina, après avoir repris son magazine, quitta la pièce.

Le reste de la matinée fut très chargé, et Julia était en train de collationner les copies de plusieurs études de marché menées par l'entreprise quand Lynn, Margaret et Diana, secrétaires dans d'autres services de la société, entrèrent dans son bureau.

– C'est l'heure du déjeuner ! annonça Lynn. On hésite entre le Loon Café, où se donnent rendez-vous tous les beaux yuppies du quartier, et la cafétéria du centre commercial d'à côté... Qu'est-ce que tu préfères, Julia ?

– Euh... il est déjà si tard ? Je n'ai pas vu le temps passer !

– Ça ne m'étonne pas, avec tout le travail que tu as ! remarqua Diana. Mais même les esclaves ont le droit de manger, alors laisse ces papiers et viens avec nous !

Les trois jeunes femmes s'arrangeaient pour prendre ensemble le repas de midi au moins deux fois par semaine, et elles invitaient toujours Julia. L'idée de ne pas les accompagner aujourd'hui la contrariait, mais il y avait ces études de marché...

Ce fut ce moment que choisit Michael pour surgir dans la pièce. Il avait sur le visage une expression interrogatrice, ou accusatrice... C'était difficile à dire.

Optant pour la première hypothèse, Julia expliqua :

– Je m'apprêtais à partir déjeuner.

– Déjeuner ? répéta Michael comme si cette notion lui était inconnue.

Julia vit ses amies échanger des regards amusés, et sa décision fut aussitôt prise : elle n'était pas une esclave, et elle allait le prouver!

– Je terminerai ça quand je reviendrai, déclara-t-elle avec un geste du menton vers le monceau de feuilles qui encombraient sa table.

– Il va donc falloir que j'attende votre retour pour vous demander de télécharger ces fichiers..., dit Michael avant de poser une pile de disquettes près de l'ordinateur.

Puis, sans ajouter un mot, il se détourna et regagna son bureau.

– Brr..., chuchota Margaret en simulant un frisson. La température baisse toujours d'au moins dix degrés quand il entre dans une pièce... Ce type est réfrigérant.

– Il ferait un malheur dans l'industrie des surgelés ! observa Diana avec un rire étouffé.

Ayant lu la liste de *Fame* et se doutant des bouleversements que sa parution risquait de provoquer dans la vie de Michael, Julia se sentit obligée de défendre son patron :

– Il n'est pas de très bonne humeur aujourd'hui. Il a des soucis.

Les quatre jeunes femmes sortirent ensuite dans le couloir et se dirigèrent vers l'ascenseur.

– A quoi vois-tu qu'il est de bonne ou de mauvaise humeur ? demanda Lynn à Julia. Il lui arrive de sourire ?

– Il est réservé, mais quand on le connaît bien, on s'aperçoit que c'est quelqu'un de très sympathique, répondit Julia.

Elle était certaine de ne pas se tromper, même si ses relations avec Michael ne lui permettaient pas de prétendre bien le connaître.

– Si tu le dis ! déclara Margaret d'un air dubitatif. Maintenant, il faut décider de l'endroit où on va déjeuner... Moi, je vote pour le centre commercial. Le rayon du prêt-à-porter solde tout à moitié prix, cette semaine !

Ce fut seulement en fin de journée, sur le chemin de son appartement, que Julia eut le temps de méditer sur les remarques peu flatteuses de Kristina à propos de Sheila Fortune.

Julia prenait le bus pour aller au travail et en revenir, parce que son statut de secrétaire ne l'autorisait pas à garer sa voiture dans le bâtiment de la société, et que la location d'une place de parking en ville coûtait un prix prohibitif. Cela ne l'ennuyait pas, cependant : durant les trajets, elle lisait, ou bien elle réfléchissait en regardant les rues de Minneapolis défiler derrière la vitre.

Bien que le roman policier posé aujourd'hui sur ses genoux fût passionnant, Julia ne l'ouvrit pas et laissa ses pensées glisser vers son patron.

Les quelques informations que Kristina lui avait données sur l'union ainsi que sur le divorce de Sheila et de Nate Fortune expliquaient sans doute l'opinion très tranchée de Michael sur le mariage, songea-t-elle.

Il était résolument contre. Julia n'avait jamais entendu personne critiquer aussi durement cette institution, et les trois mariages qui avaient eu lieu dans sa famille pendant l'année écoulée ne l'avaient pas fait changer d'avis. Il avait même pris le plus de distance possible par rapport à ces événements qui le touchaient pourtant de près : lorsque sa cousine Caroline s'était mariée avec Nick Valkov, puis son frère Kyle avec Samantha Rawlings, et enfin Allison, la sœur de Caroline, avec Rafe Stone, il avait chaque fois chargé Julia de choisir un cadeau pour les futurs époux.

– Prenez ce qui vous semblera le mieux, sans vous soucier du prix, avait-il dit en lui remettant l'une de ses cartes de crédit. Je n'ai pas de temps à perdre dans les boutiques, et tout ce qui touche au mariage m'exaspère.

Ensuite, il avait refusé de regarder, et même de savoir ce qu'elle avait acheté. Julia n'avait donc pu qu'espérer avoir fait de bons choix. Les chaleureux mots de remerciement envoyés à Michael par les jeunes mariées l'en avaient heureusement plus tard persuadée, et elle souhaitait de tout cœur aux trois couples de connaître le bonheur.

Michael, lui, paraissait convaincu qu'ils ne le connaîtraient pas. Au moment de signer chacune des cartes de vœux jointes aux paquets, il avait émis un son à mi-chemin entre le grognement désapprobateur et le rire sarcastique.

– Qu'ils ne viennent pas se plaindre après : ils l'auront cherché..., avait-il grommelé les trois fois.

Julia avait un jour entendu quelqu'un prononcer la même remarque, et sur le même ton, à propos d'une famille d'acrobates qui refusait de travailler avec un filet de protection.

– Chacun son truc. Moi, j'irais plutôt me pendre plutôt que me marier, avait-il même ajouté la dernière fois en rendant la carte de vœux signée à Julia.

– Vous le pensez vraiment ? lui avait-elle demandé.

– Oh ! oui... Mieux vaut la mort que le mariage ! Tiens, cela ferait un bon slogan... Je vais le proposer à ma cousine Caroline.

– Je doute qu'il lui plaise. Vous lui avez offert une très belle paire de bougeoirs anciens et envoyé une carte de vœux pour son mariage il y a quelques mois, vous vous rappelez ?

– Je me rappelle avoir signé la carte, mais j'ignorais que je lui avais offert des bougeoirs.

– Elle les a beaucoup aimés.  
– Tant mieux ! Et puisque vous semblez connaître ses goûts, occupez-vous donc d'acheter un cadeau de naissance pour son bébé, le moment venu.

– Oui, j'ai en effet entendu dire qu'elle était enceinte, avait murmuré Julia.

Comme tous les autres employés de la société, elle l'avait su par les rumeurs qui ne cessaient de circuler dans l'entreprise, et bien avant que la grossesse de Caroline ne commence à se voir. La même source d'informations lui avait ensuite appris que la directrice du marketing des laboratoires Fortune Cosmetics et son mari Nick Valkov, chimiste en charge de la recherche et du développement, étaient aussi heureux que le leur souhaitait la carte signée par Michael.

– Les gens sont tous pareils..., avait observé ce dernier d'un air sombre. Ils se marient et se reproduisent pour des raisons toutes plus mauvaises les unes que les autres. Il y en a bien certains qui procèdent dans l'ordre inverse — ils conçoivent un enfant et se marient après —, mais c'est encore pire.

Julia se sentait très mal à l'aise. C'était la première fois que Michael lui parlait des membres de sa famille, et, déjà gênée d'avoir ce genre de conversation avec lui, elle était encore plus troublée par sa vision pessimiste de leur avenir.

– Vous ne pensez donc pas que Caroline et son mari vont avoir un enfant parce qu'ils s'aiment et désirent fonder un foyer ensemble? avait-elle demandé.

Un regard quasi méprisant avait salué cette question, comme si elle venait d'avouer qu'à vingt-six ans, elle croyait toujours au Père Noël.

– L'amour n'a rien à voir là-dedans, Julia, avait ensuite déclaré Michael. Cette grossesse est peut-être un accident, le résultat d'une soirée trop arrosée et d'une brusque poussée hormonale. Et à supposer même qu'elle ait été vraiment voulue, qui nous dit que ma cousine ne la considère pas au fond comme un moyen de retenir Nick — près d'elle et dans l'entreprise. Ses talents de chimiste font de lui l'un de nos collaborateurs les plus précieux, et Caroline est une femme d'affaires trop avisée pour l'ignorer. Quant à Nick, peut-être compte-t-il sur cet enfant pour s'assurer un accès permanent à l'argent des Fortune.

– Comment pouvez-vous dire ça ? Je suis sûre que vous vous trompez, avait eu l'audace de répliquer Julia.

Elle se gardait d'habitude de contredire son patron mais, là, elle n'avait pas pu s'en empêcher : elle avait eu l'occasion de voir les jeunes mariés ensemble, et l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre sautait aux yeux.

– Dans un couple, chacun des conjoints utilise les enfants pour servir ses propres intérêts depuis la nuit des temps, avait expliqué Michael en haussant les épaules.

—Non, pas toujours. Pourquoi généraliser ? Il vous semble réellement impossible que certains couples aient des enfants pour les bonnes raisons ?

Michael ne s'était même pas donné la peine de répondre. Il avait de nouveau émis ce bruit cynique, mi-rire, mi-grognement, avant de reporter son attention sur le dossier ouvert devant lui.

Maintenant qu'elle connaissait l'histoire de Sheila Fortune qui, selon Kristina, avait mis trois enfants au monde par seul appât du gain, Julia comprenait mieux le sombre pessimisme de son patron.

Mais le comprendre ne signifiait pas le partager. Elle croyait, elle, à l'amour, au mariage et au désir d'enfant qui en résultait. L'union de ses parents en était la meilleure preuve, et elle espérait avoir un jour comme eux le bonheur de fonder un foyer où régneraient l'amour et l'harmonie.

En songeant à l'époque heureuse où elle vivait avec son père, sa mère et sa petite sœur Joanna, Julia sentit sa gorge se serrer et des larmes lui monter aux yeux.

Cette époque avait duré peu de temps, et son souvenir était d'autant plus poignant. Elle avait dix-sept ans quand son père était mort des complications d'une banale opération de l'appendicite, et une nouvelle tragédie s'était produite six ans plus tard, quand sa mère avait été tuée et Joanna grièvement blessée dans un accident de voiture.

Joanna. La pensée de sa sœur lui permit de se ressaisir, et elle chassa résolument la tristesse qui menaçait de la submerger.

Maintenant âgée de vingt ans, Joanna était dans un centre de rééducation, où elle se battait pour réparer les terribles séquelles de son accident. Son courage remplissait Julia d'admiration : le programme qu'elle suivait, spécialement adapté à son état, associait toutes sortes de traitements — kinésithérapie, ergothérapie,



orthophonie, ateliers de jeu et de musique... Depuis l'accident, les semaines de Joanna n'étaient qu'une longue suite de séances de dur travail, seulement éclairées par les coups de téléphone quotidiens et les visites hebdomadaires de Julia. Pourtant, la jeune fille ne se plaignait jamais.

En attendant que sa sœur soit rétablie et puisse mener une existence autonome, Julia avait mis en sommeil ses espoirs et ses projets. Son poste de secrétaire de direction chez Fortune Cosmetics était pour elle de la plus haute importance, car le salaire confortable qu'elle percevait lui permettait de financer le coût très élevé de la rééducation de Joanna.

Elle ne protestait donc pas quand Michael Fortune lui faisait faire des heures supplémentaires : elle craignait pour son emploi et n'avait de toute façon rien ni personne dans sa vie que Joanna.

La vie dont elle rêvait, avec un mari qui l'aimerait autant qu'elle l'aimerait, et des enfants qu'ils auraient désirés tous les deux, n'était donc pas pour tout de suite. Elle avait cependant la certitude que, le moment venu, elle trouverait cet homme.

A moins que ce ne soit lui qui la trouve.



## 2.

– Encore une tonne de lettres d'amour pour notre célèbre célibataire ! annonça Denny, l'un des employés du service courrier, en entrant dans le bureau de Julia.

Un gros sac postal en toile grise alla rejoindre par terre les trois qui s'y trouvaient déjà, et Denny reprit :

– Ça n'arrête pas d'arriver. Cette pièce ne sera jamais assez grande si ça continue... Vous croyez que je pourrai mettre les sacs suivants dans le bureau de M. Fortune ?

– Il en sera sûrement ravi, observa Julia d'un ton ironique.

– Non, il paraît que tout ça le rend fou furieux mais, franchement, je vois pas pourquoi... Ça me plairait bien, moi, d'avoir des centaines de belles nanas à mes pieds !

La jeune secrétaire jeta un coup d'œil à son interlocuteur. Presque aussi large que haut, le visage bouffi et le front dégarni, Denny devait avoir dans les trente ans, mais en paraissait dix de plus. Il n'aurait jamais des centaines de « belles nanas » à ses pieds. Peut-être même pas une seule.

– M. Fortune, lui, n'apprécie pas vraiment l'attention dont il est l'objet, se contenta cependant de déclarer Julia.

Depuis la parution en kiosque, cinq jours plus tôt, du magazine donnant la liste des dix célibataires les plus riches et les plus sexy des Etats-Unis, Julia échangeait le même genre de propos avec Denny quand il apportait un nouveau sac de courrier.

Il s'en allait d'habitude juste après, mais pas aujourd'hui. Apparemment d'humeur loquace, il expliqua :

– On nous a adjoint deux personnes supplémentaires pour trier le courrier, et comme je suis le plus ancien dans le service, c'est moi qui dirige les opérations.

– Ah ! murmura Julia.

Fallait-il féliciter Denny ? Elle n'en était pas sûre.

– Ouais, on ouvre toutes les lettres adressées à M. Fortune qui ne portent pas la mention spéciale.

La jeune secrétaire hochait la tête. Elle avait, en effet, demandé aux relations de travail de son patron d'utiliser un code afin de séparer la correspondance commerciale de la montagne de lettres que valait à Michael sa brusque notoriété.

– On ouvre même les enveloppes qui sont marquées « Personnel », continua Denny. M. Fortune nous a dit d'ouvrir surtout celles-là.

Il se pencha ensuite vers Julia et chuchota d'un air conspirateur :

– C'est celles-là qui contiennent les trucs les plus intéressants. Si vous saviez ce qu'on a trouvé, mademoiselle Chandler... J'en reviens pas moi-même ! Il y a des femmes qui envoient à M. Fortune leur petite culotte, avec leur numéro de téléphone écrit dessus... Et c'est pas des slips Petit Bateau, croyez-moi ! C'est des trucs drôlement...

– J'espère que vous les mettez de côté pour les donner plus tard à une association caritative, coupa Julia avant qu'il n'entre dans les détails.

– Je peux vous garantir qu'aucune association respectable en voudra, mademoiselle Chandler ! Et je vous parle pas des photos... M. Fortune nous a permis de garder tout ce qu'il y avait dans les enveloppes, alors on tire les photos au sort entre nous. On fait quelquefois des échanges, et Chuck en a même acheté une à Jonesy pour dix dollars ! Il m'en a offert vingt pour une vraiment chouette que j'avais eue, mais j'ai pas l'intention de la vendre !

Le sourire de Julia devenait de plus en plus crispé. Elle jeta un regard appuyé à sa montre, puis, Denny ne semblant pas comprendre le message, elle précisa :

– Excusez-moi, mais je suis en retard dans...

– Le mieux, c'est les cassettes vidéo ! enchaîna son interlocuteur comme s'il ne l'avait pas entendue. Si vous voyiez ça, mademoiselle Chandler ! Des femmes en tenue légère, ou même complètement

nues, allongées sur un lit ou sur un tapis, avec des bougies allumées et de la musique douce en fond sonore, et qui expliquent à M. Fortune ce qu'elles vont lui...

– Il faut absolument que j'aille faire signer ce document à M. Fortune, déclara Julia en se levant. C'est très urgent.

– Bon, mais dites bien à votre patron qu'on a suivi ses instructions. Il y a que des lettres dans les sacs. On s'est occupé pour lui des autres trucs.

« Les autres trucs... », répéta intérieurement Julia tandis que Denny sortait de la pièce. Elle l'imagina, lui et ses collègues, en train de contempler d'un œil lubrique leur collection de sous-vêtements féminins, de photos et de vidéo, et un frisson de dégoût la secoua.

La porte du bureau attendant s'ouvrit juste à ce moment-là. Michael s'immobilisa dans l'embrasement, et ses yeux se posèrent immédiatement sur le nouveau sac de courrier.

– Encore un ! s'écria-t-il d'une voix vibrante de colère.

– Denny m'a chargée de vous dire que son équipe et lui en avaient enlevé tous les... euh... enfin, que ces sacs contenaient juste des lettres.

– Juste des lettres ! gronda Michael, exaspéré, en passant la main dans son épaisse chevelure noire. Vous savez ce qu'il y a dedans ?

– Oui, j'en ai une idée assez précise, admit Julia.

Une envie aussi soudaine qu'irrationnelle la prit de glisser les doigts dans les cheveux maintenant ébouriffés de Michael pour les remettre en place, et elle croisa les bras sur sa poitrine de peur de céder par mégarde à cette étrange impulsion.

– Je n'ai pas lu ces lettres, reprit-elle, mais Denny m'a parlé de leur contenu. Il vous envie beaucoup.

– Quel dommage que je ne puisse lui céder ma place ! C'est un vrai cauchemar ! grommela Michael avant d'entrer dans la pièce et de commencer à l'arpenter — ce qui n'était pas facile, car les gros sacs postaux occupaient presque tout l'espace.

– Depuis que cette maudite revue est sortie en kiosque, continua-t-il, je n'ai plus un moment de tranquillité. Je suis harcelé jour et nuit. J'ai dû changer de numéro de téléphone et me faire mettre sur liste rouge. Je ne peux plus entrer et sortir de chez moi que le matin très tôt, ou le soir très tard, et dans les deux cas en cachette, comme un criminel recherché par la police. Je n'ose plus aller au restaurant, ni dans les magasins, ni... ni nulle part. Je ne

cesse d'être abordé par des femmes, prêtes à me donner sur elles les détails les plus intimes, comme leur tour de poitrine ou ce qu'elles sont prêtes à me...

Il s'interrompit brusquement, tandis que ses joues s'empourpraient. Julia le fixa avec un mélange de surprise et d'amusement : ainsi, Michael Fortune pouvait rougir !

– J'imagine. C'est pourquoi j'ai pensé que ça vous soulagerait que Denny et ses collègues gardent les photos et les vidéos que vos... admiratrices vous envoient, observa-t-elle. D'après lui — et il semble être devenu une sorte d'expert en la matière —, elles sont très suggestives.

– Cela vous amuse ? Vous m'étonnez, Julia ! s'exclama Michael d'un ton sévère. Vous êtes pourtant bien placée pour mesurer tout le temps que cette ânerie nous fait perdre depuis cinq jours, non seulement à moi personnellement, mais aussi à l'entreprise.

– Tout le système informatique s'est en effet bloqué hier à cause d'une surcharge de courrier électronique.

– Et je suis sûr que ça va recommencer aujourd'hui ! Comment voulez-vous travailler dans ces conditions ? C'est une catastrophe !

– Oui, il faut bien reconnaître que les affaires en souffrent, convint Julia.

Les yeux de Michael luisaient de colère. Il était visiblement hors de lui.

– Quand j'ai dit que la mention de mon nom dans cet article constituait une ingérence inadmissible dans ma vie privée, déclara-t-il, je sous-estimais les conséquences de cet article. Jamais je n'aurais pensé que cette liste imbécile provoquerait un tel chaos... Le standard et les fax sont saturés d'appels de femmes qui veulent me rencontrer... Toutes les stations de radio et de télévision de Minneapolis-Saint Paul téléphonent au moins une fois par jour pour me demander une interview... Les journaux régionaux et les tabloïds m'en réclament également, ainsi que des photos, et je ne parle pas des animateurs de talk-shows qui se sont mis dans l'idée de réunir les dix hommes figurant sur cette fichue liste dans leur studio, avec un public uniquement composé de femmes célibataires !

– Cela pourrait mal tourner, remarqua Julia, pince-sans-rire. Imaginez que ces dames, prises d'hystérie, envahissent le plateau et que chacune se jette sur celui qui lui plaît le plus... Aucun de vous dix n'en sortirait vivant !

– Ce n'est malheureusement pas impossible. L'expérience de ces derniers jours me porte à croire qu'il y a des milliers de folles dans ce pays, sans parler de celles qui sont prêtes à tout pour se trouver un riche mari.

– Je ne sais pas si cette idée vous consolera, mais les neuf autres lauréats sont certainement soumis au même harcèlement que vous.

– Eh bien non, figurez-vous, ça ne me console pas du tout ! s'écria Michael. Ce n'est pas ce qui m'aidera à me concentrer davantage sur mon travail. D'autant que certains de ces abrutis tireront peut-être parti de cette publicité, eux. J'imagine qu'un acteur ou un chanteur doit se dire que c'est du capital image. Pour nous, c'est de la perte sèche. Ce remue-ménage ne fait que semer la perturbation dans l'entreprise. En plus, tout cela est d'un grotesque achevé. Toutes ces femmes prêtes à tout pour attirer l'attention d'un homme qu'elles ne connaissent même pas. C'est ahurissant !

Il s'immobilisa brusquement, se tourna vers sa secrétaire et lui demanda :

– Pouvez-vous me dire pourquoi elles sont si nombreuses, Julia ? Les femmes sont-elles donc toutes vénales ?

– Non, je ne crois pas. Il n'y a pas que l'argent. Il y a aussi la fascination du pouvoir, ou le besoin de rêver. La revue vous ayant baptisé les « princes charmants des années quatre-vingt-dix », sans doute reportent-elles sur vous leurs rêves de petites filles assoiffées de contes de fées.

– Les contes de fées ne sont qu'un ramassis de sottises ! répliqua Michael d'un ton méprisant. Et de toute façon, quelle femme sensée aurait envie de ressembler à cette bêtasse de Cendrillon ?

– Je reconnais que le concept de prince charmant est dépassé, et j'ai toujours trouvé que Cendrillon était d'une passivité à la limite de l'apathie, répondit Julia en souriant. Vos admiratrices ne sont cependant pas passives : elles prennent au contraire l'initiative. Sans doute parce que la perspective de devenir Mme Michael Fortune...

– Il n'y aura jamais de Mme Michael Fortune ! Et même si je me sentais des dispositions pour le mariage, je ne choiserais pas ma future épouse par correspondance. Aucun homme sain d'esprit n'agirait ainsi, alors pourquoi ces idiots me bombardent-elles de lettres ?

– L'espoir fait vivre.

– Il ne faut pas confondre espoir et illusions, Julia, et ces lettres relèvent de la seconde catégorie.

– Toutes les femmes ne prennent pas leurs désirs pour des réalités, et c'est sans doute l'ambition qui en a poussé un certain nombre à vous écrire.

– Oui, je connais ce genre d'ambition, dit Michael avec une moue cynique, et toute cette affaire me renforce dans une opinion que j'ai toujours eue, à savoir que les femmes sont obsédées par l'argent et ne reculent devant rien pour en avoir.

Julia ne put s'empêcher de défendre les membres de son sexe qui, comme elle, avaient d'autres intérêts dans la vie que l'argent.

– Vous devriez accorder plus de confiance à la nature humaine, déclara-t-elle, et vous garder également des généralisations hâtives.

– Ah oui ? Eh bien, je vais vous apprendre quelque chose qui va peut-être ébranler votre bel optimisme... Kristina avait raison : c'est effectivement ma mère qui a fourni ma photo au magazine. Elle me l'a avoué et n'a même pas jugé utile de s'en excuser. Le rédacteur en chef de *Fame* lui a téléphoné pour lui parler de l'article, et elle lui a fait parvenir une photo de moi par porteur, dès le lendemain — aux frais de mon père, naturellement.

La jeune secrétaire le savait déjà — ce genre de nouvelle se répandait vite dans l'entreprise. Elle savait aussi que Nate Fortune avait refusé de payer et retourné la facture à Sheila, qui était alors venue lui rendre visite au siège de la société. Une violente dispute avait opposé les ex-conjoints dans le couloir du service juridique, dont les employés auraient dû se boucher les oreilles — ce qu'ils s'étaient évidemment bien gardés de faire — pour ne pas entendre chaque mot des amabilités échangées.

– Kristina ne se trompait pas non plus sur les raisons de l'envoi de cette photo, reprit Michael en fixant le sol d'un air sombre. Ma mère m'a avoué sans vergogne que cette liste pourrait également intéresser quelque riche héritière, et que c'était une excellente publicité pour un homme tel que moi.

Ses yeux bleus se plantèrent soudain dans ceux de Julia, qui s'agita nerveusement sur sa chaise. Michael semblait attendre un commentaire de sa part mais, décidée à se montrer diplomate, elle se contenta d'énoncer une simple généralité :



– Je ne connais aucune fille de milliardaire mais, à mon avis, cette catégorie de femmes ne se cherche pas un mari dans les pages des magazines.

– Si vous croyez que ma mère va se laisser arrêter par ce type de considération ! J'ai aussi eu droit à son couplet habituel sur l'importance de se constituer une fortune personnelle... J'entends ça depuis que je suis à la maternelle ! Votre mère à vous vous tenait-elle ce genre de discours ?

– Non. Quand j'étais à la maternelle, ma mère me parlait de mes poupées, de mes amis, des cadeaux que je voulais pour Noël... Je ne me rappelle avoir reçu d'elle aucun conseil sur la façon de me mettre plus tard à l'abri du besoin.

– Quoi ? Elle ne vous a jamais expliqué ce qu'il fallait faire pour épouser un homme riche ? Elle ne vous a pas dit de refuser tout contrat de mariage et de veiller à ce que le diamant de votre bague de fiançailles ait le nombre de carats requis ? Je pensais que toutes les filles se voyaient dès l'enfance inculquer par leur mère la nécessité de décrocher un beau parti.

Poussée par la curiosité, Julia demanda :

– C'est dans cet esprit que votre mère a élevé votre sœur ?

– Bien sûr, mais Janie était trop idéaliste pour laisser de basses questions matérielles guider ses choix. L'argent ne l'intéressait pas : elle voulait juste trouver le grand amour... et n'a réussi qu'à trouver un homme qui l'a abandonnée à la minute même où il a appris qu'elle était enceinte de lui. Je ne sais pas ce qui a le plus contrarié notre chère mère : le fait que Jane ait eu une liaison avec quelqu'un de trop pauvre pour que les tribunaux puissent le condamner à verser un million de dollars de pension alimentaire, ou le fait de devenir grand-mère.

Julia, qui avait vu des photos du fils de Jane, âgé de six ans, s'écria :

– Cody est pourtant adorable !

– Oui, comme l'est Caitlyn, la fille de mon frère Kyle, mais ma mère voudrait n'être la grand-mère de personne.

– J'avoue qu'elle ne correspond guère à l'idée que je me fais d'une grand-mère.

– Elle ne l'est que de nom, mais elle tient en revanche à remplir ce qu'elle appelle ses « devoirs maternels », et l'envoi de cette photo de moi à *Fame* comptait à ses yeux au nombre de ces devoirs. Aucune



de ses actions n'est cependant complètement désintéressée : si la parution de l'article me vaut d'épouser une riche héritière, je suis certain que ma mère viendra me réclamer sa part du gâteau.

- Le salaire de l'entremetteuse, en quelque sorte...
- Exactement !

A la grande surprise de Julia, Michael accompagna ce mot d'un sourire — qui s'effaça cependant très vite. Il poussa ensuite un grand soupir et reprit :

– Tout ce que je souhaite, c'est retrouver ma vie d'avant. J'en ai assez d'être pourchassé par les médias et par tout ce que les Etats-Unis comptent de femmes rapaces. Je veux retrouver ma liberté de mouvements.

– *Fame* est un hebdomadaire, et il y en aura donc un nouveau numéro dans les kiosques après-demain, déclara Julia d'un ton apaisant. L'intérêt des gens pour vous diminuera alors sensiblement.

— J'espère que vous avez raison, grommela Michael avant de se diriger vers son bureau. Appelez le responsable de l'entretien, en attendant, et demandez-lui d'envoyer immédiatement quelqu'un pour vider la pièce de ces sacs. Appelez aussi Denny et dites-lui de ne plus rien monter ici. Toute correspondance autre que commerciale devra désormais être mise directement à la poubelle.

Sur ces mots, il franchit la porte de communication et la claqua derrière lui — habitude qui lui était venue trois jours plus tôt.

Troublée par cette conversation, la plus longue et la plus personnelle qu'elle ait jamais eue avec son patron, Julia se renversa sur sa chaise et réfléchit.

Cette histoire de liste avait manifestement déstabilisé Michael. Depuis cinq jours, en effet, il n'était plus le même : il claquait les portes, se livrait à des confidences et allait jusqu'à émailler ses propos de pointes d'humour noir — tous signes que sa carapace d'insensibilité commençait de se fissurer.

A l'opposé, elle songea à Denny et à ses collègues du service courrier, follement excités par procuration à l'idée de toutes les sollicitations dont Michael était l'objet, et qu'il trouvait, lui, insupportables. Le contraste entre ces deux points de vue aurait assurément fait le bonheur d'un psychologue. Tout ne se réduisait-il pas finalement à une question de subjectivité ?

Plus tard, quand elle exercerait ce métier — Julia s'obligeait toujours à penser « quand », et non « si » —, peut-être écrirait-elle un article sur le sujet.

Plus tard... Julia s'autorisa, l'espace de quelques minutes, à se projeter dans l'avenir. Un avenir où sa sœur serait complètement guérie. Les médecins du centre de rééducation n'étaient pas certains que Joanna, elle, pourrait un jour entreprendre des études supérieures, mais Julia se plaisait à imaginer sa sœur étudiante à l'université du Minnesota, ici, à Minneapolis. C'était là que Julia avait obtenu une maîtrise de psychologie, première étape vers son but ultime : devenir psychologue clinicienne et s'occuper d'enfants et d'adolescents en difficulté.

L'expérience lui avait cependant appris à ne jamais rien considérer comme acquis. Elle savait, en effet, que le malheur peut frapper à tout instant, changeant de façon imprévisible et irrévocable le destin des gens.

Ses pensées se tournèrent de nouveau vers le passé, et elle remercia intérieurement sa mère de l'avoir poussée à s'inscrire dans une école de secrétariat de direction pendant les vacances d'été.

Cela avait été dur, à l'époque, d'ajouter ces cours aux quarante heures de travail hebdomadaires qu'elle faisait pour payer ses frais de scolarité de l'année universitaire suivante. C'était pourtant cette formation, et non son diplôme de psychologie, qui lui avait permis de trouver des emplois bien rémunérés, d'abord dans le cabinet d'avocats Oison, Anderson & Lake, puis aux laboratoires Fortune Cosmetics.

La sonnerie du téléphone tira Julia de ses réflexions. Elle décrocha et eut la désagréable surprise de découvrir qu'une journaliste particulièrement entreprenante avait réussi à déjouer le système de filtrage des appels mis en place au standard. La journaliste lui posa des questions très indiscrettes sur la vie privée de Michael et, Julia refusant de lui répondre, se répandit ensuite en insinuations perfides ponctuées de ricanements.

Rouge de colère, la jeune secrétaire finit par lui raccrocher au nez. Ce geste lui procura une étrange satisfaction. Michael devait éprouver le même sentiment quand il claquait une porte...

Julia vivait dans un trois-pièces avec trois étudiantes de l'université du Minnesota : Kia, Jen et Debby.

Etudiante en sociologie, Kia était la colocataire de Julia depuis deux ans et partageait une chambre avec elle. Jen et Debby, toutes les deux en dernière année d'art dramatique, avaient emménagé au mois d'août précédent et occupaient la seconde chambre.

Si l'utilisation commune du séjour et de la cuisine ne posait pas de problèmes, l'unique salle de bains se révélait souvent insuffisante pour quatre personnes, surtout le matin. Lorsqu'elle laissait vagabonder son imagination — ce qui était rare —, Julia se voyait avec une salle de bains pour elle toute seule. Cela lui apparaissait comme le luxe suprême.

L'appartement n'en offrait pas moins des conditions de vie plus agréables que les logements accessibles aux étudiants avancés qui ne voulaient pas habiter en résidence universitaire. L'immeuble n'était pas trop vieux et le loyer pas trop élevé. Divisé en quatre, il coûtait même à Julia une somme très modique, et c'était cela qui comptait le plus pour elle.

La quasi-totalité de son salaire servait en effet à payer la rééducation de Joanna. La Sécurité sociale avait pris en charge son hospitalisation de onze mois, mais refusé de couvrir son séjour ultérieur dans une clinique privée.

Si Joanna était allée dans une simple maison de repos, l'Etat aurait réglé la facture, mais Julia ne l'avait pas envisagé un seul instant. Elle avait passé les longs mois qui avaient suivi l'accident de sa sœur à se renseigner sur les structures existantes, et le centre de rééducation situé à la périphérie de la ville lui avait paru le meilleur dans tous les domaines. Joanna y recevrait les soins intensifs et très spécialisés dont elle avait besoin pour mener un jour une vie active et autonome.

La solution de la maison de repos ne lui aurait fourni qu'une vague surveillance médicale. Elle signifiait, pour Julia, renoncer à tout espoir et condamner Joanna à rester dépendante jusqu'à la fin de ses jours.

Elle avait donc vendu la maison familiale, placé l'argent, dont les intérêts l'aidaient à faire face au coût exorbitant du centre de rééducation, et déménagé dans une partie moins chère de la ville, celle de l'université.

Bien qu'âgée de vingt-six ans seulement, Julia avait parfois l'impression d'avoir dix ou quinze ans de plus que la population de son nouveau quartier. Quand il fallait se lever tôt pour aller

travailler, il était difficile d'apprécier les bruyants retours de discothèque aux petites heures du matin, ou les joyeuses soirées entre amis, toutes fenêtres ouvertes.

Le silence régnait cependant dans le quartier comme dans l'appartement quand la jeune secrétaire y rentra, à 20 h 30. Elle ne savait pas où étaient ses colocataires. Les quatre jeunes femmes passaient très peu de leur temps libre ensemble, même s'il arrivait à Julia et Kia de courir ou de se promener à bicyclette le soir ou le week-end sur les nombreux chemins et pistes de jogging aménagés le long des lacs et dans les parcs de la ville.

Julia aurait aimé que Kia fût là, ce soir, pour aller courir avec elle. Cela lui aurait permis d'évacuer le stress de la journée. Et le temps, chaud pour un début de mois d'octobre, se prêtait parfaitement à un jogging.

Elle pouvait bien sûr sortir sans Kia, mais l'obscurité l'ennuyait. Quelle femme, aux Etats-Unis ou ailleurs, ignorait qu'il était dangereux de sortir seule la nuit ?

Aujourd'hui, cependant, cette contrainte l'irritait. Elle se sentait prisonnière et avait envie d'oublier risques et précautions. Deux ans plus tôt, elle s'était inscrite à des cours de self-défense, et le voisinage avait la réputation d'être sûr. Il y avait des gens dans les rues à toute heure, d'autant que son immeuble était proche du quartier des théâtres, où se jouaient les très nombreuses pièces montées par le département d'art dramatique de l'université.

Par associations d'idées, elle se rappela alors que Jen et Debby lui avaient récemment parlé d'une comédie satirique à laquelle elles collaboraient toutes les deux, la première comme actrice, la seconde comme décoratrice de plateau.

Il faudrait leur demander les dates et l'heure du spectacle, pensa Julia. Elle irait le voir un de ces soirs... si Michael lui permettait de quitter le bureau à temps pour arriver avant la fin du premier acte. Car au train où allaient les choses, elle avait de bonnes raisons d'en douter : les prochains jours avaient toutes chances de ressembler à celui d'aujourd'hui — dont le seul souvenir la fit frissonner.

Pour commencer, le standard avait sauté sous l'afflux d'appels venant des « admiratrices » de Michael, et Jake Fortune en personne était venu s'en plaindre à son neveu.

Ce dernier était malheureusement en réunion à ce moment-là, si bien que c'était sur Julia que le grand patron de l'entreprise avait

passé sa colère. D'une voix tonnante, il lui avait enjoint de transmettre à Michael un message qui n'avait rien d'aimable, l'obligeant même à le répéter plusieurs fois pour s'assurer qu'elle l'avait bien retenu.

Julia tremblait encore cinq minutes après le départ de Jake Fortune. Elle trouvait injuste d'avoir fait les frais d'une crise à laquelle elle ne pouvait rien, et encore plus injuste d'être chargée d'un message qui allait sûrement rendre Michael fou furieux.

Cette crainte l'avait finalement décidée à ne rien lui dire mais, du coup, la peur que Jake Fortune ne s'aperçoive de cet « oubli » l'avait tourmentée pendant tout le reste de la journée. Dieu merci, il n'avait pas songé à vérifier si elle avait exécuté ou non son ordre.

L'après-midi n'avait pas été moins éprouvant que la matinée. La réparation du standard avait pris des heures, et le temps qu'il se remette à marcher, tout le monde était sur les nerfs — les employés de la société comme leurs correspondants, dont cette panne avait différé commandes et autres demandes urgentes.

A cela s'était ajouté bientôt un autre problème : une importante cargaison de produits chimiques était bloquée dans le port de New York, et les unités de production concernées allaient devoir attendre que les démarches entreprises aboutissent.

Julia en avait informé, au nom de Michael, les chefs de ces unités, puis avait dû appeler des acheteurs de grands magasins dans tout le pays pour les prévenir que certains articles ne pourraient pas leur être livrés à la date prévue. Cela lui avait valu de cinglants reproches, comme si elle était personnellement responsable de ce contretemps... Dans l'Antiquité, on tuait les porteurs de mauvaises nouvelles, s'était-elle dit pour tenter de se consoler.

Là-dessus, Kristina avait fait irruption dans son bureau, furieuse contre ses chefs qui, selon elle, étaient trop prudes et frileux pour approuver sa dernière idée de campagne publicitaire, destinée à « conquérir définitivement le marché des jeunes ». Julia l'avait emmenée voir Michael et, si elle les avait ensuite laissés seuls, les éclats de voix venant de la pièce voisine et l'air sombre de Kristina au moment de son départ lui avaient appris que l'entretien s'était mal passé.

Comme s'étaient également mal passés, un peu plus tard, les coups de téléphone que Julia avait alors dû donner au service publicité. De nouveau prise entre le marteau et l'enclume, elle s'était



fait pratiquement injurier, sans pouvoir se défendre, bien entendu. Ses modestes fonctions ne l'y autorisaient pas : il lui fallait serrer les dents et ravalier les protestations pourtant légitimes qui lui montaient aux lèvres.

Afin d'oublier toutes les injustices et frustrations subies dans la journée, Julia décida finalement d'aller courir. L'exercice physique la délivrerait de la tension nerveuse qui l'habitait encore et, vu son humeur, malheur à celui qui oserait l'attaquer !

Après avoir échangé son tailleur contre un short jaune vif et un T-shirt grenat de l'université du Minnesota, elle enfila ses chaussures de jogging et sortit dans la nuit tiède.

Il lui fallut un bon quart d'heure de course pour commencer à sentir le stress l'abandonner. Ayant tourné dans un sentier qui longeait le fleuve, elle regarda distraitement le tourbillon que formaient les eaux sombres, entraînées par un courant rapide.

Michael avait-il, lui aussi, éprouvé le besoin de se détendre après sa dure journée de travail ? s'interrogea-t-elle. Elle savait qu'il se rendait parfois au City Club du centre-ville, et qu'il aimait défier son frère Kyle au squash.

Mais Kyle avait quitté Minneapolis. Il vivait maintenant dans son ranch du Wyoming avec sa femme et sa fille, si bien qu'il ne pouvait plus servir de partenaire à Michael. Et puis, de toute façon, le City Club fermait à 20 heures.

Il y avait bien sûr d'autres moyens de se relaxer, d'autres types d'activités physiques, dont certaines même se pratiquaient en chambre... Julia sentit le sang affluer à ses tempes. Que lui arrivait-il ? D'où lui venaient de telles idées ? Ce n'était tout de même pas parce que des centaines de femmes offraient sans pudeur leur corps à Michael qu'elle allait, de nouveau, se mettre à fantasmer sur lui ! La vie sexuelle de son patron ne la concernait en rien. Du reste, Michael n'avait que faire des avances dont il était l'objet. Manifestement, le sexe n'arrivait pas en tête de ses préoccupations.

Non qu'il eût fait vœu de chasteté... Julia était bien placée pour savoir qu'il avait des liaisons intermittentes : c'était elle qui s'occupait de réserver pour le couple des places au restaurant ou au théâtre, voire des billets d'avion et une chambre d'hôtel pour un weekend à deux. Elle qui commandait les fleurs offertes à l'élue du moment — toujours des roses, et par douzaines : Michael ne regardait pas à la dépense dans ce domaine. Elle aussi qui, selon les

instructions de Michael, lui passait ou ne lui passait pas les appels de ses petites amies.

Si bien qu'en quatorze mois, Julia avait appris à connaître l'a b c des rapports de son patron avec les femmes :

a. Il était partisan de ce qu'il appelait la « monogamie ponctuelle » : il ne sortait jamais qu'avec une seule femme à la fois et exigeait d'elle la même fidélité.

b. Aucune de ses aventures ne durait très longtemps, et Julia attribuait cela à ses préjugés contre le mariage : ses relations avec les femmes n'avaient aucune chance de devenir permanentes, ni même profondes, car elles étaient vouées à l'échec dès le départ.

c. Une fois que Michael avait décidé de rompre, rien ne pouvait le faire changer d'avis. Et si c'était, au contraire, sa compagne qui partait, il n'essayait jamais de la retenir.

L'une de ses anciennes petites amies, vexée « d'avoir été plaquée avant d'avoir eu le temps de le plaquer », avait un jour confié à Julia : « Michael Fortune entend avoir la même toute-puissance dans sa vie privée qu'ici, dans ce bureau, et il ne peut donc que rendre malheureuses les filles assez bêtes pour tomber amoureuses de lui. Croyez-moi, il vaut sûrement mieux être sa secrétaire que sa maîtresse. »

Julia partageait cette opinion : bien qu'exigeant, Michael était un bon patron, alors que comme amant...

Consciente de la tournure dangereuse que prenaient de nouveau ses réflexions, Julia tenta de penser à autre chose.

Toutes ces femmes qui harcelaient Michael auraient d'ailleurs dû faire comme elle, se dit-elle, mais elles ne pouvaient évidemment pas savoir que courir après lui ne servait à rien, car Michael n'était pas homme à se laisser rattraper : il voulait toujours tout contrôler, et, sur le plan personnel, cela signifiait qu'il choisissait lui-même ses compagnes. Il était le chasseur, pas le gibier.

Depuis qu'elle était sortie de son immeuble, Julia avait croisé beaucoup d'autres joggeurs ainsi que de nombreux promeneurs, décidés comme elle à profiter de ce beau soir d'automne. Elle ne prêta donc pas spécialement attention à la haute silhouette qui venait à sa rencontre, jusqu'à ce que celle-ci se rapproche, lui laissant apercevoir les traits d'un homme qui... qui...



Non, ce n'était pas possible ! Son imagination lui jouait des tours ! Elle passait tellement de temps à travailler avec Michael Fortune, et tellement de temps à penser à lui en dehors des heures de bureau, qu'elle se mettait à le voir partout...

Mais il lui fallut très vite se rendre à l'évidence : l'homme en short bleu et T-shirt blanc qui s'approchait était bien Michael.

Un Michael dont la surprise en l'apercevant parut aussi grande que la sienne.

### 3.

—Julia ! s'écria Michael en s'arrêtant net.

Il n'en revenait pas : cette jeune femme au visage et aux vêtements trempés de sueur ne ressemblait en rien à la Julie Chandler, toujours impeccable, avec qui il travaillait cinq jours par semaine.

Au bureau, pas une fois en plus d'un an il n'avait vu sa secrétaire ne serait-ce que légèrement décoiffée, et là, des mèches échappées de ses cheveux nattés lui retombaient sur le front et les joues... Elle dut d'ailleurs s'en rendre compte, car elle les ramena en arrière d'un geste nerveux.

Michael suivit ce mouvement des yeux et fut frappé par le galbe exquis de ses oreilles, petites et finement ourlées, dont deux perles d'or ornaient les lobes à l'arrondi parfait.

Son incapacité à détourner son regard de Julia déconcerta Michael. Ce n'était pas comme s'il n'avait jamais vu ses oreilles : cette tresse qui les dégageait était sa coiffure habituelle. Il n'en avait cependant encore jamais remarqué la délicatesse et, si on le lui avait demandé le matin même, il n'aurait pas su dire si elle avait les oreilles percées ou si elle portait ou non des boucles d'oreilles au travail.

Il ne se rappelait pas, non plus, avoir noté avant cet instant qu'elle avait un cou ravissant, mince et gracieux. Et voilà que soudain il ne pouvait plus en détacher les yeux...

L'air vaguement effrayé, Julia posa la main sur le côté de son cou, et Michael se gronda intérieurement. Il la mettait mal à l'aise, à la

fixer ainsi avec l'avidité d'un vampire affamé ! Que lui arrivait-il donc ?

Cet étrange comportement était sûrement dû à la publication de cette maudite liste, comme tous les changements qui se produisaient en ce moment dans sa vie, songea-t-il.

Tout à coup, Julia se décida à rompre le silence, qui la gênait de plus en plus.

— Bonsoir, Michael, dit-elle avec un sourire hésitant.

Bien qu'elle se fût arrêtée de courir depuis une bonne minute déjà, son cœur battait toujours aussi fort. Elle trouvait cette rencontre insolite terriblement embarrassante. Jusqu'ici, son patron et elle ne s'étaient jamais vus qu'au bureau. Là-bas, les règles qui régissaient leurs rapports étaient immuables et clairement définies, mais elles ne semblaient pas pouvoir s'appliquer ici, sur ce chemin baigné par les rayons de la lune.

Ils portaient aussi, tous les deux, des vêtements très différents de ceux du bureau. C'était la première fois que Julia voyait son patron autrement qu'en complet-veston. Les bras et les cuisses musclés que révélait aujourd'hui la tenue de sport de Michael étaient donc une découverte pour elle.

Une découverte troublante, et la jeune femme se dépêcha de regarder ailleurs. Elle avait la gorge sèche et regretta de ne pas avoir emporté une bouteille d'eau,

mais l'exercice physique ne lui donnait pas soif à ce point, d'habitude.

– Ainsi, vous êtes sortie jogger ? observa Michael.

Cette remarque avait à peine franchi ses lèvres qu'il en mesura toute la stupidité. Mais non, Julia n'avait pas mis un short et des chaussures de jogging pour courir... Elle attendait le bus!

Il se sentit très bête, tout à coup, une sensation aussi désagréable que déconcertante. Ne se targuait-il pas de toujours réfléchir avant de parler ? Du reste, il n'en aurait pas voulu à Julia de lui adresser une réplique sarcastique. Kristina, elle, ne se serait pas privée de le faire !

Mais Julia n'était pas Kristina. C'était Julia, sa secrétaire au tact et au flegme exemplaires. Aussi se contenta-t-elle de sourire et de répondre poliment :

– Oui. Après la journée que je viens de passer, j'avais besoin de me détendre.

– Moi aussi, croyez-moi ! s'écria Michael.

L'allusion de Julia au travail l'avait soulagé : ils étaient de nouveau en terrain familier, confortablement installés dans les rôles sans surprise qu'ils tenaient l'un et l'autre chez Fortune Cosmetics.

Sans se concerter, ils se remirent à courir côte à côte, sur un rythme assez lent qui leur permit de discuter — de la dure journée écoulée, ainsi que des problèmes que connaissait l'entreprise depuis près d'une semaine...

Michael en parlant avec un humour inattendu, Julia osa même lui avouer que son oncle était venu se plaindre de la panne du standard. Elle n'alla cependant pas jusqu'à lui répéter le message de Jake Fortune et les mots très durs qu'il avait eus pour lui et pour elle.

Mais Michael était manifestement assez perspicace pour le deviner, car il s'exclama :

– Pauvre Julia ! Vous avez reçu le savon qui m'était destiné... J'espère que vous ne vous êtes pas sentie personnellement visée ?

– Non. Je vais peut-être vous paraître prétentieuse, mais je ne me considère ni comme une idiote ni comme une lèche-bottes.

– Jake vous a dit cela ? s'écria Jake d'un ton indigné. C'est inadmissible ! Même dans le feu de la colère, il n'avait pas le droit de vous insulter.

– Ce n'est pas grave, se hâta de déclarer Julia. Il était contrarié, et ses paroles ont dépassé sa pensée.

La conversation prenait un tour qu'elle trouvait dangereux. Elle n'aurait pas dû mentionner cet incident, car Michael risquait maintenant d'aller reprocher à Jake Fortune son comportement envers elle, et elle ne voulait surtout pas être la cause d'une dispute entre son patron et le P.-D.G. de la société.

Le fait de jogger avec Michael dans la nuit tiède lui avait cependant donné l'illusion qu'existait entre eux une sorte d'intimité, de complicité, et les mots lui avaient échappé, comme si elle était en train de parler à un ami, et non à son employeur.

Pour tenter de rattraper sa bévue, Julia indiqua :

– La visite de M. Fortune m'a même si peu marquée que je l'avais oubliée jusqu'à maintenant.

– Je ne vous crois pas, répliqua Michael. Je sais d'expérience que mon oncle peut être très blessant. Et s'il vous a qualifiée d'idiote et de lèche-bottes juste parce que vous travaillez pour moi, les épithètes qu'il m'a appliquées étaient sûrement encore moins flatteuses... Je suis curieux de les connaître. Vous voulez bien me les répéter ?

– Non, cela vous ferait plus de mal que de bien.

– Vous avez probablement raison et, sans excuser

la conduite d'oncle Jake, je dois dire que les choses ne sont pas faciles pour lui depuis la mort de ma grand- mère. La perte de sa mère a été une dure épreuve et, comme vous le savez, la réorganisation ultérieure de l'entreprise a provoqué une baisse importante des actions. Jake se sent coupable, et mon père est trop content de le laisser assumer seul la responsabilité de cette situation.

La jeune femme hocha la tête. Aucun employé des laboratoires Fortune Cosmetics n'ignorait qu'une vieille rivalité opposait Nate à son frère aîné Jake, rendant leurs relations très tendues. Et malheureusement, le décès de leur mère, au lieu de les rapprocher, avait encore agrandi le fossé entre eux.

La disparition soudaine de Kate, chef incontesté du clan Fortune, avait eu de nombreuses et graves répercussions. Sur le plan commercial, la société avait dû être réorganisée, et il s'en était suivi une chute alarmante du cours des actions. Sur le plan personnel, cette mort inattendue avait causé aux Fortune un choc émotionnel dont ils semblaient avoir beaucoup de mal à se remettre.

Julia avait appris une partie de l'histoire par les journaux, une autre par des collègues de travail, et certains détails par les différents membres de la famille Fortune qui traversaient son bureau pour aller voir Michael.

Elle savait ainsi que Kate survolait seule la forêt amazonienne lorsque son avion s'était écrasé. Il avait pris feu, et l'équipe de secours dépêchée sur les lieux avait retrouvé dans les décombres calcinés du jet un corps méconnaissable, mais qui était forcément celui de Kate, puisqu'il n'y avait personne d'autre dans l'appareil au moment de la catastrophe.

Ayant connu la douleur de perdre brutalement deux

de ses proches, Julia comprenait très bien ce qu'avaient pu ressentir les Fortune à l'annonce de l'affreuse nouvelle. Elle comprenait aussi les difficultés qu'ils avaient à se résigner à vivre désormais sans Kate.

– J'ai eu le plaisir de parler plusieurs fois avec votre grand-mère, déclara Julia d'une voix douce. C'était une femme extraordinaire, si chaleureuse, si vive et dynamique... Et quelle mémoire elle avait ! Elle se souvenait du nom de chacun de ses employés et avait toujours le temps de leur adresser un mot gentil.

– Je la reconnais bien là, observa Michael avec un sourire attendri. A ce propos, j'ai lu la carte de condoléances que vous m'avez écrite après sa mort. J'y ai été sensible, mais je ne crois pas vous en avoir remerciée.

– Je n'attendais pas de remerciements. Je voulais juste vous dire combien je l'admirais. Elle doit beaucoup vous manquer.

Mal à l'aise parce qu'il n'aimait pas discuter de ses sentiments, Michael répondit plus sèchement qu'il n'en avait eu l'intention :

– J'essaie de ne pas y penser, et le travail est le meilleur antidote au...

Il s'interrompit, s'éclaircit la voix et reprit :

– Au...

Mais il ne put se décider à prononcer le mot, et ce fut Julia qui le fit pour lui.

– Au chagrin, murmura-t-elle. Oui, le travail aide à le surmonter.

Connaissant Michael, elle jugea inutile de préciser que parler de la perte d'un être cher pouvait consoler bien davantage que de chercher à l'oublier. Aussi se borna-t-elle à ajouter :

– J'imagine que le travail a été d'un grand secours dans cette épreuve pour tous les membres de votre famille.

– C'est vrai, mais, en ce moment, mon oncle Jake doit malheureusement affronter des problèmes qui n'ont rien à voir avec la mort de Kate.

Bien que Michael fût rarement aussi communicatif, il éprouvait ce soir un vrai besoin de libérer les pensées qui bouillonnaient dans sa tête. Et il avait confiance en Julia : elle s'était toujours montrée loyale envers la société et les Fortune.

– J'ai entendu dire par mes cousins que le mariage de Jake et d'Erica battait de l'aile, continua-t-il donc. Leurs filles, Caroline, Natalie et les jumelles, se font beaucoup de souci pour eux.



L'énorme charge de travail et les exigences de Jake ont apparemment fini par laisser Erica qui souffre, en outre, de ne plus avoir aucun de ses enfants à la maison.

– Oui, c'est toujours un moment difficile à vivre pour une femme.

– Pas pour ma mère ! Elle n'a été que trop heureuse, elle, d'être débarrassée de nous ! Mais Erica est différente, et elle traverse, en plus, une espèce de crise de la cinquantaine : elle se tourne vers le passé, regrette de ne pas avoir réalisé ses ambitions professionnelles et en rejette la faute sur Jake, qui l'aurait obligée à devenir une femme au foyer... Il n'a pourtant pas eu à lui mettre le couteau sous la gorge pour qu'elle l'épouse !

Le rire méprisant qui ponctua ses paroles ne laissait aucun doute sur le camp que soutenait Michael dans ce conflit.

Julia connaissait Erica Fortune de vue, et elle la considérait comme la distinction personnifiée. Blonde aux yeux verts, grande et mince, Erica ne paraissait pas son âge. Elle avait tout pour être heureuse : à sa grande beauté, en effet, s'ajoutaient la richesse et la chance d'avoir des enfants brillants et en bonne santé...

– Il est difficile d'imaginer qu'une femme aussi gâtée par la vie puisse être malheureuse, murmura Julia.

– Vous savez ce qu'on dit : l'argent ne fait pas le bonheur... bien que ma mère ne soit pas du tout de cet avis, observa Michael d'un ton sarcastique.

– Elle n'a pas forcément tout à fait tort. Car il y a une variante à ce proverbe : « L'argent ne fait pas le bonheur, mais il y contribue », répliqua Julia avec un grand sourire.

Tout à coup, Michael se sentit étrangement désorienté, comme s'il avait perdu tous ses repères. L'espace d'un instant, il lui sembla être en compagnie d'une parfaite étrangère. Habitué au masque impénétrable que Julia portait au bureau, il ne se serait jamais douté qu'un simple sourire pût la rendre aussi belle !

Comme mus par une volonté indépendante de la sienne, ses yeux se mirent à détailler Julia. Quand ils se posèrent sur les seins ronds et fermes qui, sous le T-shirt grenat, se balançaient doucement au rythme de la course, Michael découvrit que les tenues de travail de sa secrétaire cachaient en réalité de très jolies formes. Puis, quand ils descendirent ensuite vers les jambes de Julia, il fut carrément stupéfait. Les jupes en dessous du genou et les chaussures fonctionnelles qu'elle portait au bureau ne l'y ayant pas encouragé, il

n'avait jamais songé à regarder ses jambes. Ici, le short n'en cachait rien, et il les fixa longuement comme pour rattraper le temps perdu. Julia ne devait pas mesurer beaucoup plus d'un mètre soixante, mais elle avait de longues jambes, fines et bien galbées. A la lisière du short, la peau nue de ses cuisses était lisse, satinée, et le pouls de Michael s'accéléra brusquement.

Il ralentit l'allure et se laissa un peu distancer, le temps de se ressaisir. Grossière erreur ! La vue de ses reins cambrés et de ses fesses moulées dans le short jaune lui causa carrément des palpitations. Le souffle court, il s'obligea à conjuguer dans sa tête les quelques verbes irréguliers qu'il connaissait en espagnol.

Julia venait sans doute de se rendre compte qu'il n'était plus à son côté, car elle s'arrêta soudain et se retourna. Les sens de Michael s'étaient heureusement calmés dans l'intervalle, et il expliqua d'un ton dégagé en rejoignant la jeune femme :

–J'ai eu une crampe, mais elle est passée. On repart?

–D'accord.

Pendant quelques minutes, ils coururent en silence, puis Michael déclara :

–Julia...

– Oui ?

–Je voudrais m'excuser pour ce que mon oncle vous a dit aujourd'hui. Une fois qu'il a déchargé sa colère, il oublie l'incident. J'espère que vous y arriverez vous aussi.

– Je vous promets de ne plus y penser.

Après un moment d'hésitation, lié à la crainte de paraître impudente en faisant des remarques sur l'état des relations entre les membres de la famille Fortune, Julia reprit :

–Vous semblez bien vous entendre avec votre oncle Jake, au fond.

–Oui, nous avons toujours eu de bons rapports, même s'il s'énerve de temps en temps contre moi. Il est exigeant et autoritaire mais, comme je le suis parfois moi aussi, je ne peux pas le lui reprocher.

La lucidité de son patron surprit Julia, qui tenta en vain de réprimer un sourire. Michael le vit, car il observa alors d'un air malicieux :

–Ainsi, vous me trouvez exigeant et autoritaire ? Et moi qui m'attendais à des protestations...

– Oui, mais vous, au moins, vous ne m'avez jamais traitée d'idiote et de lèche-bottes !

– Et je ne le ferai jamais.

– Est-ce que ces charmants qualificatifs s'appliqueraient à l'une des secrétaires de Jake, par hasard ? demanda Julia en lançant un regard amusé à Michael.

– C'est bien possible !

Ils éclatèrent de rire. Julia avait un joli rire, franc et joyeux, nota Michael, pas l'un de ces gloussements hypocrites ou l'une de ces trilles insupportables qui montaient dans les aigus. Il n'avait pas souvent l'occasion de l'entendre rire au bureau, surtout en ce moment où même les sourires étaient rares.

– Je crois que nous allons devoir nous rabattre sur le bas-côté, remarqua soudain Julia.

Michael leva les yeux et vit s'approcher un groupe de jeunes filles qui occupait en effet toute la largeur du sentier. Bien qu'âgées d'une vingtaine d'années seulement, elles avaient manifestement trop bu : leur démarche était chancelante et leurs voix surexcitées.

L'une d'elles fixa Michael avec attention, puis s'exclama :

– Regardez, c'est lui ! C'est le beau et riche célibataire qui habite à Minneapolis !

Ses compagnes poussèrent de véritables hurlements. Elles semblaient être dans un état second, et cela rappela à Julia une vieille bande d'actualités qui montrait l'arrivée des Beatles à New York en 1964. Inquiète, elle jeta un coup d'œil à Michael : il avait l'air atterré.

Aussitôt, un curieux besoin de le protéger s'empara d'elle, à moins que ce ne fût son propre instinct de conservation, car elle n'avait aucune envie d'être prise dans le tourbillon d'une scène d'hystérie collective.

Ayant appris, pendant ses études de psychologie, qu'il valait toujours mieux agir que réagir, Julia se dirigea droit vers les jeunes filles et demanda à celle qui avait reconnu Michael la première :

– Vous trouvez vraiment qu'il ressemble au type de **Fame** ?

Puis, sans lui laisser le temps de répondre, elle se retourna et cria à son patron :

– Hé, Denny ! Elles trouvent que tu ressembles à Mike Fortune ! Tu es flatté, j'espère ?

Michael la regarda bouche bée.

– C'est mon frère Denny, mais vous n'êtes pas tombées loin : il travaille au service courrier des laboratoires Fortune Cosmetics, expliqua-t-elle ensuite aux jeunes filles.

– Au service courrier ? répéta l'une d'elles, image vivante de la déception. Alors c'est pas Mike Fortune ?

– Non, mais il lui apporte quand même son courrier, dit Julia en riant.

– Moi, je trouve pas qu'il lui ressemble, annonça une autre jeune fille avec une moue méprisante. Mike Fortune a l'air d'un milliardaire, tandis que lui... On voit tout de suite que c'est juste un petit employé.

– Peut-être, répliqua Julia, mais Denny a une situation stable, un bon salaire, et il est célibataire, lui aussi. Et, en plus, en ce moment, il n'a pas de copine...

Elle fixa chacune de ses interlocutrices tour à tour, comme si elle attendait que l'une d'elles se porte candidate au poste vacant de petite amie de Denny, et cela suffit à les décourager : l'alcool ne leur avait pas embrumé le cerveau au point de les empêcher de comprendre qu'un homme à qui sa sœur cherchait désespérément une compagne n'était pas digne de leur attention.

– Dites à votre frère de s'inscrire dans une agence matrimoniale ! s'écria l'une d'elles en pouffant de rire.

– Nous, c'est Mike Fortune qui nous intéresse, décréta une autre, ou un type dans son genre.

Le groupe commença de s'éloigner, mais Julia, qui s'amusait beaucoup, insista comme l'aurait fait la sœur aimante d'un Denny dont aucune femme ne voulait :

– Il y a quand même une certaine ressemblance entre mon frère et Mike Fortune, non, puisque vous l'avez pris pour lui ?

– C'était juste Wendy, et elle est complètement ivre ! lui lança l'une des filles.

– Elle a même trouvé tout à l'heure que le livreur de pizzas ressemblait à Tom Cruise ! ajouta une autre.

Cette remarque provoqua de nouveaux gloussements dans le groupe qui disparut ensuite au détour du sentier.

– Denny ! s'exclama alors Michael d'un ton qui se voulait sévère, mais qui cachait mal son envie de rire. Vous avez osé me faire passer pour Denny !

– C'est le premier prénom qui m'est venu à l'esprit, expliqua Julia en s'efforçant de garder son sérieux, et, pendant un moment, je vous jure que vous lui avez ressemblé : vous aviez le regard vide, la bouche ouverte... Je n'aurais pas été surprise de vous entendre parler du pied que vous preniez en ouvrant le courrier des admiratrices de Mike Fortune.

– Du pied que je..., commença Michael.

L'éclat de rire qu'il retenait depuis trop longtemps noya la fin de sa phrase. Julia se mit à rire elle aussi. A présent trop essoufflés pour courir, ils durent continuer leur chemin au pas, sans cesser pour autant d'échanger des plaisanteries.

– Je connais Mike Fortune, déclara Julia d'une voix de fausset. C'est mon patron. Aussi, je peux vous dire ceci : vous n'êtes pas Mike Fortune, mais un petit employé, ça se voit tout de suite !

–Oui, mais un petit employé qui n'est ni idiot ni lèche-bottes, lui, rétorqua Michael. Remarquez, cela n'empêcherait pas oncle Jake, s'il m'entendait en ce moment, de me renvoyer... pour cause d'aliénation mentale.

–Pourquoi ? Parce que vous riez ? S'amuser, de temps en temps, n'a pourtant rien d'anormal.

–C'est vrai, admit Michael, soudain grave. Vous n'êtes pas la première à me le dire. D'après ma belle- mère, je ris uniquement quand je me brûle, et tout le monde sait que je suis un homme très prudent.

– Il faut dire que vous avez de lourdes responsabilités pour votre âge. Et puis la situation que connaît l'entreprise depuis le début de l'année ne prête pas tellement à sourire, murmura Julia.

–C'est le moins qu'on puisse dire ! Nous cumulons les ennuis en ce moment. Déjà, avant l'accident d'avion de grand-mère, nous avons eu cet incendie allumé dans le laboratoire par un malfaiteur qui n'a jamais été retrouvé. Il y a eu ensuite les ennuis de Nick Valkov avec les services de l'immigration qui ont bien manqué nous faire perdre notre meilleur chercheur, puis encore, plus récemment, ce détraqué qui harcelait ma cousine Allison...

– Cette affaire-là a quand même eu une fin heureuse : Allison a épousé son garde du corps.

–Vous appelez ça une fin heureuse ? observa Michael avec un haussement de sourcils sardonique.

Julia dut se retenir pour ne pas lui dire que sa devise à lui — « plutôt la mort que le mariage » — ne valait guère mieux, à moins de considérer comme une fin heureuse un aller simple pour le cimetière.

—Ce qui m'inquiète le plus, cependant, c'est que le cours des actions de la société continue de baisser, reprit sombrement Michael. Et le nouveau cambriolage qui a eu lieu au laboratoire a encore retardé le développement de notre nouvelle crème de beauté. Avouez que cela fait beaucoup. Le sort semble vraiment s'acharner sur nous. Le sort... ou quelqu'un !

Les laboratoires Fortune Cosmetics travaillaient, en effet, depuis des années à la mise au point d'un produit révolutionnaire, Julia le savait, et Kate Fortune était allée au Brésil pour chercher une plante rare nécessaire à la fabrication de ce produit. Au lieu de cela, c'était la mort qu'elle y avait trouvée, et Julia ne devait pas être la seule personne à se demander si la famille Fortune, jusque-là bénie des dieux, n'était pas maintenant victime d'une malédiction.

— Et pour couronner le tout, continua Michael, voilà que la publication de mon nom et de ma photo dans une revue vient bouleverser ma vie privée et professionnelle !

—Ce problème-là est tout de même moins dramatique que ceux dont vous parliez à l'instant.

—Il n'en perturbe pas moins la marche de l'entreprise tout entière.

—Oui, c'est vrai. Il faut dire que vos admiratrices sont des femmes très modernes : non seulement elles écrivent et elles téléphonent, mais elles savent aussi utiliser un fax et le courrier électronique.

Julia n'ayant pas l'air de comprendre la gravité de sa situation, Michael souligna :

— J'ai quand même failli être agressé, tout à l'heure ! Si ces filles n'avaient pas trop bu, jamais elles n'auraient cru votre histoire.

— Non, sans doute pas.

— Je ne supporte plus ce harcèlement continu, Julia ! C'est d'ailleurs pour ça que je suis sorti courir, ce soir. Pour échapper à ce cauchemar. Je me sens traqué jusque dans mon appartement. La seule vue du courrier qui s'y accumule depuis cinq jours me rend fou: il en arrive presque autant chez moi qu'au bureau, et là, je n'ai pas Denny et son équipe pour s'en occuper à ma place.

Michael se remit à courir, et Julia accéléra l'allure afin de rester à sa hauteur.



– Il y avait des femmes en faction dans le hall de mon immeuble quand je suis parti, poursuivit-il. Je m'y attendais, heureusement. J'avais sur moi une salopette et une casquette de mécanicien, et j'ai pu passer sans qu'elles me reconnaissent.

– Où avez-vous trouvé cette tenue ?

– Je l'ai empruntée au garage qui assure l'entretien du parc automobile de la société. Le gérant a été très compréhensif quand je lui ai expliqué pourquoi j'en avais besoin.

– C'est un excellent déguisement. Vous avez une fausse moustache et des lunettes pour le compléter ?

Le visage et le ton de Julia étaient si sérieux que Michael n'aurait su dire si elle plaisantait ou non. Dans le doute, et comme il ne la croyait pas vraiment capable de rire de lui, il répondit franchement :

– J'ai déjà pensé à m'en acheter, et je le ferai si ce cirque continue.

– Vous devriez peut-être vous acheter aussi une perruque. Je vous conseille d'en prendre une longue et blonde, genre hippie des années soixante-dix. Là, vous seriez certain de ne pas être reconnu.

– Je me posais la question tout à l'heure mais, à présent, je suis sûr que vous vous moquez de moi... Vous êtes très douée pour l'ironie à froid, Julia... Je l'ignorais jusqu'à maintenant et, du coup, je me demande si vous ne le pratiquez pas à mes dépens depuis un an sans que je me sois rendu compte de rien.

– Bien sûr que non ! Les lèche-bottes sont trop soucieux de plaire et les idiots sont trop... idiots pour parler au second degré.

Michael éclata de rire. Il s'amusait, constata-t-il avec surprise. Il y avait si longtemps que cela ne lui était pas arrivé qu'il avait presque oublié à quel point c'était agréable.

Le parking où il s'était garé apparut à gauche du chemin, et Michael dit en montrant du doigt sa Corvette rouge :

– Ma voiture est là. Je vais vous raccompagner chez vous.

– D'accord. Merci.

– Et je m'abstiendrai de vous faire un sermon sur les dangers qui guettent une femme seule la nuit.

A peine avait-il prononcé ces mots que Michael s'aperçut qu'il brûlait en réalité de faire ce sermon. L'idée que Julia soit victime d'un acte de violence lui donnait le frisson, et il ne put s'empêcher de lui adresser au moins une légère remontrance :

– Vous ne devriez tout de même pas vous promener seule le soir. C'est un gros risque que vous prenez là.

– J'ai suivi des cours de self-défense, expliqua-t-elle. La peur d'être agressé est une entrave à la liberté, et j'ai donc décidé d'apprendre à me protéger.

– La première règle, en matière de self-défense, n'est-elle pas d'éviter de se mettre dans une situation dangereuse ? Je crains que vos cours ne vous aient rendue exagérément confiante... Promettez-moi de ne plus aller courir seule après la tombée de la nuit.

– Mmh..., marmonna la jeune femme.

Cette réponse plus qu'évasive ne l'engageait à rien, et Michael devrait s'en contenter : la façon dont elle occupait ses loisirs ne le regardait pas, après tout...

Ils avaient à présent franchi l'entrée du parking, et, à la lueur des réverbères qui l'éclairaient, Michael vit que Julia avait les joues rouges et que des mèches folles encadraient de nouveau son visage. Elle avait l'air douce, fragile et très féminine.

– Vous voulez venir boire un verre ou manger quelque chose avec moi ? demanda Michael sous l'effet d'une impulsion subite — qui le surprit, car ce genre de mouvement irréfléchi était rare chez lui.

– Dans cette tenue ? s'enquit Julia en baissant les yeux vers ses vêtements trempés de sueur. Je ferais fuir les autres clients !

– Vous, non, mais moi, oui, c'est vrai. Cela dit, nous pouvons toujours aller dans un drive-in. Ainsi, nous n'aurions pas à descendre de la voiture.

Michael lui proposait cela par simple politesse, songea Julia, aussi répondit-elle :

– Merci de votre invitation, mais je dois rentrer.

Puis elle jeta un coup d'œil à sa montre et sursauta.

– Il faut même que je rentre tout de suite ! s'écria-t-elle.

Il était presque l'heure de son coup de téléphone quotidien à Joanna, et elle avait prévu de l'appeler ce soir un peu plus tôt que d'habitude, afin de ne pas l'empêcher de regarder son feuilleton télévisé préféré avec un groupe d'autres jeunes patients. Cette émission hebdomadaire était pour eux un événement très attendu, une sorte de fête où ils se régalaient de popcorn, de bonbons et de sodas.

La pensée que sa petite sœur avait retrouvé la capacité et le goût de fréquenter des gens réjouissait Julia. Le fait que Joanna puisse de nouveau comprendre une intrigue et s'en souvenir d'une semaine sur l'autre signifiait également que l'état de son intellect s'était considérablement amélioré. Pendant les dix-huit mois qui avaient suivi l'accident, sa faculté de concentration n'avait pas dépassé celle d'un enfant de deux ans : elle était à peine capable de suivre les courts programmes destinés aux tout-petits.

Mais maintenant..., songea Julia, un sourire sur les lèvres. Maintenant, Joanna avait des amis et regardait des émissions de son âge.

—Vous allez devoir me guider jusque chez vous, déclara Michael en se dirigeant avec Julia vers sa voiture.

Pourquoi était-elle si pressée de regagner son domicile ? se demanda-t-il. Un instant, il songea à le lui demander, mais il renonça à le faire. Et puis l'une au moins de ces raisons était facile à imaginer : elle avait sans doute assez vu son patron aujourd'hui et n'avait guère envie de faire des heures supplémentaires...

Bien sûr, Julia ne lui aurait jamais répondu en ces termes, mais il était clair qu'elle ne recherchait pas sa compagnie. Un instant, il fut frappé par l'ironie de la situation : pourchassé par une armée de femmes prêtes à tout pour le conquérir, il ne pouvait même pas convaincre Julia Chandler de venir boire un Coca-Cola avec lui sur le parking d'un fast-food...

Il esquissa une moue désabusée. Nul n'est prophète en son pays, disait le proverbe. La même règle paraissait s'appliquer à son propre cas. convoité par des centaines d'inconnues, il n'était rien aux yeux de sa secrétaire... Cela, du reste, n'avait rien d'étonnant : Julia passait des heures avec lui au bureau. Pas de quoi lui donner franchement envie de rêver.

Pourtant, même s'il comprenait fort bien ce détachement, Michael ne pouvait se défendre d'en éprouver un secret dépit — ce qui acheva de le contrarier.

S'enfermant dans un silence morose, il aida la jeune femme à monter dans la Corvette, puis, juste après avoir démarré, il alluma l'autoradio.

Pendant tout le trajet, Julia n'ouvrit la bouche que pour lui indiquer le chemin et, quand ils furent arrivés devant son immeuble, la voiture était à peine arrêtée qu'elle ouvrait déjà la portière.

—Merci de m'avoir raccompagnée, dit-elle très vite en descendant sur le trottoir.

Puis la portière claqua et Julia s'engouffra dans le bâtiment.

Aussi déconcerté qu'irrité par ce départ précipité, Michael suivit la jeune femme des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Ne sachant quoi penser, il se demanda quel appartement elle occupait. La pensée lui vint ensuite qu'il ignorait si elle vivait seule ou avec quelqu'un, et si ce quelqu'un était un homme... Julia ne parlait jamais d'elle-même au travail, du moins pas avec lui. Il ne lui avait jamais posé de questions personnelles, et elle ne lui avait jamais fourni spontanément d'informations sur sa vie privée.

Refoulant sa déception, il regagna son propre appartement, situé au dernier étage d'un luxueux immeuble du centre-ville, non loin du siège des laboratoires Fortune Cosmetics. Son déguisement se trouvait sur la banquette arrière de la Corvette, et il poussa un grognement à l'idée d'avoir à le remettre.

Un coup d'œil en direction du hall lui apprit cependant que ses admiratrices avaient quitté les lieux. La voie était libre.

Soulagé, il entra dans le bâtiment, tapa le code qui déverrouillait le système de sécurité de son ascenseur privé, puis monta dans la cabine.

Une minute plus tard, il arrivait dans le petit vestibule, réservé à son seul usage, sur lequel donnait la porte de son appartement. La rangée de baies vitrées qui en occupait tout un côté offrait une vue magnifique de Minneapolis.

Michael ne lui accorda même pas un regard.

## 4.

Avec la parution du nouveau numéro de *Fame*, la liste des dix célibataires les plus riches et les plus sexy des Etats-Unis fut très vite reléguée au rang d'histoire ancienne par la majorité des gens. Les tabloïds et les animateurs de talk-show cessèrent d'appeler, tandis que le nombre de lettres commençait sensiblement à diminuer. Denny informa Julia que l'un de ses « adjoints » avait quitté l'équipe, mais que l'autre, ayant montré de vraies dispositions pour le tri du courrier, s'était vu muter de façon définitive dans ce service.

La presse et la télévision nationales ne s'intéressaient donc plus à Michael. En revanche, sur le plan local, il faisait toujours l'objet de nombreuses sollicitations. Comme son nouveau numéro de téléphone personnel était sur liste rouge et que son répondeur était branché en permanence, ses admiratrices ne pouvaient plus le joindre chez lui. Elles se rabattaient cependant sur le standard du siège de la société, à qui la réduction globale du volume des communications permettait heureusement de ne plus sauter.

Aucun des médias de Minneapolis-Saint Paul n'avait non plus lâché prise. Ils voulaient profiter de la notoriété de Michael tant qu'il en était encore temps, car ils savaient que toute information le concernant retiendrait aussitôt l'attention d'une tranche très convoitée du public : les femmes de dix-huit à trente-quatre ans.

« Une seule interview de lui et ensuite, il n'entendra plus parler de nous », promettait jour après jour Faith Carlisle, journaliste qui travaillait à Channel 3 et parvenait toujours à forcer le barrage des

différentes standardistes et secrétaires pour arriver jusqu'à Julia. Celle-ci ne lui passait jamais Michael, mais elle l'avait quotidiennement au bout du fil.

L'ingéniosité de Faith la confondait, et elle ne pouvait qu'admirer sa ténacité. La journaliste lui avait assuré qu'elle ne cesserait pas d'appeler avant d'avoir obtenu gain de cause, et elle tenait parole.

– Vous voulez donc ma mort ! lui déclara Julia un jour où elle l'avait pour la deuxième fois au téléphone. A quoi bon me harceler, moi ? Ce n'est pas moi qui vous refuse cette interview. J'ai même dit à Michael qu'il devrait vous rencontrer.

– Ah ! Et qu'a-t-il répondu ?

– Non. Il ne veut pas en entendre parler.

– Il est pourtant sûrement assez intelligent pour comprendre que plus il se dérobera aux demandes des journalistes, plus ils le poursuivront. Prenez Jackie Kennedy, par exemple... Après son remariage avec Onassis, tout le monde voulait l'interviewer. Et savez-vous pourquoi ? Parce que c'était précisément devenu une mission impossible. Eh bien, je soupçonne Mike Fortune de jouer à ce petit jeu-là, lui aussi.

– Michael ne joue à aucun jeu. Il veut juste qu'on le laisse tranquille.

– Ça ne risque pas d'arriver !

– Bien sûr que si. D'ailleurs, le nombre de messages pour lui a beaucoup diminué. Dans peu de temps, ses fans l'auront oublié.

– A votre place, je n'en serais pas si sûre, susurra Faith avant de raccrocher.

Julia oublia vite cette conversation, mais deux incidents, plus tard dans la journée, se chargèrent de la lui rappeler : le standard se mit tout à coup à sauter sous l'effet d'un regain inattendu de communications pour Michael, et le système informatique de l'entreprise se bloqua juste après, comme un travailleur solidaire soutenant la grève de l'un de ses camarades.

Lorsque Julia alla en informer Michael, ce dernier se mit à arpenter son bureau d'un pas furieux.

– C'est certainement Faith Carlisle la responsable, déclara la jeune femme, adossée au mur pour ne pas gêner les déambulations de son patron. Elle a proféré une menace au téléphone, ce matin, mais je ne l'ai pas comprise sur le moment. Je suis sûre qu'elle a orchestré cette campagne d'appels dans le seul but de prouver



qu'elle pouvait influencer sur les événements. Et elle ne s'arrêtera pas avant d'avoir votre accord pour cette interview.

– Jamais ! s'écria Michael. Il est hors de question que je cède à ce genre de chantage ! Nous la poursuivrons en justice, nous...

La fin de sa phrase fut couverte par une voix tonitruante qui hurlait : « Cette fois, j'en ai assez ! »

C'était Jake Fortune, dont le rugissement avait traversé deux cloisons pour parvenir jusqu'au bureau de Michael. Des pas retentirent ensuite dans le couloir, et Julia chuchota en levant des yeux inquiets vers son patron :

– Si nous nous enfermions dans votre penderie ?

Avec un peu de chance, il pensera que nous nous sommes tous les deux absents.

Elle ne plaisantait qu'à moitié : l'idée de se mettre à l'abri du courroux de Jake Fortune la tentait vraiment.

– Ne vous gênez pas, dit Michael avec un geste en direction du placard, mais moi, je ne vais certainement pas me cacher ! Je n'ai pas peur de lui.

Ils entendirent Jake pénétrer dans la pièce voisine. Julia fixa la porte de la penderie, hésita... Michael n'avait peut-être pas peur de son oncle, mais elle, si, et un repli stratégique lui paraissait la moins mauvaise des solutions.

Ses tergiversations durèrent cependant une seconde de trop : avant qu'elle n'ait eu le temps de se décider, la porte du bureau de Michael s'ouvrit à la volée, et Jake Fortune entra comme un ouragan.

– Tu te rends compte des perturbations que tes idiots de groupies provoquent dans l'entreprise, Mike ? hurla-t-il.

Un déluge de reproches suivit ce préambule. Michael garda d'abord son calme, mais Jake continuant de vitupérer et sa fureur ne donnant aucun signe de fléchissement, Michael finit par contre-attaquer. Le ton monta encore. Des accusations furent lancées, des injures échangées... Les munitions ne manquaient pas : il leur suffisait de puiser dans l'immense réserve de griefs qui s'était constituée au sein de leur famille au fil des années.

Plaquée contre le mur, trop effrayée pour bouger, Julia regardait et écoutait les deux hommes s'invectiver. Chacun paraissait rejeter sur l'autre la responsabilité de tous les dysfonctionnements qui affectaient l'entreprise et le clan Fortune, et elle n'aurait pas été

surprise s'ils s'étaient mis à se reprocher mutuellement les famines, inondations, guerres et autres fléaux qui s'abattaient régulièrement sur le monde.

Peu à peu, une douleur sourde commença de lui marteler les tempes. La migraine n'était pas loin... Et juste au moment où elle commençait à penser que les choses ne pouvaient plus empirer, Nate Fortune entra dans la pièce, le visage sombre comme un ciel d'orage.

– Il paraît que tu menaces mon fils, Jake ! s'écria-t-il, bondissant dans l'arène sans attendre d'y être invité.

Julia devina aussitôt ce qui s'était passé : l'un des employés du service, inquiet d'entendre Jake Fortune parler de « briser les reins » à son neveu, avait pris sur lui d'appeler Nate, le père de Michael.

L'angoisse lui tordit l'estomac. Un conflit ouvert allait opposer les frères ennemis, conflit dont elle serait le témoin involontaire et impuissant.

– A cause de la bande d'excitées qui font une fixation sur ton fils, hurla Jake à Nate, plus rien ne marche ici ! Le standard a encore sauté et le système informatique s'est de nouveau bloqué. J'ai été patient la première fois, la deuxième aussi et même la troisième, mais là, c'est la cinquième ! La cinquième ! En tant que P.-D.G., j'ai des responsabilités envers les employés et les actionnaires, et cela signifie que je dois mettre fin à cette pagaille !

– Ce n'est tout de même pas la faute de mon fils si toutes les femmes se l'arrachent, répliqua Nate.

– Je t'en prie, papa..., intervint Michael, visiblement agacé par cette remarque. Laisse-nous régler le problème seuls, oncle Jake et moi.

– Quel genre de père serais-je si je restais sans rien faire pendant que mon frère t'insulte ? s'exclama Nate. J'ai vu la façon dont il se conduisait avec son propre fils... Ce pauvre Adam a été obligé de partir pour échapper aux pressions que Jake exerçait sur lui. Eh bien, je l'empêcherai par tous les moyens de te traiter de la même manière !

Jake pâlit en entendant le nom de son fils. Son fils unique, qui avait quitté la maison familiale à l'âge de dix-huit ans...

– L'affaire qui nous occupe n'a aucun rapport avec Adam, papa, remarqua Michael d'un ton ferme. Et oncle Jake n'a pas tout à fait tort : je suis indirectement responsable des récentes pannes de

matériel. Depuis la parution de ce maudit article, ma présence est une vraie plaie pour l'entreprise, et oncle Jake, qui la dirige, a donc de bonnes raisons d'être en colère contre moi.

– Et même de te renvoyer ! souligna Jake.

– Je ne te le conseille pas ! s'écria Nate, l'air menaçant, en esquissant un pas vers son frère. Si tu le fais, je...

– Tu quoi ? coupa Jake.

Ses yeux lançaient des éclairs, il avait serré les poings, et Julia, horrifiée, se dit qu'ils allaient en venir aux mains.

Michael eut la même impression, car il déclara :

– Arrêtez, tous les deux ! Vous avez passé l'âge de vous battre !

– Ne te mêle pas de ça, Mike ! lui ordonna Jake.

– Ça devait finir par arriver..., marmonna Nate entre ses dents.

Au grand soulagement de Julia, une grande et mince jeune femme aux longs cheveux auburn entra alors dans la pièce et s'interposa entre les deux hommes.

C'était Rebecca Fortune, la sœur cadette de Jake et de Nate.

Posant une main sur la poitrine de chacun de ses frères, elle observa avec un mélange de tristesse et d'irritation :

– Où vous croyez-vous donc ? Chez les sauvages ? Vous ressemblez à deux hyènes en colère, et c'est vraiment un spectacle navrant... Vous n'avez donc aucune fierté ?

– Occupe-toi de tes affaires, Rebecca ! maugréa Jake, dont les poings s'étaient cependant desserrés.

Ceux de Nate aussi et, ignorant son frère, il expliqua à sa sœur :

– Jake joue les despotes. Il traite mon fils de façon arrogante et tyrannique, comme il traitait le sien. Il a déjà dégoûté Adam de travailler dans l'entreprise familiale, et il essaie maintenant d'en chasser Mike, mais je ne le laisserai pas faire.

– Ecoute, papa, intervint Michael d'un ton exaspéré, je suis assez grand pour me défendre tout seul, et personne n'essaie de me dégoûter de quoi que ce soit. Merci de ta sollicitude, mais je t'en prie, retourne dans ton bureau !

– Ainsi, tu prends le parti de ton oncle contre moi ? répliqua Nate en considérant tour à tour Michael et Jake d'un œil noir. Tu rampes devant lui parce qu'il dirige la société, c'est ça ? Alors que moi, je suis un simple employé ? Tu es bien le fils de ta mère, va ! Tu es aussi intéressé et manipulateur qu'elle !

Sur ces mots, il sortit en trombe de la pièce, poursuivi par Jake qui se mit à lui crier :

– Comment peux-tu dire ça ? Mike n'a rien de commun avec cette garce cupide de Sheila ! Il serait temps que tu apprécies ton fils à sa juste valeur ! Il travaille comme un nègre pour cette entreprise, et je ne connais personne d'aussi peu intéressé que lui ! Quel genre de père es-tu donc, pour le dénigrer ainsi ? Ce n'est pas étonnant que Kyle soit parti s'installer dans le Wyoming : tu sapsais sa confiance en lui, et il avait besoin de s'éloigner de toi pour s'épanouir.

La querelle des deux frères se prolongea encore un instant dans le couloir, jusqu'à ce qu'ils montent chacun dans un ascenseur pour regagner leur étage respectif.

– J'adore venir rendre visite à ma famille au siège de la société, observa alors Rebecca d'une voix sarcastique. Il y règne une atmosphère tellement conviviale !

– Tu es arrivée pile au bon moment, tante Becky, souligna Michael avec un sourire.

Cela l'amusait de l'appeler ainsi, car il n'était que de quatre ans son cadet. De tous ses parents, Rebecca avait toujours été l'un de ceux qu'il préférait.

– Kristina et moi avions prévu d'aller déjeuner ensemble, expliqua Rebecca, mais à peine entrée dans l'immeuble, j'ai appris qu'une violente dispute avait éclaté dans ton bureau. J'ai bien fait de venir, car je me demande s'ils ne se seraient pas battus. J'avoue cependant que la vue de mes frères, prêts à se taper dessus comme de vulgaires voyous, m'a franchement déprimée. Maman aurait été atterrée.

– Non, je ne pense pas, objecta Michael. Elle était bien trop habituée aux prises de bec entre Jake et Nate pour y prêter attention.

– Les disputes, oui, passe encore, ils n'ont jamais été d'accord. Mais de là à en venir aux mains...

Apercevant Julia, toujours plaquée contre le mur, elle s'interrompit pour reprendre d'une voix chaleureuse :

– Ma pauvre Julia ! Vous avez l'air terrifié de quelqu'un qui s'est retrouvé accidentellement enfermé dans la cage aux lions... Mais vous pouvez bouger, à présent : il n'y a plus de danger.

La jeune secrétaire lui sourit. Elle était étonnée et flattée que Rebecca se souvînt de son prénom, car elles ne s'étaient rencontrées que deux fois. Sheila, la mère de Michael, qui était passée dans son bureau à de nombreuses reprises, n'avait jamais songé, elle, à lui demander son prénom.

– Je suis ravie de vous revoir, mademoiselle Fortune, déclara respectueusement Julia.

Rebecca écrivait des romans policiers et sa présence intimidait un peu Julia, qui avait lu tous ses livres et les avait beaucoup aimés.

– Je vous en prie, appelez-moi Rebecca, ou même tante Becky si vous voulez, mais surtout pas « mademoiselle Fortune ». Quel nom ! Je n'ai franchement pas envie d'être identifiée à un tiroir-caisse. Et maintenant, puis-je connaître le dernier motif de dissension entre mes frères ?

Après lui avoir exposé le problème, Michael conclut avec un soupir :

– Et comme d'habitude, ils en ont profité pour s'accuser mutuellement d'être de mauvais pères. Papa adore rappeler à oncle Jake qu'Adam a refusé de travailler dans l'entreprise, et oncle Jake, de son côté, ne rate pas une occasion de parler à papa des frasques de Kyle.

– Sauf que Kyle s'est amendé. Il est devenu un autre homme, indiqua Rebecca. Il a une femme, une fille, et il gère avec succès le ranch que maman lui a légué.

– Oui, mais oncle Jake a aussi une nouvelle version de l'histoire : il s'en sert à présent pour démontrer que la conduite antérieure de Kyle était entièrement due à l'influence pernicieuse de papa... C'est une attaque d'un ordre un peu différent, mais tout aussi blessante.

– Il est vrai que vous ne vous ménagez guère, entre vous..., ne put s'empêcher de remarquer Julia.

La dispute des frères Fortune, tout à l'heure, lui avait donné le tournis : après avoir tancé Michael, Jake l'avait défendu contre Nate, lequel s'était mis à critiquer son fils alors qu'il le soutenait l'instant d'avant...

La vie de famille tranquille et sereine que Julia avait connue ne l'avait pas préparée aux rapports houleux entre les membres du clan Fortune, qui s'injuriaient puis se réconciliaient en l'espace de quelques minutes.

Julia songea à ses parents, à sa sœur, et aux années qu'ils avaient passées ensemble. L'harmonie régnait chez les Chandler, mais c'était apparemment un concept ignoré des Fortune, ou du moins de certains d'entre eux.

– Oui, vous avez raison, Julia, déclara Rebecca avec un soupir, et je vais parler à mes frères — séparément, bien sûr, car je ne les crois pas encore prêts à s'asseoir à la table des négociations. Si tu vois Kristina, Mike, peux-tu lui dire que nous déjeunerons ensemble un autre jour ?

Sa longue jupe de voile bleu tournoyant autour de ses chevilles, elle sortit ensuite de la pièce, et Michael observa :

– Rebecca est une bonne médiatrice, parce qu'elle est neutre dans ce conflit. Je suis sûr qu'elle parviendra à ramener papa et oncle Jake à de meilleurs sentiments... enfin, jusqu'à la prochaine fois !

Julia, pour sa part, était beaucoup moins optimiste. Si Rebecca réussissait vraiment à réconcilier les frères ennemis, même temporairement, il faudrait lui décerner le prix Nobel de la paix ! songea-t-elle.

Sur ce constat, elle s'apprêtait à quitter le bureau de Michael pour regagner le sien quand Kristina pénétra comme un bolide dans la pièce.

– Non, restez, Julia ! s'écria cette dernière. Si je demeure seule avec mon frère, je ne résisterai peut-être pas à l'envie que j'ai de le tuer.

L'air sombre qu'elle arborait inquiéta Julia. Un nouvel épisode de la guerre des Fortune s'annonçait, et elle allait encore en être le témoin impuissant.

– Que se passe-t-il, Kristina ? demanda Michael d'une voix lasse.

– Il se passe que mon ordinateur s'est planté alors que j'étais en train d'écrire un dialogue pour ma dernière idée de campagne publicitaire. J'ai perdu trois pages... Trois pages, Mike !

Pour l'heure, cependant, son frère n'était d'humeur ni à compatir ni à s'excuser.

– Si tu enregistrais tes textes après chaque page, tu n'en aurais perdu qu'une au maximum, remarqua-t-il sèchement.

– C'est après chaque mot que je vais devoir enregistrer, si ça continue ! Non, franchement, Mike, j'en ai par-dessus la tête !



– Et moi, je m'amuse beaucoup... L'informatique qui tombe en panne, les membres de la famille qui viennent l'un après l'autre décharger leur colère sur moi, ma vie privée et professionnelle complètement bouleversée... Je suis ravi !

Kristina semblait prête à le frapper et, comme il y avait peu de chances que Rebecca reparût pour séparer les combattants, Julia décida de créer une diversion.

– Votre tante Rebecca nous a chargés de vous dire qu'elle était obligée de reporter à un autre jour votre déjeuner, déclara-t-elle avec un entrain forcé. Vous êtes déjà allée à la Black Forest Inn ? Les desserts y sont fabuleux.

Ses efforts, apparemment, n'eurent pas le succès espéré : au lieu de se détendre, ses interlocuteurs la regardèrent comme si elle était devenue folle.

– Euh... eh bien, je vais retourner dans mon bureau, balbutia-t-elle.

– Non, ne partez pas ! lui ordonna Kristina. Je n'arrive pas à me faire entendre de mon frère, mais peut-être serez-vous plus coopérative... Il paraît que ce sont encore les admiratrices de Mike les responsables de la panne du standard et du système informatique... C'est vrai ? Je croyais pourtant que les choses s'étaient calmées, de ce côté-là...

– Sans Faith Carlisle, tout serait déjà rentré dans l'ordre, indiqua Julia.

– La journaliste de Channel 3, celle qui a une tête de fouine et fixe les gens comme si elle allait les manger tout crus ?

– Elle-même, répondit Michael.

Puis, d'un ton maussade, il expliqua la situation à sa sœur.

– Je suis d'accord avec Julia, annonça Kristina quand il eut terminé. Si tu ne lui accordes pas d'interview, Faith Carlisle va continuer de te rendre la vie impossible, et à nous tous par la même occasion.

– Il n'est pas question que je cède au chantage de cette... de cette terroriste des ondes !

– Oui, mais si elle se débrouille pour bloquer tous les jours nos outils de travail ? observa Julia, que cette idée affolait. Dans ce cas, votre père aura tué votre oncle, ou l'inverse, avant la fin de la semaine !

Craignant que ces paroles n'aient rappelé à la sœur de Michael ses propres intentions belliqueuses, elle lui lança un coup d'œil inquiet, mais Kristina se contenta de déclarer :

– Il faut absolument trouver un moyen de régler le problème ! Nous ne pouvons pas passer nos journées dans la hantise d'une panne informatique.

– Accorder une interview à Faith Carlisle serait jeter de l'huile sur le feu, affirma Michael. Cela ranimerait l'intérêt du public pour moi et me vaudrait une quantité encore plus importante de coups de téléphone et de courrier électronique.

– Attends, j'ai une idée ! s'exclama Kristina. Une idée géniale ! Elle s'assit sur le rebord du bureau, se mit à balancer les jambes d'avant en arrière et reprit :

– Tu vas donner une interview exclusive à Faith Carlisle, Mike, mais pas celle qu'elle espère. Loin d'enflammer tes admiratrices, cette interview les calmera définitivement... si c'est bien ça que tu veux !

– Evidemment ! Tu ne t'imagines tout de même pas que je trouve agréable d'être pourchassé comme un cerf par une meute ! Et sur le plan professionnel, je suis aussi exaspéré que toi et oncle Jake par les pannes répétées de matériel. Je ferais n'importe quoi pour que les choses reviennent à la normale.

– Alors annonce tes fiançailles ! s'écria Kristina. Appelle Faith Carlisle, dis-lui que tu acceptes l'interview, et profite de l'occasion pour informer toute la population de Minneapolis-Saint Paul que tu n'es plus libre. Tu seras ainsi débarrassé et de Faith et de tes admiratrices.

– C'est l'idée la plus stupide que j'aie jamais entendue, et j'en ai pourtant entendu beaucoup depuis que je travaille ici, déclara Michael d'un ton impatient. Tu n'as rien compris, Kristina : je ne veux pas me fiancer, et encore moins me marier.

– C'est vrai, souligna Julia. Sa devise est : « Plutôt la mort que le mariage », et cela signifie qu'il préférerait avoir un pied dans la tombe que d'être fiancé.

– Mais non, c'est toi qui n'as rien compris, Mike ! répliqua Kristina en riant. Tu ne te fiancerais pas vraiment : tu demanderais juste à une femme de jouer le rôle de ta fiancée le temps que tu retombes dans l'anonymat. Tu ne vois donc pas que cette solution

résout tous les problèmes d'un coup, les tiens comme ceux que ton encombrante célébrité cause à l'entreprise ?

Michael ouvrit machinalement la bouche pour protester, mais la referma aussitôt. A bien y réfléchir, l'idée de sa sœur n'était pas si bête...

– Ton plan est très beau en théorie, admit-il dans un premier temps, mais concrètement, il pose des problèmes.

– Lesquels ?

– Tu peux me dire où je vais trouver cette fausse fiancée, pour commencer ? Si je veux que Faith Carlisle croie mon histoire, mes fiançailles doivent paraître authentiques.

– Et Faith Carlisle se renseignera, souligna Julia. Elle est trop professionnelle pour se contenter de votre parole.

– Il faut donc lui fournir des preuves que ces fiançailles sont bien réelles, déclara Kristina, nullement découragée par les objections de ses interlocuteurs. Ta fiancée, Mike, doit être une personne de confiance, une femme informée des enjeux de cette mise en scène et qui jouera son rôle avec intelligence et conviction. Elle doit aussi appartenir à ton entourage : tu ne peux pas annoncer brusquement tes fiançailles à une parfaite étrangère. Le mieux, ce serait de choisir quelqu'un que tu connais depuis longtemps, mais qui n'occupe pas une place en vue dans ta vie.

Les yeux de Kristina se plantèrent dans ceux de son frère et lui envoyèrent un message muet. Puis, comme

Michael ne réagissait pas, elle observa d'un ton malicieux :

– Je suis sûre que tu m'as comprise, alors j'attends tes commentaires.

– Je pense qu'il faut régler tous les détails avant d'en parler à... à l'intéressée, répondit Michael en rougissant.

– A Julia, tu veux dire ? s'écria Kristina, manifestement ravie de le mettre dans l'embarras.

Julia, qui était en train de se demander laquelle de ses anciennes petites amies Michael allait appeler à son aide, sursauta en entendant Kristina prononcer son nom. Elle lui lança un coup d'œil interrogateur et eut la surprise de se voir adresser un sourire éclatant, accompagné de ces mots :

– Mes félicitations, Julia ! Vous venez de décrocher le rôle de fausse fiancée de Mike !

– Moi ? Mais je...

– Vous acceptez ? coupa Michael.

Son ton assuré indiquait que, pour lui, une réponse positive allait de soi. Comme d'habitude, il avait moins posé une question que donné un ordre, mais c'était une chose que de lui obéir sans discuter dans le cadre du travail, une autre que de se soumettre docilement à un diktat qui concernait sa vie privée.

– Je... Vous plaisantez, j'espère ? balbutia Julia.

Elle savait très bien que non, mais n'avait rien trouvé d'autre à dire. Le frère et la sœur échangèrent un regard, et elle eut envie de s'enfuir le plus vite et le plus loin possible. Leur querelle était oubliée, et ils unissaient à présent leurs forces — contre elle.

– Nous sommes tout ce qu'il y a de plus sérieux, indiqua Kristina. Vous êtes la candidate idéale : vous remplissez toutes les conditions requises.

– Sauf la plus importante : la crédibilité, objecta Julia. Qui croira à mes fiançailles avec Michael ? Personne ne nous a jamais vus ensemble en dehors de ce bureau !

– C'est juste, convint Michael en fronçant les sourcils. Tâchons d'examiner les faits avec objectivité... Si Julia et moi avons entretenu des rapports assez proches pour aboutir à des fiançailles, quelqu'un nous aurait vus ensemble au moins une fois. Et cela aurait suffi : nous savons tous les trois que les rumeurs circulent vite, dans cette société.

– Très vite, renchérit Julia. Vous vous souvenez, le mois dernier, quand Drew Markeson, de la comptabilité, a invité l'une des assistantes juridiques à dîner ?

Michael hocha la tête et admit avec une moue réprobatrice :

– Oui, les mots n'étaient pas plus tôt sortis de sa bouche que la nouvelle commençait à courir dans toute l'entreprise. Elle est même arrivée jusqu'à Jake !

– Si nous formions un couple, il y a donc longtemps que le bruit s'en serait répandu, insista Julia.

Silencieuse depuis un moment, Kristina intervint alors :

– D'accord, mais si vous aviez décidé de cacher votre liaison justement parce que vous ne vouliez pas alimenter les potins ? Cela expliquerait que personne ne vous ait jamais vus ensemble : vous êtes restés volontairement très discrets... et vous y êtes si bien

parvenus que votre folle passion l'un pour l'autre est demeurée ignorée de tous.

– Y compris de nous, marmonna Julia.

– Ce qui nous amène au chapitre actuel de votre idylle secrète, enchaîna Kristina sans se démonter. Vous aviez finalement résolu de la rendre officielle, lorsque *Fame* a placé Mike dans une position embarrassante en le mettant sur cette fichue liste.

Michael s'assit à son bureau, prit un stylo et griffonna quelque chose sur son bloc-notes.

– Oui, c'est parfaitement cohérent, dit-il ensuite à sa sœur. Et plus j'y pense, plus je suis certain que ton plan a des chances de réussir. Julia et moi sommes des personnes réservées. Il serait donc logique que nous ayons décidé de protéger notre couple des ragots, puis d'attendre pour annoncer nos fiançailles que soit retombé l'intérêt du public pour moi.

Julia le fixa, consternée. Il se comportait comme dans l'une de ces séances de brainstorming régulièrement organisées dans le service du développement des produits — sauf que là, le produit à développer était leurs fausses fiançailles. L'idée de se prêter à cette comédie avec son patron lui donnait froid dans le dos.

Son regard se posa sur la main de Michael, qui tenait toujours le stylo. Il avait des doigts longs et fins, mais robustes, virils et...

– Ça ne marchera jamais, déclara-t-elle d'une voix mal assurée. J'ai eu Faith Carlisle tous les jours au téléphone, je vous le rappelle, et elle saura tout de suite que vous avez inventé cette histoire pour avoir la paix.

– Et comment le saurait-elle ? répliqua Michael avec dans les yeux cette lueur particulière qui s'y allumait quand il étudiait un dossier ou un projet spécialement intéressants. Faith Carlisle est une simple journaliste, elle n'est pas omnisciente. D'après ce que vous m'avez dit, vous l'avez toujours éconduite, poliment mais fermement, et cela confirmera à ses yeux notre version des faits : vous êtes si douée pour garder un secret que même elle, avec son instinct de reporter, n'a pas pensé une seconde à une liaison possible entre vous et moi. Cela vous vaudra son respect et, en plus, elle sera flattée que nous l'ayons choisie pour nous interviewer.

– Et dans cette interview, vous annoncerez vos fiançailles et mettrez ainsi un terme définitif au harcèlement dont Mike est l'objet, conclut Kristina d'un air satisfait. Je suis ravie d'être la

première à vous féliciter, tous les deux. Vous formez un très beau couple.

– Non, je n'arriverai jamais à jouer ce rôle de fiancée ! protesta Julia, au bord des larmes. Il faut que vous trouviez quelqu'un d'autre, Michael !

Deux paires d'yeux se fixèrent sur elle et la dévisagèrent avec une intensité qui la fit rougir jusqu'aux oreilles.

– Euh... si vous voulez m'excuser, je... j'ai du travail qui m'attend, bredouilla-t-elle.

– Voilà qui est intéressant, Mike ! s'écria Kristina en riant. Tu croules sous les lettres, les vidéo et les appels de femmes qui brûlent de t'avoir pour amant, mais ta secrétaire ne se sent même pas capable de feindre d'avoir une liaison avec toi... Je me demande ce que cela signifie.

– Moi aussi, dit sombrement Michael.

Julia avait conscience d'être sur la corde raide. C'était son patron qu'elle mécontentait en lui refusant son aide, et elle devait user de diplomatie si elle ne voulait pas se retrouver au chômage.

– Cela signifie juste que je ne sais pas mentir, déclara-t-elle. Si j'annonçais à mes amis, ou à n'importe qui d'autre, mes fiançailles avec Michael Fortune, ils me riraient au nez.

– Je ne vois pas pourquoi, répliqua Kristina. Je n'ai aucun mal à imaginer, moi, que mon frère puisse tomber amoureux de vous.

– Non, ça ne tient pas debout ! Tous les proches de Michael connaissent en outre son hostilité farouche au mariage, alors pourquoi se fiancerait-il, et surtout avec quelqu'un comme moi ?

– Parce que son amour pour vous l'a fait changer d'avis.

– Oui, maintenant, je veux me marier et avoir beaucoup d'enfants, annonça Michael d'un ton sarcastique.

Se rappelant sa discussion avec lui sur le même sujet, où il avait affirmé que les gens se mariaient et se reproduisaient pour des raisons toutes plus mauvaises les unes que les autres, Julia sentit la colère la gagner. Elle n'était pas d'humeur, aujourd'hui, à l'écouter sans rien dire critiquer ou tourner en dérision des valeurs qui avaient autant d'importance pour elle.

– Comment pourriez-vous jouer de façon crédible le rôle d'un futur époux alors que vous n'arrivez même pas à prononcer le mot « mariage » sans ricaner ? lui demanda-t-elle sèchement.



– Bonne remarque ! s'exclama Kristina. Il va falloir que tu changes d'attitude, Mike. Tu dois t'exercer à couvrir ta fiancée des yeux, à parler de votre rencontre d'une voix vibrante d'émotion, à paraître étonné d'avoir si longtemps nourri des préjugés contre le mariage, et à évoquer avec confiance et enthousiasme ton avenir en compagnie de la femme de ta vie.

– Il en est absolument incapable ! déclara Julia.

Sa secrétaire avait prononcé ces mots sur un ton si affirmatif, si assuré, que Michael en fut agacé.

– J'en suis tout à fait capable, au contraire, et j'ai l'intention de tout faire pour que l'entreprise se remette à fonctionner normalement, rétorqua-t-il. Si cela m'oblige à jouer les amants passionnés, j'interpréterai ce rôle, et avec conviction : je ne prétends pas être un excellent acteur, mais ma volonté et mon souci du bien-être de la société m'aideront à le devenir.

Il se leva ensuite, contourna son bureau, et le pouls de Julia s'affola. Elle aurait préféré qu'il restât assis, séparé d'elle par toute la largeur de la table d'acajou.

Le costume qu'il portait aujourd'hui était coupé dans un tissu de laine grise à fines rayures bleues. Julia regarda son patron s'approcher et cligna soudain des paupières, car une image différente de lui venait de se superposer à celle du cadre élégant mais austère qui se dirigeait vers elle.

Cette image-là le lui montrait vêtu du T-shirt et du short de jogging de l'autre jour. Elle voyait ses cuisses et ses bras musclés, ses larges épaules et les pectoraux puissants qui se dessinaient sous le coton léger.

Un frisson d'angoisse la secoua — du moins fut-ce à l'angoisse qu'elle décida de l'attribuer, car les sentiments qui l'agitaient étaient pour l'heure bien difficiles à définir, la seule certitude étant que leur intensité augmentait à mesure que Michael était plus près.

– Admettons que vous parveniez à jouer votre personnage avec conviction, déclara-t-elle d'une voix un peu tremblante. Vous n'êtes cependant pas le seul protagoniste de ce... ce psychodrame. Votre sœur et vous m'y avez donné un rôle à moi aussi, un rôle qui me place dans une situation très gênante vis-à-vis de mes amis.

Julia frémit à la pensée de dire à Lynn, Margaret et Diana, ou même à ses colocataires, qu'elle était fiancée à Michael Fortune.

– Non, c'est vraiment impossible, ajouta-t-elle dans un murmure presque inaudible.

– Pourquoi cette situation serait-elle gênante ?

demanda Michael en s'arrêtant devant elle et en la fixant d'un œil froid et scrutateur. Y aurait-il dans votre vie un homme que votre participation à ce projet contrarierait ?

Un simple oui et elle serait tirée d'affaire, songea Julia. Il lui suffisait de s'inventer un petit ami haltérophile et irascible, qui deviendrait fou si elle lui annonçait ses fiançailles avec un autre.

– Vous avez admis ne pas savoir mentir, je vous le rappelle, susurra Michael sur ce ton mielleux qu'il utilisait pour convoquer dans son bureau un employé dont il était mécontent. Si vous ne dites pas la vérité, je m'en apercevrai donc tout de suite, et je ne crois pas que j'aurai envie de continuer à travailler avec une personne capable de trahir ma confiance.

Le message était clair, et Julia avait en outre la certitude que, même si elle arrivait à mentir avec aplomb, Michael mènerait ensuite l'enquête. Il découvrirait alors qu'elle n'avait pas de compagnon, et sa carrière chez Fortune Cosmetics se terminerai là.

La jeune femme pensa à Joanna, qui dépendait d'elle... Non, elle ne pouvait pas se permettre de perdre son emploi.

– Il n'y a personne dans ma vie que ma participation à ce projet contrarierait, répondit-elle.

Cet aveu avait quelque chose de mortifiant, et elle aurait pu préciser, pour épargner son amour-propre, que c'était par choix, et non par manque de propositions, qu'elle n'avait pas de petit ami, mais son naturel réservé fut plus fort que sa fierté. Elle n'avait pas envie d'expliquer pourquoi elle était seule, pourquoi elle n'avait ni le temps ni l'énergie d'entretenir des relations intimes avec un homme.

– Je vois, dit Michael, imperturbable. Eh bien, voilà éliminé le plus gros obstacle potentiel à la réalisation de notre plan ! L'existence d'un amant jaloux était le seul élément susceptible de le faire échouer.

La réussite de leur plan ! Oui, c'était assurément la seule raison de l'immense soulagement qu'il avait éprouvé en entendant la réponse de Julia, pensa-t-il, la seule raison aussi de l'étrange exaltation qui l'emplissait à présent.

—Nous pouvons maintenant passer à l'action, et le plus tôt sera le mieux, reprit-il. Appelez Faith Carlisle, Julia, et fixez l'interview pour après-demain !

## 5.

Encore abasourdie par ce qu'on lui demandait, Julia n'arrivait pas à se décider. Que faire ? Elle avait l'impression d'être au bord d'un gouffre. Un gouffre où ce coup de téléphone à Faith Carlisle la précipiterait inexorablement.

A son grand étonnement, toutefois, ce fut Kristina qui vola à son secours. Traversant le bureau pour venir se placer à côté d'elle, elle déclara avec aplomb :

—Tu es prêt à tout pour sauver l'entreprise du chaos, Mike, et c'est dans ton intérêt, au fond, mais essaie de considérer la situation du point de vue de Julia... Notre projet ne lui apportera, à elle, que des désagréments.

Michael fronça les sourcils. La répugnance de Julia à participer au projet l'agaçait au plus haut point. Il ne se sentait pas personnellement visé, bien sûr... C'était juste qu'il ne supportait pas de se voir mettre des bâtons dans les roues une fois qu'il avait pris une décision. Et dans ce cas précis, l'enjeu était d'importance : ces fausses fiançailles constituaient le seul moyen de déjouer les manœuvres de Faith Carlisle et de faire cesser les perturbations qui en résultaient pour l'entreprise.

Son regard se posa sur Julia, dont le tailleur beige et le chemisier blanc boutonné jusqu'au cou cachaient les charmes féminins. Dolores Vernon, secrétaire de direction chez Fortune Cosmetics depuis des décennies, portait le même genre de tenues, classiques et insipides. Et les souliers à semelle de crêpe que paraissait

affectionner Julia ressemblaient presque à des chaussures orthopédiques.

Même une grand-mère n'aurait pas voulu être vue avec « ça » aux pieds, songea Michael, et surtout pas la sienne : Kate avait toujours été coquette et mis sa distinction naturelle en valeur par des vêtements élégants.

La douleur que lui causa l'évocation de la disparue persuada Michael de ne pas s'attarder davantage sur son souvenir — pas plus que sur son étrange et brusque irritation devant la façon dont sa secrétaire s'habillait.

– Julia travaille ici, répondit-il à sa sœur avec hauteur, et il est donc dans son intérêt, à elle aussi, que nos affaires marchent bien.

– Peut-être, mais vos fausses fiançailles vont alourdir votre emploi du temps à tous les deux, insista Kristina. Une fois que vous les aurez annoncées, il faudra vous efforcer de leur donner une apparence de vérité. Vous devrez vous montrer en public, sortir ensemble, bref, faire le genre de choses que fait un couple normal de fiancés.

– Et si nous étions un couple de fiancés normal, mais qui veut préserver son intimité ? répliqua Michael.

Julia sentit une onde de chaleur la parcourir. L'espace d'un instant, elle s'imagina vraiment fiancée à son patron et passant ses soirées seule avec lui...

Elle leva les yeux et croisa le regard de Michael. Il

la fixait avec attention, et elle se dépêcha de tourner la tête.

– Sois raisonnable, Mike ! déclara Kristina. Le but de ce plan est de convaincre tes admiratrices que tu n'es plus libre, et il va falloir pour cela qu'on te voie en compagnie de Julia au restaurant, au théâtre, dans des soirées... Pas tous les jours, bien sûr : personne ne s'attend à ce que tu aies subitement une vie mondaine trépidante ! Mais si ta fiancée et toi n'allez jamais nulle part, les gens s'étonneront.

– Oui, tu as sans doute raison, admit Michael avec un soupir. Réservez-nous des places au restaurant et au théâtre pour cette semaine, Julia !

– Dois-je aussi m'envoyer des roses ? demanda poliment Julia.

– On dirait que vous connaissez la procédure ! s'exclama Kristina en riant. Mais nous sommes en train de nous éloigner du sujet que je voulais aborder, à savoir les heures supplémentaires que Julia va

être obligée de faire pour tenir son rôle de fiancée. Les devoirs qui y sont attachés ne comptent pas au nombre de ses obligations professionnelles, et il est donc juste de la dédommager du temps qu'elle y passera.

Michael considéra Julia avec plus d'attention encore maintenant qu'elle pouvait considérer leurs « fiançailles » non plus comme un simple service à lui rendre, mais comme une occasion de gagner de l'argent.

Pourquoi ne lui en avait-il pas proposé dès le départ ? songea-t-il en esquissant un sourire cynique. Elle n'aurait pas tant discuté, alors... Comment lui, le fils de Sheila Fortune, avait-il pu oublier qu'aucune femme n'était capable de résister à l'appât du gain, même pas sa timide et modeste secrétaire ?

Julia jeta un rapide coup d'œil à Michael, nota l'expression sarcastique de son visage et comprit aussitôt ce qu'il pensait : la perspective d'être rémunérée pour sa collaboration allait, selon lui, balayer définitivement les doutes et les craintes qu'elle pouvait encore avoir.

Comment réagirait-il si elle acceptait de l'aider sans compensation financière ? Elle sourit intérieurement à l'idée du choc qu'il aurait en voyant ainsi s'écrouler ses grandes théories sur la cupidité des femmes — de toutes les femmes sans exception. Quel plaisir elle aurait à lui prouver qu'il se trompait !

Avant que Julia n'ait eu le temps de se décider, cependant, Michael déclara :

– Kristina a raison. Vous serez payée au tarif syndical des heures supplémentaires, Julia, et j'y ajouterai une prime d'un montant de...

La pause qu'il marqua alors n'était pas seulement destinée à tenir sa secrétaire en haleine. Il se demandait aussi quel prix elle jugerait suffisant pour se vendre.

– Cinquante mille dollars, annonça-t-il finalement.

Les yeux de Julia s'écarquillèrent, et Kristina s'écria d'un air incrédule :

– C'est beaucoup d'argent, Mike !

– Ne t'inquiète pas, je ne le prendrai pas dans les caisses de la société..., dit Michael sur un ton faussement las, comme si cette question l'ennuyait profondément et qu'il avait hâte de la voir réglée. Julia me rendant un service personnel, je la paierai sur mes fonds personnels.



Le mépris qu'elle lisait sur le visage de Michael et l'ironie méchante qui suintait de chacun de ses mots donnèrent encore plus envie à Julia de refuser son offre.

A bien y réfléchir, pourtant, elle ne le pouvait pas. Sans doute l'aurait-elle fait s'il n'y avait pas eu Joanna, mais sa situation financière le lui interdisait ; c'était pour elle un acte aussi irréalisable que l'achat d'une Rolls-Royce mauve.

Le séjour de sa sœur dans le centre de rééducation allait, en effet, durer encore au moins un an. De plus, si son état s'améliorait, d'autres thérapies lui deviendraient accessibles : le centre organisait par exemple des sorties et des voyages qui réhabilitaient progressivement les patients au monde extérieur, et facilitaient ensuite leur réinsertion dans la société. Mais toutes ces activités étaient payantes...

L'argent des heures supplémentaires et la prime proposée par Michael seraient donc les bienvenus. Il aurait été égoïste de laisser de simples considérations d'amour-propre priver Joanna d'avantages qui lui seraient d'un immense profit.

— Alors, marché conclu ? déclara Michael avec un mélange de triomphe et de dédain qui glaça Julia. Bien ! Je vais demander à Sterling Foster de rédiger un contrat. Vous recevrez la moitié de la prime à la signature, et le reste quand notre petite mascarade aura produit ses effets. C'est à ce moment-là que nous rompons nos fiançailles, pour... incompatibilité d'humeur, disons ?

Julia savait qu'elle s'était déconsidérée aux yeux de son patron en le laissant croire qu'elle agissait par esprit de lucre. L'idée de parler de Joanna lui traversa l'esprit, mais elle la repoussa : il n'était pas question d'utiliser sa sœur pour rentrer dans les bonnes grâces de Michael Fortune. Le cynisme de cet homme la révoltait, mais c'était son problème à lui, même si elle n'appréciait pas d'en être l'innocente victime.

– Marché conclu, répondit Julia, et merci pour la prime.

– Vous la méritez, car jouer le rôle de la fiancée de Mike ne va pas être facile ! intervint Kristina d'un ton jovial pour essayer de dissiper la tension presque palpable qui régnait dans la pièce.

– Quand on veut quelque chose, il ne faut pas hésiter à y mettre le prix, observa Michael.

Il accompagna ces. mots d'un mouvement de la bouche qu'il croyait probablement être un sourire, mais qui le faisait plutôt ressembler à un loup découvrant ses crocs.

– Et à propos de prix, vous êtes sûre que cinquante mille dollars sont assez, Julia ? reprit-il. Parce que vous êtes en position de force, vous en avez certainement conscience. Il vous suffit d'aller tout raconter à Faith Carlisle pour que notre projet s'écroule. Je suis donc à votre merci : si vous exigez un montant plus élevé, je serai contraint de vous le donner.

Ces propos hérissèrent Julia. Michael la provoquait ; il voulait voir jusqu'où sa prétendue cupidité la pousserait... Sans doute avait-il assisté à d'innombrables tractations de ce genre entre ses parents.

Ce n'était cependant pas une excuse, et le fait de comprendre intellectuellement la raison de l'attitude de Michael ne la rendait pas moins humiliante pour elle.

–J'accepte les conditions que vous m'avez offertes tout à l'heure, répondit-elle froidement.

—Cette question étant réglée, si nous examinons notre plan d'un point de vue pratique, à présent ? suggéra Kristina en regardant tour à tour Michael et Julia d'un air pensif. Le secret est de rigueur, pour commencer : personne d'autre que nous trois ne doit savoir que ces fiançailles sont une simple mise en scène. Les gens sont trop bavards.

– Il faut tout de même que je le dise à Sterling, car je veux qu'un juriste rédige un contrat en bonne et due forme, objecta Michael. Mon père n'est pas fiable — il risque de tout révéler à ma mère pendant l'une de ces disputes où chacun essaie de damer le pion à l'autre —, mais j'ai confiance en Sterling.

–Moi aussi, indiqua Kristina.

Puis elle se tourna vers Julia et lui expliqua :

–Sterling Foster n'est pas seulement l'avocat de la famille : il en fait presque partie. Il est parfois un peu bourru, mais c'est un homme charmant.

Julia sourit sans conviction. Ses quelques brèves rencontres avec Sterling Foster lui avaient, en effet, permis de constater qu'il n'était pas d'un abord facile, et s'il avait du charme, il ne s'était pas donné la peine de le déployer en son honneur à elle.

Pendant que Michael et Kristina peaufinaient les détails de leur plan, Julia eut le sentiment grandissant d'être une simple marionnette dont ils tiraient les ficelles. Elle les écouta donc d'une oreille de plus en plus distraite et se mit à penser à Joanna et aux avantages que lui procurerait la prime offerte par Michael.

La même impression d'irréalité habitait Julia le lendemain quand son patron, Sterling Foster et elle se retrouvèrent dans la salle de réunion voisine du bureau de Michael. Le rendez-vous avait été fixé à 18 h 30. Tous les autres employés du service du développement étaient partis chez eux, et personne ne risquait donc ni de les déranger ni d'entendre une partie de leur conversation depuis le couloir.

Agé d'une soixantaine d'années, Sterling Foster était un homme grand et d'allure distinguée, avec d'épais cheveux blancs et des yeux bleus au regard perçant. Son visage respirait l'intelligence, et son autorité naturelle imposait le respect.

Il sortit une liasse de papiers de son attaché-case et la posa devant Julia en lui ordonnant :

– Lisez ceci, puis signez aux trois endroits que j'ai marqués d'une croix.

La jeune femme jeta un coup d'œil aux pages tapées à la machine. Elle avait faim et envie de rentrer chez elle au lieu de rester ici à déchiffrer un document qui devait être affreusement ennuyeux et semblait aussi long que la Constitution des Etats-Unis.

– Dites-moi juste où sont les croix, et je signerai, déclara-t-elle.

– Et ensuite, vous nous intenterez un procès en prétendant ne pas avoir été informée des termes de l'accord ? s'écria Michael d'un ton narquois. Vous nous prenez pour des idiots ?

Cette remarque injurieuse aurait mérité une réplique cinglante, mais Julia jugea préférable de se taire. Son patron avait été odieux avec elle toute la journée, la rabrouant sans raison, lui envoyant des piques et critiquant chacune de ses initiatives. Elle s'était bien gardée de protester — il n'y avait rien de tel que l'absence totale de réaction pour décourager les attaques —, et elle appliquait la même tactique en ce moment.

Un regard en direction de Sterling Foster lui montra qu'il la considérait avec attention. Lui était-il reconnaissant de ne pas jeter de l'huile sur le feu ? En tout cas, il lui dit d'une voix radoucie :

– Je vais vous résumer le contrat, mademoiselle Chandler.

C'était un compromis acceptable, et Julia écouta l'avocat lui expliquer les points les plus importants du

document. Après avoir tourné en rond dans la pièce pendant quelques minutes, Michael finit par la quitter, et Sterling Foster observa alors :

– J'ai soumis ce texte à l'approbation de Mike hier soir, et je comprends qu'il n'ait pas envie de l'entendre une deuxième fois. Ces actes juridiques sont assommants.

Julia était tout à fait d'accord, et, quand ils furent arrivés au bas de la dernière page, elle poussa un soupir de soulagement.

Les termes du contrat étaient rigoureux mais conformes à ce qu'elle attendait. Le temps que lui prendraient ses obligations de « fiancée » lui serait payé au tarif syndical des heures supplémentaires, et la prime de cinquante mille dollars ferait l'objet de deux versements. Elle ne recevrait cependant pas un sou de plus, et toute demande d'augmentation de la somme prévue au départ donnerait lieu à une amende, directement déduite du montant de la prime. Si elle révélait à qui que ce soit que ses fiançailles étaient une simple mise en scène, elle devrait rembourser tout l'argent déjà gagné, majoré du double des intérêts légaux qu'il aurait rapportés dans l'intervalle.

Une quinzaine de minutes après avoir quitté la salle de réunion, Michael entrebâilla la porte. Voyant que Julia et Sterling en avaient terminé avec la lecture du contrat, il rentra dans la pièce.

– Alors, qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à sa secrétaire d'un ton froid.

– Ce document est très complet, déclara-t-elle. Toutes les éventualités y sont prévues.

– J'ai eu plus de mal à le rédiger que certains règlements de divorce, souligna Sterling, mais après ce qui est arrivé avec Delilah DeSilva, je suppose que Michael ne veut prendre aucun risque.

Seul le silence lui répondit.

– Qui est Delilah DeSilva ? questionna Julia, intriguée.

– Ça ne vous regarde pas, lui lança sèchement Michael.

– Pas si sûr ! intervint Sterling. Julia va jouer le rôle de ta fiancée, et comme Delilah fait partie de ton... euh... passé sentimental, son nom sera sûrement un jour mentionné devant elle, ne serait-ce que par un membre de ta famille qui n'aura pas résisté à l'envie de te taquiner à ce propos. Il faut donc que Julia connaisse l'histoire. Si vous étiez vraiment fiancés, tu la lui aurais racontée, non ?

– Bon, d'accord, marmonna Michael.

Il se tourna ensuite vers Julia et lui expliqua, sans la regarder toutefois :

– J'ai été fiancé avec cette Delilah DeSilva. Cela a duré très peu de temps et n'a aucun rapport avec la situation actuelle, mais puisque Sterling pense que vous devez le savoir, voilà, vous êtes au courant.

– J'espère qu'il n'y aura pas d'interrogation écrite sur ce sujet, la semaine prochaine, observa la jeune femme d'un ton pince-sans-rire, car je peux vous assurer que je n'aurai pas la moyenne.

– Delilah était très belle, mais elle avait un portemonnaie à la place du cœur, déclara alors Sterling Foster. Mike n'avait que vingt et un ans quand il l'a rencontrée. Elle en avait cinq de plus, et elle a profité de sa jeunesse et de sa naïveté pour lui mettre le grappin dessus.

– Taisez-vous, Sterling ! grommela Michael. Je suis sûr que cette histoire n'intéresse pas Julia. Signons le contrat, et chacun pourra ensuite rentrer chez lui.

Mais Julia, si impatiente tout à l'heure d'aller dîner, n'avait plus envie de partir : sa curiosité l'emportait sur sa faim.

– Vous avez vraiment été fiancé à une femme de vingt-six ans quand vous en aviez seulement vingt et un ? demanda-t-elle, incrédule.

Elle pensa aux étudiants qui habitaient dans son quartier, et l'idée qu'une personne de son âge se fiance à l'un d'eux lui sembla complètement absurde. A ses yeux, ils n'étaient que des gamins, dont les intérêts n'avaient rien de commun avec les siens.

– Je vous répète que ces fiançailles ont duré très peu de temps, répondit Michael d'une voix glaciale. Un mois, exactement, et nous ne nous connaissions que depuis quelques semaines. Cette relation a été un fiasco du début à la fin, mais elle a au moins eu l'avantage d'être courte.

– Elle t'a cependant coûté beaucoup d'argent, souligna Sterling.

Puis il se tourna vers Julia et expliqua :

– Quand Mike s'est rendu compte de... comment dire ? de... la véritable nature de Delilah et a rompu leurs fiançailles, elle lui a fait une scène terrible, avec cris, accusations et menaces. J'ai indiqué à Mike qu'il suffisait de la payer pour la calmer, et j'ai rédigé moi-même l'accord. Après l'avoir signé, Delilah a reçu une grosse somme d'argent, et on ne l'a plus jamais revue... Je me demande combien d'autres malheureux jeunes gens sont tombés entre ses griffes depuis...

– Vous pensez qu'elle s'attaque seulement aux jeunes ? déclara Julia.

– Oui. Il était si facile de lire dans son jeu qu'aucun homme un tant soit peu expérimenté ne s'y serait laissé prendre.

– Non seulement je manquais d'expérience, nota sombrement Michael, mais j'étais en plus aveuglé par mon désir de croire que toutes les femmes n'étaient pas comme ma mère, avides et calculatrices.

– Non, c'est le contraire, objecta Julia qui se souvenait de ses cours de psychologie. Vous vouliez vous prouver que toutes les femmes étaient comme votre mère, et vous en avez donc choisi une — inconsciemment, bien sûr — qui vous le confirmerait.

– Epargnez-moi vos analyses pseudo freudiennes, par pitié ! Je ne supporte pas les gens qui se piquent de psychologie sans rien y connaître.

– Vraiment ? Eh bien, sachez que j'ai une maîtrise de psychologie et que...

– Tiens ! Première nouvelle ! Et elle vous sert beaucoup ? Personnellement, j'ai toujours pensé que tout cela n'avait aucun rapport avec la réalité concrète.

– Calme-toi, Mike, intervint Sterling. C'est de l'histoire ancienne, même si je comprends que Delilah reste pour toi un sujet sensible : un homme, quel que soit son âge, trouve toujours humiliant de se faire manipuler. Maintenant nous devons régler la question de la bague.

– La bague ? répéta Julia.

Elle était très surprise : le document qu'elle venait de signer ne parlait pas de bague. Sterling sortit alors de son attaché-case une autre liasse de papiers, et la jeune femme observa avec un soupir :



– J'imagine que c'est un deuxième contrat, concernant la bague de fiançailles, celui-là ?

Décidément, même le traité de Versailles — qui avait pourtant mis fin à la Première Guerre mondiale — avait dû être moins long à ratifier que cet accord...

– En effet, répondit l'avocat. Tu as la bague, Mike ?

– Je l'ai enfermée à clé dans l'un des tiroirs de mon bureau, indiqua Michael. Je vais la chercher.

Quand il fut seul avec Julia, Sterling remarqua d'un air embarrassé :

– N'allez pas croire que Mike soit paranoïaque ! Il a juste peur d'être escroqué par les femmes, et cela le rend prudent, soupçonneux et méfiant.

– Autrement dit, paranoïaque, déclara Julia avec un sourire ironique, mais ne vous inquiétez pas : je comprends. Maintenant, maître, j'ai une requête d'ordre professionnel à vous soumettre. Puis-je louer vos services ? Vous déduirez vos honoraires de ma prime.

– Si cette requête est liée à vos fiançailles avec Mike, je serai obligé de refuser : il y aurait conflit d'intérêts.

– Non, il s'agit seulement d'instituer un fidéi- commis avec l'argent que je vais recevoir. S'il m'arrive quelque chose, je souhaite que ces fonds soient directement versés au centre de rééducation où ma sœur séjourne actuellement. Je n'ai pas d'avocat attitré et, comme vous connaissez les tenants et les aboutissants de l'affaire, je préfère m'adresser à vous.

Sterling Foster eut un haussement de sourcils interrogateur, et Julia lui expliqua rapidement la situation de Joanna. Elle voulait avoir raconté son histoire et obtenu l'accord de son interlocuteur avant le retour de Michael.

Une expression grave s'était peinte sur le visage de l'avocat pendant qu'il l'écoutait, et quand elle eut terminé, il annonça :

– Je prendrai les dispositions nécessaires, et sans rien vous faire payer mais, à mon avis, vous devriez parler à Mike de votre sœur et des responsabilités que vous assumez depuis trois ans. Il n'a pas la moindre idée des difficultés dans lesquelles vous vous débattez.

– Je le sais, mais Mike n'est pas vraiment quelqu'un sur l'épaule de qui on ait envie de s'épancher. De toute façon, il n'est pas mûr pour renoncer à ses *a priori*. Cela l'arrange de voir en moi une per-

sonne rapace et opportuniste, qui profite des circonstances pour s'enrichir ? Eh bien, qu'il le croie ! Et dans la mesure où j'ai, en effet, accepté une grosse somme en échange de ma participation à cette mise en scène, il n'a pas tort.

– Bien sûr que si ! Mike est aveuglé par ses préjugés. Il a besoin d'apprendre que les femmes sont plus souvent honnêtes et désintéressées que mesquines et calculatrices, et j'aimerais beaucoup qu'il l'apprenne par vous.

Trop fière pour raconter ses malheurs à son patron, que ce soit dans le but de l'apitoyer ou de le faire changer d'avis sur les femmes, Julia répondit :

– Non, je ne parlerai pas de Joanna à Michael, et je ne parlerai pas non plus de lui à ma sœur, pour ne pas la perturber. Les employés du centre de rééducation sélectionnent les programmes télévisés que chaque patient peut regarder, et je leur demanderai de ne pas souffler mot de mes fiançailles à Joanna.

– Mais il vous est interdit de leur révéler qu'elles sont fausses, rappela Sterling.

– Oui, mon avocat m'a informée des pénalités que j'encours si je romps la loi du silence, déclara Julia avec un sourire.

– Si seulement Mike vous connaissait sous votre véritable jour... , marmonna l'avocat, l'air sincèrement désolé. Si seulement il n'était pas aussi... paranoïaque en ce qui concerne les femmes et l'argent... Ces contrats où il m'a obligé à inclure les clauses les plus grotesques sont insultants pour vous. C'était déjà mon opinion hier soir, quand je les ai rédigés, mais après notre entretien d'aujourd'hui, je me sens tenu de vous présenter des excuses. Et je continue de penser que Mike devrait savoir que vous n'êtes pas une Sheila ou une Delilah, mais une personne généreuse qui...

– Puisque vous êtes maintenant mon avocat, culpa Julia, ce que je vous ai dit à propos de ma sœur est couvert par le secret professionnel, n'est-ce pas ?

– Oui, mais je le regrette, croyez-moi, et j'aimerais arriver à vous convaincre de...

Le retour de Michael dans la pièce empêcha Sterling de finir sa phrase. Julia vit que son patron avait à la main un écrin de velours noir. Il le posa sur la table, devant elle, et annonça :

– Voilà la bague !

Puis, comme elle ne réagissait pas, il ouvrit la petite boîte d'un geste brusque, révélant la ravissante bague ancienne, ornée d'un rubis, qui se trouvait à l'intérieur.

– Ma grand-mère m'a apparemment légué cette bague pour que je l'offre à ma fiancée, déclara-t-il. Comme si elle ne savait pas que je ne voulais pas me marier ! Mais Kate était une vraie tête de mule, et elle n'a pas renoncé. Je me demande, du reste, si inconsciemment elle n'a pas cherché à me forcer la main. Cela lui ressemblerait assez. Eh bien, elle a raté son coup. Quoi qu'il en soit, comme tous les membres de la famille connaissent l'existence de cette bague, ils s'étonneraient de ne pas la voir au doigt de ma future épouse. Il faudra donc que vous la mettiez à votre doigt, Julia... Essayez-la, et si elle est trop grande ou trop petite pour vous, un joaillier l'ajustera.

La jeune femme sortit le bijou de l'écrin d'une main un peu tremblante et le mit à son annulaire gauche. Il lui allait parfaitement.

– C'est extraordinaire ! s'écria Sterling. On croirait que cette bague a été faite pour elle !

– L'anneau doit être d'une taille standard, et les doigts de Julia d'une grosseur moyenne, c'est pour cela qu'elle lui va, dit Michael d'un ton froid. Passons à la signature de l'accord, maintenant, voulez-vous ?

Julia considéra le document d'un air sombre. A en juger par l'épaisseur de la liasse, il faudrait au moins un quart d'heure à Sterling pour lui en résumer le contenu, et elle mourait de faim...

– Je vous écoute, marmonna-t-elle.

Le second contrat n'était pas moins précis et détaillé que le premier. Julia devait reconnaître que la bague ne lui appartenait pas, et s'engager à la rendre à Michael après la rupture de leurs fiançailles. Si elle tentait de la garder ou réclamait de l'argent en échange, la deuxième moitié de sa prime ne lui serait pas versée. Il lui faudrait en outre rembourser toutes les sommes perçues jusque-là, majorées du double des intérêts légaux qu'elles auraient rapportés dans l'intervalle.

La jeune femme ne put contenir un soupir exaspéré quand elle signa le document aux endroits marqués d'une croix, et Sterling grommela en la regardant faire :

– Pénalités, remboursement, intérêts légaux doublés... Tu n'y es pas allé de main morte, Mike. C'est pire qu'un règlement de divorce !

Je suis confus, Julia, d'avoir dû inclure toutes ces clauses, mais Mike estime que ces précautions sont indispensables. Il faut dire que le passé l'a un peu échaudé, et qu'il a passé son enfance à entendre les adultes se livrer à ce genre de marchandages.

– Je sais, c'est normal. Les enfants adoptent souvent les mêmes schémas de comportement que leurs parents, murmura Julia.

Michael s'éclaircit la voix, puis observa :

– Ma présence ne vous gêne pas ? Vous préféreriez peut-être que je sorte ? Vous pourriez ainsi débattre de mon... cas, tout à loisir. Je trouve très déplaisante cette façon de parler de moi comme si je n'étais pas là.

Ce qui lui déplaisait, en fait, c'était la complicité inattendue qui s'était établie entre Julia et Sterling. Il se sentait mis à l'écart, et la conscience qu'il avait de la puerilité de sa réaction achevait de l'irriter.

– J'ai voulu rendre ce contrat inattaquable afin que la propriété de la bague ne donne lieu à aucune contestation une fois les fiançailles rompues, expliqua-t-il en fusillant tour à tour sa secrétaire et son avocat du regard. Ma grand-mère entendait que ce bijou reste dans la famille, et je compte l'offrir un jour à l'une de mes sœurs — peut-être à la première des deux qui aura une fille. La volonté de grand-mère sera ainsi respectée.

– Tu te trompes complètement, Mike, déclara Sterling d'un ton agacé. Ce que Kate désirait, c'est que tu donnes cette bague à ta fiancée. Tout en connaissant tes préjugés contre le mariage, elle espérait que tu finirais par trouver une femme que tu aimerais et estimerais suffisamment pour l'épouser. Ce bijou est donc un cadeau symbolique, et strictement personnel. Kate se moquait de savoir s'il resterait ou non dans la famille.

– Eh bien, moi pas ! répliqua Michael.

– De plus, si elle avait souhaité que Jane ou Kristina ait cette bague, ta grand-mère l'aurait léguée à l'une ou à l'autre. Comme c'est à toi qu'elle l'a laissée, il est évident qu'elle la considérait comme une bague de fiançailles destinée à ta future épouse, puis à la fille que vous aurez peut-être ensemble.

Le visage de Michael arborait une expression dure, têtue, et Julia se dit que Kate Fortune avait été d'un naturel extraordinairement optimiste pour avoir nourri l'espoir que son petit-fils finirait par se

marier. C'était aussi probable que de voir la paix régner un jour dans le monde...

Michael devait être du même avis, car il remarqua alors :

– Certains des legs de grand-mère étaient bien intentionnés, mais n'ont pas atteint leur objectif. C'est le cas de cette bague.

J'admets cependant que d'autres se sont révélés très judicieux, comme le ranch du Wyoming dont Kyle a hérité. Il a désormais un but dans la vie, et cela l'a transformé.

– Il a d'abord et avant tout trouvé là-bas l'amour qu'il cherchait depuis des années, rétorqua sèchement Sterling. Et ta grand-mère désirait qu'il t'arrive la même chose.

– Je ne vous savais pas aussi sentimental ! lui déclara Michael avec un sourire narquois. C'est peut-être pour ça que Julia et vous avez tout de suite sympathisé. Elle croit au pouvoir rédempteur de l'amour... n'est-ce pas, Julia ?

– Et dans les cas désespérés, je conseille la thérapie de groupe, indiqua la jeune femme, imperturbable. Maintenant, s'il n'y a plus rien à signer, j'aimerais rentrer chez moi.

Otant la bague, elle la replaça dans l'écrin et ajouta :

– Je ne la porterai qu'en votre présence, Michael. Je ne veux pas risquer d'être mise à l'amende pour l'avoir abîmée ou perdue.

Puis elle se leva, prit son sac à main sur la table et sortit rapidement de la pièce.

– Elle a vraiment peur de voir lui échapper ne serait-ce que le centième de sa prime ! observa Michael d'un ton moqueur.

– Tu n'es qu'un sombre idiot ! lui lança Sterling. Cette histoire de fausses fiançailles crée un imbroglio infernal, et Kate ne va pas être contente.

Michael nota que son interlocuteur avait parlé de la disparue au présent. C'était un lapsus qu'il avait lui-même souvent fait après la mort de la vieille dame. Sachant que sa grand-mère et Sterling avaient été très proches pendant les longues années de veuvage de Kate, il éprouva un élan de compassion pour l'avocat.

Peu enclin aux effusions, il n'en montra cependant rien. Il souleva l'écrin et fixa la bague que sa grand-mère lui avait léguée dans l'espoir qu'il trouverait la femme de sa vie et la lui offrirait.

Qui aurait cru que Kate, si pragmatique et dure en affaires, pouvait être aussi fleur bleue ? songea-t-il en esquissant une moue sarcastique.

– Il n'y a aucun imbroglio, dit-il à Sterling. Grâce à ces deux contrats, je maîtrise au contraire complètement la situation, et Julia est assez intelligente pour s'en rendre compte.

– Et toi, je te le redis, tu n'es qu'un sombre idiot ! conclut l'avocat avant de remettre les documents dans son attaché-case et de quitter la salle de réunion à grands pas.



## 6.

– Julia vous a-t-elle expliqué pourquoi j'avais accepté de vous parler ? demanda Michael tandis que Faith Carlisle et le cameraman qui l'accompagnait commençaient d'installer leur matériel dans le séjour de son appartement.

La journaliste fixa sur lui un regard scrutateur. Elle avait la quarantaine, un petit visage pointu et des cheveux blonds recouverts d'une telle quantité de laque qu'un vent de force dix n'aurait pas suffi à la décoiffer.

– Elle m'a dit que vous étiez fiancés, tous les deux, et que vous vouliez profiter de cette interview pour l'annoncer publiquement, répondit-elle.

– C'est exact. Ainsi allons-nous, du même coup, mettre un terme à la situation impossible où m'a placé l'inclusion de mon nom dans la liste de *Fame*.

– Bien commode, ces fiançailles, vous ne trouvez pas ? Au point qu'on pourrait presque se demander si vous ne les avez pas manigancées avec votre secrétaire pour échapper à la presse !

Michael jura intérieurement. Cette femme était dangereusement perspicace : après moins de trente secondes de conversation avec lui, elle flairait déjà la

supercherie. L'interview s'annonçait encore plus éprouvante qu'il ne le craignait.

– Me fiancer pour échapper à la presse ? Vous vous surestimez un peu, chère amie. Votre insistance et celle de vos collègues étaient envahissantes, certes, mais j'aurais fort bien pu continuer à faire la

sourde oreille. Non, nous nous fiançons pour les mêmes raisons que tout le monde — enfin, j e veux dire que nous ne différons en rien, sur ce plan, des autres amoureux de ce pays.

Un haussement de sourcils sceptique accueillit ces paroles, puis Faith se remit au travail. Cinq minutes passèrent, six, sept...

– Je me demande ce que fait Julia, observa Michael en commençant d'arpenter le séjour.

L'espace ne manquait pas — la pièce mesurait plus de cent mètres carrés —, et il la traversa plusieurs fois de bout en bout sous le regard surpris de la journaliste et du cameraman.

– Elle est très ponctuelle, d'habitude, grommela Michael.

Il jeta un coup d'œil à sa montre, mais son agitation était telle qu'il ne parvint pas à lire les chiffres.

– Julia n'est pas en retard, déclara Faith. C'est nous qui sommes arrivés en avance, pour une fois... Je ne me doutais pas que cela vous contrarierait autant !

– Quand je donne une heure pour un rendez-vous, j'entends que les personnes concernées la respectent à la minute près.

– Désolée, dit Faith — mais sur un ton moins contrit qu'agacé. Nous pouvons partir et revenir dans dix minutes, si vous voulez. Il sera alors l'heure précise fixée pour l'interview.

Son regard croisa celui du cameraman, qui haussa

les épaules d'un air indifférent. Michael caressa un moment l'idée de les envoyer passer les dix minutes suivantes dans le couloir, puis il y renonça.

– Non, restez..., maugréa-t-il. Je vais attendre dans mon bureau.

Il se dirigea ensuite vers la porte mais, avant de la franchir, il entendit Faith grommeler : « Quel tyran, ce type ! »

Un tyran, lui ? Michael se raidit. Il était peut-être un peu autoritaire, mais de là à le traiter de tyran... Et il avait de bonnes raisons d'être énervé : la situation dans laquelle il se trouvait aurait rendu fou le plus doux des hommes.

C'était Kristina qui lui avait conseillé de rencontrer Faith Carlisle dans son appartement plutôt qu'au siège de l'entreprise.

– Si l'interview se passe sur votre lieu de travail, vous resterez englués dans vos rôles de patron et de secrétaire, avait-elle affirmé. Dans un cadre différent, vous avez plus de chances de réussir à ressembler à des amoureux.

Michael en était convenu, mais les implications de la remarque de sa sœur ne lui étaient apparues qu'au moment où il avait ouvert la porte à Faith. Julia et lui allaient devoir jouer les amoureux sous le regard inquisiteur de cette fouineuse blonde et agressive...  
Seraient-ils capables de la duper ?

L'arrivée de la journaliste et du cameraman vingt minutes trop tôt constituait en outre un imprévu particulièrement fâcheux : Julia et lui ne pourraient pas préparer leur petit duo à l'avance. Sa « fiancée » serait à peine entrée dans l'appartement que l'interview commencerait.

Ils n'avaient pas eu le temps de répéter ou de mettre au point les réponses à donner aux inévitables questions de Faith sur leur « histoire d'amour » : Michael avait passé toute sa journée en réunions et quitté l'immeuble de la société une heure après sa secrétaire.

Maintenant installé dans son bureau, Michael sortit l'écrin de sa poche. Il lui faudrait glisser la bague au doigt de Julia sans que Faith Carlisle le voie, sinon elle s'étonnerait qu'une femme tout juste fiancée n'arbore pas en permanence le précieux symbole de son futur mariage.

Une bouffée de colère envahit Michael. Pourquoi Julia n'avait-elle pas gardé la bague ? Pourquoi refusait-elle de la porter ailleurs qu'en sa présence ? Elle avait prétendu craindre de l'abîmer ou de la perdre, mais c'était ridicule ! S'il avait pensé un seul instant que ce risque existait, il aurait dit à Sterling de le mentionner dans le contrat. Mais connaissant Julia, il ne se faisait aucun souci : depuis qu'ils travaillaient ensemble, elle n'avait jamais rien cassé ni égaré, pas même un trombone.

Le timbre de l'entrée retentit soudain, et Michael bondit dans le séjour en criant :

– C'est Julia ! Ne bougez pas, je vais lui ouvrir !

– Elle n'a pas la clé ? demanda Faith d'un air innocent.

Michael ne s'y laissa cependant pas prendre. La journaliste, qui nourrissait déjà des soupçons sur l'authenticité de ses fiançailles, cherchait des preuves pour les étayer. Il s'efforça de rester calme et de réfléchir : si Julia était vraiment sa fiancée, lui aurait-il donné une clé de son appartement ? Oui, sans doute...

– Elle l'a perdue, déclara-t-il. Je lui en ai commandé une nouvelle, mais qui ne sera pas prête avant la fin de la semaine.

Très content de sa brillante improvisation, Michael se dirigea vers l'entrée.

– Il a plutôt dû la lui confisquer un jour où elle était en retard d'une minute, chuchota Faith à Ken, le cameraman.

Tous les Fortune avaient l'ouïe fine, et Michael entendit donc la remarque de la journaliste. Sa nervosité se transforma alors en angoisse : l'interview n'avait pas encore commencé que Faith Carlisle lui était déjà résolument hostile !

Il ouvrit la porte. Julia se tenait sur le seuil mais, au lieu de le franchir simplement, elle se jeta au cou de Michael en s'exclamant :

– Bonsoir, chéri !

La surprise le figea sur place. Raide et muet, il resta les bras collés au corps tandis que Faith, derrière lui, disait à Ken d'un ton narquois :

– C'est une femme passionnée, hein ?

– J'ai vu la camionnette de Channel 3 dehors, chuchota Julia à l'oreille de Michael. Faites semblant de m'enlacer.

Faire semblant ? Bien sûr ! Mais encore fallait-il réussir à donner le change. Doutant de ses capacités d'acteur, Michael se résigna donc à enlacer vraiment sa secrétaire. Une impulsion qu'il regretta aussitôt en sentant les seins ronds et souples de la jeune femme se presser contre sa poitrine, tandis que des effluves épicés lui montaient aux narines.

Cette odeur lui était familière, et Michael pensa aussitôt qu'il devait s'agir de l'un des parfums des laboratoires Fortune Cosmetics, mais une telle confusion régnait dans son esprit qu'il ne parvint pas à l'identifier. C'était un fait sans précédent car, en tant que directeur du développement des produits, il connaissait aussi bien que son propre nom la dénomination, la couleur et l'odeur de chacun des articles fabriqués par la société.

Oui, mais voilà : il était bien possible qu'il ait oublié jusqu'à son nom, à cet instant précis, car il était dans un véritable état second — au point même qu'il trouva soudain tout naturel de poser les lèvres sur les cheveux de son employée dont la tête s'était nichée au creux de son épaule. Puis, s'abandonnant à cette griserie, il ferma les yeux tandis qu'une puissante vague de désir l'inondait.

Julia était si mince et féminine, si douce et tiède, ainsi blottie dans ses bras... Un feu délicieux se mit à courir dans ses veines, et il commença de couvrir le dos de la jeune femme de lentes caresses.

Ce fut le mouvement qu'elle fit pour se dégager qui le tira de son euphorie. La chaleur s'évanouit et un douloureux sentiment de vide l'envahit. Comme hébété, il regarda sa secrétaire se diriger vers la journaliste et le cameraman qui s'étaient levés du canapé où ils avaient pris place pour l'attendre.

—Faith ! s'écria Julia avec autant de ravissement dans la voix que si cette rencontre était un rêve devenu réalité. Nous nous sommes si souvent parlé au téléphone que j'ai l'impression de retrouver une vieille connaissance !

En traversant le séjour, Julia nota son style minimaliste et les livres d'art moderne posés bien en évidence sur la grande table basse installée devant la cheminée. Ces ouvrages avaient sûrement été mis là par le professionnel engagé pour décorer l'appartement, et Michael n'y avait pas touché depuis. L'art, moderne ou autre, le laissait indifférent ; tout ce qui l'intéressait dans la vie, c'était les laboratoires Fortune Cosmetics.

– Michael vous a-t-il offert quelque chose à boire ? demanda-t-elle à Faith et au cameraman.

Bien qu'elle n'eût jamais été fiancée, elle pensait que jouer les hôtesse était l'une des tâches liées à ce statut.

– Non, répondit Faith. Nous avons commis l'erreur d'arriver avec vingt minutes d'avance, ce qui a rendu M. Fortune plus enclin à nous jeter par la fenêtre qu'à nous offrir à boire.

– Ah ! s'exclama Julia en jetant un rapide coup d'œil à Michael. Je regrette de ne pas avoir été là.

– Je le regrette moi aussi, souligna Faith. D'un autre côté, votre présence l'aurait sans doute mis dans de meilleures dispositions, et cela nous aurait empêchés, Ken et moi, de voir à quel point il était obsédé par la ponctualité.

– Tous les cadres supérieurs le sont, se hâta de préciser Julia. Le temps est pour eux une denrée précieuse, et il l'est sûrement aussi pour une journaliste comme vous, Faith.

– Oui, il y a du vrai dans ce que vous dites.

– Alors, qu'aimeriez-vous boire ? Du café, ou...

Julia se tourna vers Michael et s'enquit :

– Qu'avons-nous d'autre à proposer à nos visiteurs, chéri ?

Michael ne s'était pas encore remis de la violente réaction qu'avait provoquée en lui son étreinte avec Julia, et il avait regardé la scène qui avait suivi dans un état proche de la stupeur.

La jolie jeune femme détendue et enjouée en train de parler avec la redoutable Faith Carlisle ne ressemblait en rien à la secrétaire discrète et effacée qu'il voyait tous les jours au bureau.

C'était une personne entièrement différente, jusque dans sa tenue. Elle portait ce soir une jupe plissée à rayures noires, blanches et rouges, qui virevoltait autour de ses jambes et en faisait ressortir les proportions harmonieuses. Un pull-over de jersey noir épousait les contours de son buste, révélant des rondeurs habituellement cachées par des chemisiers empesés, et d'élégantes sandales remplaçaient les éternelles chaussures à semelle épaisse.

Après cette revue de détail, le regard de Michael se fixa sur les jambes de Julia, et les battements de son cœur s'accéléchèrent. Il n'était pas homme à nourrir des fantasmes, mais l'idée de caresser ces longues jambes fines, ou de les sentir s'enrouler autour de ses reins, n'était pas pour lui déplaire.

Cette pensée électrisa même ses sens au point de paralyser toutes ses autres fonctions : il ne pouvait plus ni respirer, ni bouger, ni répondre à la question de Julia — dont il avait de toute façon oublié la teneur.

– Vous préférez peut-être une boisson fraîche ? déclara la jeune femme en se tournant de nouveau vers Faith et Ken. Est-ce que du thé glacé ou un soda vous irait ?

Elle avait aussi changé de coiffure, nota Michael, les yeux toujours rivés sur Julia. Libérés de leur tresse coutumière, ses cheveux formaient autour de son visage une masse souple et brillante qui lui descendait presque jusqu'aux épaules.

– Merci, mais j'aimerais commencer tout de suite l'interview, annonça Faith en posant tour à tour, sur chacun des fiancés, un regard scrutateur. Ken va d'abord faire un panoramique sur la pièce; il partira des baies vitrées — quelle vue magnifique vous avez, soit dit en passant ! —, prendra la cheminée — c'est de la pierre, n'est-ce pas ? Superbe ! —, puis s'arrêtera sur vous deux, assis avec moi dans le canapé. Si vous voulez bien venir nous rejoindre, Michael... Vous me permettez de vous appeler par votre prénom ? Ce sera moins... solennel.



Julia retint son souffle. Michael était toujours debout près de la porte, comme tétanisé. Pourquoi demeurait-il muet ? Elle avait essayé de se montrer hospitalière, et lui, il était resté planté là, à les fixer, Faith, Ken et elle, comme des extraterrestres dont le vaisseau spatial se serait posé au milieu de son séjour.

– Allons-y..., finit-il par marmonner.

Puis il s'approcha lentement du canapé. Julia le considéra avec un peu d'appréhension. Il portait les mêmes vêtements qu'aujourd'hui au bureau : un costume bleu marine à fines rayures, une chemise d'un blanc éclatant et une cravate de soie. Il en imposait par sa haute taille et ses larges épaules, mais aussi par l'assurance que lui donnaient sa réussite professionnelle et son appartenance à une famille prestigieuse.

Tout à coup, les craintes de Julia se transformèrent en un début de panique : jamais Faith Carlisle — sans parler des gens qui regarderaient son reportage — ne croirait à cette histoire de fiançailles : un homme comme Michael Fortune ne pouvait pas être attiré par une Julia Chandler. Il était trop beau, trop sophistiqué, trop riche et trop haut placé dans l'échelle sociale pour s'intéresser à une petite secrétaire comme elle.

– J'avoue que la perspective de cette interview m'a un peu perturbé, admit Michael en s'asseyant entre Faith et Julia tandis que Ken mettait sa caméra en marche. Si je vous ai paru... brusque, je vous prie de m'en excuser.

Il prit la main de Julia, entrelaça leurs doigts, et le cœur de la jeune femme bondit dans sa poitrine. Quand

elle s'était jetée au cou de son patron, tout à l'heure, elle avait mobilisé toutes ses facultés pour bien jouer son rôle, au point de n'éprouver aucune émotion sensuelle dans les bras de Michael. Mais là, le contact de cette grande main sur la sienne faisait courir des frissons à travers tout son corps.

La nervosité de Julia, qu'il sentait à la raideur de son maintien, eut pour étrange effet de calmer celle de Michael. Faith Carlisle ; avec ses airs de chat prêt à sauter sur sa proie, ne l'effrayait plus, soudain. Il n'avait jamais laissé personne prendre l'avantage sur lui, et ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait commencer. L'orgueil qui caractérisait tous les membres de la famille Fortune renforça encore sa détermination. Julia avait brillamment entamé la partie ; c'était à lui, maintenant, de prendre le relais !

—Ma fiancée et moi sommes plutôt d'un naturel réservé, déclara-t-il. C'est ce qui explique que nous n'aimions pas parler de nous-mêmes, surtout à une étrangère et devant une caméra... n'est-ce pas, chérie ?

Portant ensuite la main de Julia à ses lèvres, il l'effleura d'un baiser.

« Glisse-toi dans la peau de ton personnage, et restes-y ! » songea la jeune femme.

Elle tenait ce conseil de Jen à qui, en rentrant du bureau, elle avait posé quelques questions sur les différentes techniques utilisées par les acteurs — sans toutefois lui révéler, bien sûr, le motif de son soudain intérêt.

Et Jen connaissait son métier, Julia s'en rendait compte à présent : à son arrivée dans l'appartement de son patron, elle était tellement imprégnée de son rôle qu'elle n'avait même pas eu à réfléchir avant de se jeter dans les bras de Michael ; ce geste lui était venu

spontanément. Elle n'avait commencé de se sentir inquiète et mal à l'aise qu'après être redevenue la Julia de tous les jours, simple secrétaire d'un homme dont elle savait qu'il lui était inaccessible.

Il lui fallait donc se remettre dans la peau de la fiancée de Michael Fortune et y rester jusqu'au moment béni où Faith Carlisle et son cameraman quitteraient les lieux.

Heureusement, Michael semblait lui aussi décidé à jouer son rôle, maintenant. Forte de cette conviction, elle entra de nouveau dans le jeu : soulevant la main de Michael, elle la frota avec douceur contre sa propre joue.

—Pour l'instant, c'est normal, susurra-t-elle, nous recherchons surtout la solitude. L'amour rend un peu égoïste, au début. D'autant que nous avons peu de temps vraiment à nous.

Cette déclaration, lue dans l'interview donnée à une revue par une vedette de cinéma récemment mariée, lui paraissait pouvoir s'appliquer à n'importe quel couple d'amoureux, mais Faith esquissa une moue agacée. Peut-être avait-elle lu l'article, elle aussi ?

—Si vous me disiez comment vous vous êtes rencontrés, tous les deux ? suggéra-t-elle.

Les « fiancés » se regardèrent.

—Tu veux raconter l'histoire, chérie ? demanda Michael.

– Oh ! non, chéri, tu racontes tellement mieux que moi..., protesta Julia en lui adressant le même sourire adorateur qu'une femme de politicien à son mari dans un meeting électoral.

Michael avait espéré que sa secrétaire se chargerait d'expliquer comment leur prétendue idylle avait débuté. Elle était suffisamment bien payée pour lui

épargner cette peine... Mais il n'avait pas le choix, aussi commença-t-il :

– Eh bien, comme vous le savez, Julia et moi travaillons ensemble. Nous avons fait connaissance quand je l'ai convoquée pour son entretien d'embauche. Cet entretien s'est bien passé, elle avait de bonnes références, et je l'ai engagée sur-le-champ. Nos relations sont devenues plus... proches au fil des mois, et nous avons finalement décidé de nous fiancer.

– C'est tout ? s'écria Faith, visiblement déçue par ce récit, aussi émouvant et romantique qu'un rapport de police.

Julia partageait la déception de la journaliste. Elle regrettait que Michael n'ait pas bénéficié des conseils de Jen : il faisait des efforts, mais il n'était pas entré dans la peau de son personnage au point d'en adopter naturellement l'état d'esprit et le discours. Il fallait vite réparer cette erreur, en apportant à l'histoire les enjolivements nécessaires.

– Michael vous a donné la version abrégée, dit Julia avec un sourire éclatant. Je vais être franche avec vous, Faith... Pour moi, ça a été le coup de foudre. A la seconde même où j'ai posé les yeux sur lui, j'ai su que c'était l'homme de ma vie. Et quand il m'a engagée, j'y ai vu la main du destin, qui réunissait deux êtres faits de toute éternité l'un pour l'autre.

Sur ces mots, elle se serra contre son « fiancé » et le fixa d'un air extatique.

Michael nota alors avec surprise que Julia avait vraiment de très beaux yeux, d'un gris tirant sur le bleu et bordé d'épais cils noirs. Il n'avait encore jamais été assez près d'elle pour le remarquer.

– Mais Michael, lui, n'a pas eu le coup de foudre ? demanda Faith.

La crédulité des gens avait des limites, pensa Julia. Même dans les romans, un homme comme Michael Fortune ne tombait pas amoureux de sa secrétaire dès leur première rencontre.

– Non, répondit-elle donc.

- Si, répondit Michael au même moment.
- Alors, c'est oui ou c'est non ? s'écria la journaliste.

Les regards des « fiancés » se croisèrent, et Michael lut de la stupeur dans celui de Julia. Craignant que Faith ne s'en aperçoive, il se hâta de préciser :

- Oui, j'ai eu le coup de foudre pour Julia, mais elle l'ignorait jusqu'à cet instant. Je ne le lui avais encore jamais dit.
- Je suis touchée, susurra la jeune femme, mais je sais que ce n'est pas vrai.

Michael en faisait trop, songea-t-elle, inquiète. Il était compréhensible qu'une petite secrétaire tombe tout de suite amoureuse de son beau patron, mais l'inverse était inconcevable. Il fallait que cette fausse idylle garde une certaine vraisemblance.

- Le souvenir qu'a Michael de notre première rencontre relève du phénomène de restructuration de la mémoire, reprit-elle, puisant dans ses connaissances en psychologie pour les tirer de ce mauvais pas. Cela signifie que l'on se rappelle les événements passés non comme ils se sont produits, mais à la lumière de ce qui est arrivé entre-temps. En fait, mon fiancé n'est tombé amoureux de moi qu'au bout de plusieurs mois.

Furieux, Michael secoua énergiquement la tête. Pourquoi Julia le contredisait-elle ? Elle allait tout faire rater, avec ses explications fumeuses...

- Ecoute, Julia, déclara-t-il, je suis le mieux placé pour savoir quand je suis tombé amoureux de toi, et c'était lors de ton entretien d'embauche. Je peux même te dire ce que tu portais ce jour-là : un tailleur beige, un chemisier blanc et des chaussures à semelle de crêpe. Et tu étais coiffée avec cette tresse que je déteste.

Michael s'était contenté de décrire la tenue de travail habituelle de Julia, car il ne se rappelait évidemment pas la façon dont elle était habillée quatorze mois plus tôt. C'était tout juste s'il se souvenait lui avoir fait passer un entretien : il avait reçu tellement de secrétaires potentielles qu'elles avaient tendance à se confondre dans son esprit.

- Tu n'aimes pas ma tresse africaine ? s'écria Julia tout en se demandant si Michael était sérieux ou s'il était soudain devenu un acteur hors pair.

– Je ne l'ai jamais aimée, répondit-il. Je te préfère avec les cheveux dénoués.

D'un geste assuré, il enlaça ensuite Julia et l'attira contre lui. Ils étaient à présent si près l'un de l'autre que leurs cuisses et leurs épaules se touchaient. La jeune femme s'agita nerveusement mais, loin de retirer son bras, Michael lui caressa la taille du bout des doigts. Troublée, elle rougit et murmura :

– Il est plus commode d'avoir les cheveux tressés que dénoués au bureau.

Faith, l'air amusé, se tourna alors vers Michael et observa :

– Vous avez donc eu le coup de foudre pour Julia, alors même que ses vêtements et sa coiffure n'étaient pas précisément... sexy?

– Oui, et je crois que c'est justement pour cela que je suis tombé amoureux d'elle, parce qu'elle n'essayait pas de m'aguicher par une apparence provocante, contrairement à la plupart de mes secrétaires précédentes. J'ai compris dès le premier jour qu'elle était là pour travailler, pas pour tenter de... de m'ensorceler.

– C'est pourtant ce qu'elle est parvenue à faire, souligna Faith, et si bien que vous avez fini par la demander en mariage.

Très content de lui, Michael acquiesça de la tête. Son histoire était plausible, et il avait la certitude que Faith la croyait. Il en éprouva une exaltation proche de celle qui le remplissait lorsque le succès d'un nouveau produit dépassait ses espérances.

– Vous aviez donc une attitude plutôt méfiante envers les femmes, continua Faith, jusqu'à ce que Julia entre en scène, humble petite Cendrillon mal fagotée qui...

– Non, par pitié ! coupa Julia, se rappelant la conversation qu'elle avait eue avec Michael sur le sujet. Aucune femme moderne n'a envie d'être comparée à Cendrillon ! Et le concept de prince charmant est complètement tombé en désuétude.

– Ainsi, tu ne vois pas en moi un prince charmant ? remarqua Michael d'un ton léger.

– Pas plus que je ne t'apparais comme une ensorceleuse... et ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé ! répliqua Julia en riant.

Michael se joignit à son hilarité, et un élan d'affection pour elle, aussi subit qu'inattendu, le souleva. De sa main libre, il prit celle de la jeune femme, la posa sur sa cuisse et referma les doigts dessus.

A présent entièrement enveloppée dans la force et la chaleur du corps de Michael, respirant l'odeur de santal, subtile et masculine, de son after-shave, Julia sentit un brusque trouble sensuel l'envahir.

Était-ce un rêve ? songea-t-elle. Mais non... Le bras qui lui enlaçait la taille, le contact de la cuisse musclée

de Michael sous ses doigts et le rythme accordé de leurs respirations étaient aussi réels que l'émoi qu'ils suscitaient en elle.

Alors s'était-elle imprégnée de son personnage au point de se confondre avec lui ? Il fallait faire attention... Si elle se mettait à ressentir vraiment les émotions qu'elle était juste censée feindre, la situation pouvait devenir dangereuse. Il aurait été normal que la vraie fiancée de Michael Fortune les éprouve, mais elles étaient tout à fait déplacées chez une secrétaire payée au tarif syndical des heures supplémentaires pour jouer ce rôle.

Elle devait absolument se ressaisir et, pour cela, commencer par s'éloigner de Michael. Elle se leva donc et annonça :

– J'ai très soif. Si vous voulez bien m'excuser une minute, je vais me chercher un verre d'eau. L'un de vous a-t-il envie de boire quelque chose ?

Personne ne répondit à sa question, et Michael, la voyant se diriger vers la porte, bondit sur ses pieds.

– Je vais t'aider à préparer des rafraîchissements pour nos visiteurs, chérie ! cria-t-il avant de lui courir après.

Le temps qu'il la rattrape, elle traversait la salle à manger, notant au passage la table de bois laqué noir et les six chaises assorties qui remplissaient presque la pièce, petite en comparaison de l'immense séjour, et décorée d'objets pseudo-orientaux — dont une horrible volière de bambou remplie de faux oiseaux.

– Ce n'était pas la peine de m'accompagner, chuchota-t-elle. J'aurais pu trouver la cuisine sans votre aide. J'imagine qu'elle donne sur cette salle à manger.

– Oui, mais je n'avais aucune envie de rester seul avec ces requins... Ils avaient senti l'odeur du sang — le mien — avant votre arrivée. Venez, c'est par là...

Michael l'emmena dans la cuisine, qu'elle examina d'un œil critique. Bien que dotée des équipements les plus modernes, la pièce se voulait rustique, et Julia ne put contenir une moue réprobatrice : cette juxtaposition de styles — traditionnel pour la cuisine, exotique



pour la salle à manger et résolument contemporain pour le séjour — conférait à l'ensemble un caractère artificiel, dépersonnalisé.

– Qu'y a-t-il ? déclara Michael. Vous n'aimez pas mon intérieur ?

– Disons que je le trouve... éclectique.

– Merci d'essayer de me ménager, mais c'est inutile. Même si je ne me préoccupe guère de décoration, je sais que celle de mon appartement laisse vraiment à désirer. A vrai dire, c'est n'importe quoi, mais j'ai laissé faire ma mère.

– J'ignorais qu'elle était décoratrice.

– Elle ne l'est pas, mais elle a eu une succession d'amies qui l'étaient — leur amitié durant juste le temps qu'il fallait pour décorer une pièce. L'une a chassé l'autre et, comme j'ai refusé de changer chaque fois les pièces déjà aménagées, je me suis retrouvé avec ce patchwork... Vous ne me demandez pas pourquoi j'ai laissé ma mère se charger de ça à ma place ?

Jamais Julia n'aurait osé poser une question aussi personnelle, mais puisque Michael semblait avoir envie de s'expliquer sur ce sujet...

– Euh... si, répondit-elle. Pourquoi ?

– Ma mère est la reine des manipulatrices. Elle peut passer de la douceur au désespoir, et du désespoir à la méchanceté si vite que la tête vous tourne. Alors, quand elle a décidé d'utiliser ses amies décoratrices

pour refaire mon appartement, j'ai préféré me taire et m'en aller. J'ai vécu dans une chambre d'hôtel pendant les deux ou trois mois qu'a duré le chantier, et je n'ai jamais été aussi heureux de toute ma vie : ma mère était trop occupée ici pour venir me déranger au travail. Elle était même trop occupée pour importuner qui que ce soit et, une fois les travaux terminés, Kyle et Janie m'ont supplié de déménager dans un autre appartement et d'en confier la décoration à maman afin que nous puissions tous jouir de quelques mois de tranquillité supplémentaires.

Julia rit poliment, mais Michael sentit qu'elle était mal à l'aise.

– Vous voulez bien me montrer où sont les verres, maintenant ? demanda-t-elle. Je meurs de soif.

– Vous désapprouvez qu'un fils critique sa mère, même si cette mère est Sheila Fortune ?

– Cela me gêne un peu, en effet.

– Vous ne parlez jamais de vos parents, observa Michael qui s'en rendait compte pour la première fois. Vous savez tout de ma famille, et moi rien de la vôtre. Je ne sais même rien de votre vie en dehors du bureau, si ce n'est que vous aimez la course à pied et que vous avez pris des cours de self-défense dont vous avez retiré un dangereux sentiment d'invulnérabilité.

Comme Michael ne paraissait pas décidé à lui donner un verre, Julia entreprit d'en chercher un, qu'elle finit par trouver après avoir ouvert quelques placards. Elle le remplit et le but à petites gorgées.

– Si Faith me pose des questions sur vous et votre famille, il faudra bien que je puisse lui répondre, insista Michael.

– Il n'y a pas grand-chose à en dire, déclara Julia, les yeux fixés sur le plancher. Mes parents sont morts,

et j'ai une sœur. J'espère devenir un jour psychologue et m'occuper d'enfants et d'adolescents en difficulté. En attendant, je travaille chez Fortune Cosmetics.

– Vous êtes très jeune, pour vous retrouver ainsi seule au monde!

– J'ai vingt-six ans, et je ne suis pas seule au monde : j'ai ma sœur, qui habite dans la banlieue de Minneapolis.

Appartenant à une famille si nombreuse qu'il s'y sentait parfois étouffer, Michael avait beaucoup de mal à imaginer une existence aussi solitaire que celle de Julia.

– Je suis désolé d'apprendre que vous n'avez plus vos parents, murmura-t-il. Quand sont-ils...

– Merci de votre sympathie, coupa la jeune femme d'un ton poli mais ferme.

Le message était clair : elle ne voulait plus qu'il lui pose de questions.

Un silence pesant s'installa. Michael chercha désespérément un moyen de le meubler et, l'argent étant selon lui un sujet qui intéressait toujours les femmes, il remarqua :

– Vous avez eu raison, dans votre situation, de songer à vous constituer un capital. Vous devriez demander à Sterling des conseils pour le faire fructifier. Il a un flair étonnant en matière d'opérations boursières.

– Vous me surprenez, dit Julia en souriant. Je pensais que vous m'exhorteriez à tout investir en actions Fortune.

– Excellente idée ! Leur cours est au plus bas, et si c'est très mauvais pour nous, c'est une aubaine pour les investisseurs avisés,

qui verront des actions achetées pour une bouchée de pain remonter peu à peu et

crever finalement le plafond... Car, vous verrez, c'est ce qui arrivera : l'entreprise va rebondir et...

La voix aiguë de Faith Carlisle retentit soudain, empêchant Michael de terminer sa phrase :

– Vous êtes encore là, tous les deux, ou bien vous nous avez faussé compagnie ? Qu'est-ce que vous fabriquez ?

– Faith nous cherche, et j'ai l'impression qu'elle se dirige vers la salle à manger, chuchota Julia, affolée. Si nous n'allons pas la rejoindre, elle n'hésitera pas à venir jusqu'ici, et nous ne nous sommes pas occupés des rafraîchissements...

– Il n'y en a pas, annonça Michael. Je ne considérais pas cette interview comme une réception mondaine, et je n'ai donc pas jugé utile d'en acheter.

– Mais vous avez dit que vous m'accompagniez dans la cuisine pour m'aider à les préparer ! Comment expliquer à Faith le fait que nous nous soyons absentés tout ce temps sans...

– Nous ne lui expliquerons rien du tout. J'ai une meilleure idée. Une lueur que Julia connaissait bien dansait dans les prunelles de son patron. C'était celle qui s'y allumait quand un produit Fortune Cosmetics se plaçait en tête du marché, ou quand Michael s'apprêtait à défendre un projet qui lui tenait à cœur et que son oncle Jake désapprouvait.

Cette lueur signifiait : « Pas de quartier, et malheur aux vaincus ! » La même expression de défi et de triomphe anticipé brillerait en permanence dans les yeux de Michael lorsqu'il serait P.-D.G. de l'entreprise, Julia en était sûre.

Il avait donc un plan, mais quant à savoir lequel...

– Nous n'allons pas rejoindre Faith, mais la laisser nous surprendre en train de faire ce que fait un couple normal de fiancés, déclara-t-il avec un sourire machiavélique. Elle pensera ainsi que nous sommes amoureux l'un de l'autre au point d'en oublier tout le reste, même sa précieuse personne... Prête ?

Il s'approcha ensuite de Julia d'un air décidé. Surprise, elle recula, mais le plan de travail l'arrêta au bout de quelques pas. Arrivé à sa hauteur, Michael mit les deux mains à plat sur le meuble, de chaque côté de la jeune femme, lui interdisant tout mouvement. Elle leva la tête vers lui ; bien que leurs corps ne se touchent pas, elle

sentit l'énergie et la chaleur de Michael couler lentement en elle comme un vin capiteux.

—Michael, je...

La poitrine haletante, Julia s'interrompit pour reprendre son souffle, mais elle n'en eut pas le temps : déjà, d'un mouvement vif, Michael lui capturait les lèvres.

## 7.

La stupeur pétrifia Julia : son employeur était en train de l'embrasser ! Elle était trop abasourdie pour répondre à la caresse, mais Michael ne le lui demandait certainement pas : ce baiser n'était-il pas aussi factice que leurs fiançailles ?

La voix de Faith se rapprochait. Julia sentit les bras de Michael se refermer sur elle et l'attirer vers lui.

– Elle arrive, murmura-t-il, et vous êtes raide comme un piquet... Laissez-vous aller, bon sang !

– Je... je vais essayer, balbutia la jeune femme.

Elle recula un peu la tête et plongea le regard dans celui de son patron, dont l'intensité la rassura, parce qu'elle en connaissait la raison : Michael était toujours d'une détermination farouche quand il s'agissait de défendre les intérêts de Fortune Cosmetics.

« J'ai l'intention de tout faire pour que l'entreprise se remette à fonctionner normalement, avait-il dit. Si cela m'oblige à jouer les amants passionnés, j'interpréterai ce rôle, et avec conviction... »

Comme toujours, il tenait parole, et il avait bien choisi son moment pour passer à l'action, admit intérieurement Julia. Si Faith les découvrait en train de s'embrasser, ils n'auraient pas à lui expliquer l'absence de rafraîchissements. Ce n'était peut-être qu'un détail, mais moins de mensonges seraient proférés, mieux cela vaudrait.

– Passez-moi les bras autour du cou ! chuchota Michael. Nous allons sortir le grand jeu, et rouler dans la farine cette idiote qui se croit plus maligne que tout le monde.

Oui, cette étreinte était juste destinée à berner Faith, pensa Julia, avec pour, but ultime de décourager les admiratrices de Michael. Cela faisait partie de ses devoirs de « fiancée », qu'elle avait acceptés en signant un document aussi long et juridiquement contraignant qu'un arrêt de la Cour suprême des EtatsUnis.

– A vos ordres ! dit-elle, la gorge serrée, en passant les bras autour du cou de son patron.

– L'idée de m'embrasser n'a pas franchement l'air de vous ravir, observa Michael.

En fait, malgré un secret dépit, il trouvait la réserve de Julia plutôt louable, et même touchante. D'autres auraient sûrement profité de la situation pour tenter de le conquérir, mais pas elle. C'était à la fois une nouveauté et un soulagement que d'être avec une femme qui s'en tenait strictement à ses obligations contractuelles.

– Détendez-vous ! reprit Michael en souriant. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer...

Puis il posa de nouveau ses lèvres sur celles de Julia. D'abord léger, presque timide, son baiser devint ensuite plus insistant, et ses mains commencèrent à se promener sur le dos de la jeune femme, dont il sentait la peau tiède à travers le pull-over.

Sans qu'elle l'ait vraiment voulu, les doigts de Julia s'étaient mis à caresser le cou de Michael et à plonger

dans les cheveux épais et doux qui lui recouvraient la nuque.

Finalement, pensa-t-elle, il n'était pas si gênant de le toucher.

Beaucoup moins, en tout cas, qu'elle ne l'avait craint au départ. Du reste, en cet instant précis, il n'était plus son patron, mais un acteur comme elle, même si la pièce qu'ils jouaient n'avait que Faith et Ken pour tout public.

Oui, il suffisait de ne pas l'oublier, et tout irait bien.

Leurs bouches s'écartèrent, l'espace d'une seconde, puis se joignirent de nouveau. Michael allait certainement se borner à lui donner un ou deux petits baisers, agréables mais au fond assez innocents, songea Julia dont l'assurance augmenta : elle arriverait donc à jouer son rôle sans en être autrement affectée.

– Vous entendez quelque chose ? demanda Michael en relevant légèrement la tête.



Ce souffle chaud sur sa joue et ces doigts agiles qui montaient et descendaient le long de sa colonne vertébrale auraient dû rendre Julia nerveuse, mais ils la détendaient au contraire. Elle se sentait bien et répondit en se serrant machinalement contre Michael :

– Non, je n'entends plus rien. Et si nos deux requins étaient partis ?

– Ce serait trop beau ! Je les soupçonne plutôt d'être en train de vider mon appartement de tous ses objets de valeur et de les charger dans leur camionnette pour aller ensuite les vendre à un receleur.

– Dans ce cas, j'espère qu'ils vont emporter l'horrible volière de la salle à manger... et les faux oiseaux avec ! chuchota Julia avec un rire étouffé.

– Aucun receleur qui se respecte n'en voudrait. Je note cependant avec regret que vous les avez remarqués. Comme vous ne m'en avez pas parlé sur le moment, je pensais que vous ne les aviez pas vus.

– Si, mais j'ai préféré me taire, de peur de vous froisser.

– Pour vous récompenser de votre tact, je vous offre la volière, et les faux oiseaux en prime.

– Non, par pitié, pas ça ! La volière est déjà affreuse, mais les oiseaux... On dirait l'œuvre d'un taxidermiste fou... Vous croyez que c'est le moyen utilisé par l'amie de votre mère pour se venger de son renvoi prématuré ?

– Je me le suis souvent demandé.

Michael regarda Julia avec attention. Elle avait les joues rouges, un sourire malicieux sur les lèvres et les yeux brillants. Le contact de son corps tiède et souple contre le sien faisait courir en lui des ondes de volupté. Même s'il avait voulu s'écarter d'elle, il ne l'aurait pas pu. C'était comme si sa libido avait envoyé sa raison, sa lucidité et son self-control se perdre dans un éternel oubli.

Possédé par une fièvre grandissante, il s'empara des lèvres de Julia et se mit à explorer la douce caverne de sa bouche avec de langoureux mouvements de langue.

Le baiser qu'était en train de lui donner Michael n'avait plus rien d'innocent, mais Julia, au lieu de s'y refuser comme elle l'aurait dû, s'autorisa d'abord à en goûter les plaisirs, puis, ses sens s'enflammant, y répondit avec fougue.

Le temps parut s'arrêter et le monde se réduire soudain à un microcosme où ils étaient seuls avec leur désir. Un grognement

sourd s'échappa de la gorge de Michael, expression aussi mâle que primitive qui fit vibrer toutes les fibres féminines de Julia. Palpitante, elle caressa les épaules et le dos musclés de Michael tout en se pressant sensuellement contre lui. Jamais encore aucun homme ne lui avait inspiré une attirance

physique d'une force aussi irrésistible. Des sensations de plus en plus puissantes fusaient en elle, la laissant d'abord faible et tremblante, puis rallumant le feu de sa passion.

Au milieu de ce bouillonnement d'émotions, la pensée lui vint qu'elle aurait aimé être avec Michael non pas dans cette cuisine brillamment éclairée, mais dans la douce pénombre d'une chambre ; non pas debout, mais allongée près de lui sur...

– Ah ! je vous y prends..., dit soudain la voix de Faith Carlisle, derrière eux.

Michael et Julia s'écartèrent précipitamment l'un de l'autre, comme deux lycéens surpris à s'embrasser par le proviseur.

Voyant que Ken accompagnait la journaliste et que sa caméra vidéo tournait, Michael lui ordonna d'un ton irrité :

– Coupez ça tout de suite !

Ken interrogea Faith du regard et attendit pour obéir qu'elle lui eût adressé un hochement de tête affirmatif.

Les jambes molles et le cœur battant la chamade, Julia s'agrippa au rebord du plan de travail. Faute d'oser regarder Michael, elle fixa la journaliste qui les considérait tous les deux d'un air intéressé.

– Ne vous inquiétez pas, déclara gaiement Faith, je couperai la quasi-totalité de cette scène au montage. Le reportage passera au journal de 18 h 30, et je ne veux pas choquer les enfants et les personnes âgées en vous montrant en train de vous peloter.

– Nous ne nous pelotions pas ! protesta Michael. Nous... nous...

Il ne termina pas sa phrase. Que pouvait-il dire, alors que son corps frémissait encore de désir et que ce baiser, destiné au départ à duper Faith Carlisle, s'était de toute évidence transformé en quelque chose d'entièrement différent ? Car il n'y avait rien de feint dans la brusque passion qui l'avait embrasé...

Un sentiment de panique l'envahit soudain. Il lui avait suffi de prendre Julia dans ses bras et de l'embrasser pour être possédé par une sorte de frénésie... Quand un simple baiser avait-il déclenché en lui une réaction aussi violente pour la dernière fois ? Presque aussitôt, l'image de Delilah DeSilva lui traversa l'esprit, et sa

panique augmenta, mais il se raisonna : il était si jeune, à cette époque, qu'une séductrice professionnelle comme Delilah n'avait eu aucun mal à lui faire perdre la tête.

Ce n'était plus le cas aujourd'hui. Adulte, maintenant, et expérimenté, il était bien trop cynique pour attacher une quelconque importance à un baiser. Du reste, seule une personne immature et sentimentale aurait pu retirer d'une telle expérience autre chose qu'un plaisir passager, et il n'était ni immature ni sentimental.

Ce qui rendait d'autant plus incompréhensible l'effet qu'avait eu — et avait encore sur lui — son étreinte avec Julia.

« Je ne la désire pas ! » se dit-il. Puis, comme tout lui prouvait le contraire, il rectifia : « Je ne veux pas la désirer. » Il avait reçu plus que sa part de la volonté de fer qui caractérisait tous les Fortune, et il parviendrait donc à dominer ses stupides pulsions.

– Prenez le temps de rassembler vos esprits ! susurra Faith avec un sourire narquois. Ça ne nous dérange pas d'attendre, Ken et moi.

Comme Michael ne semblait pas disposé à sortir de son mutisme, Julia décida d'intervenir,

– Excusez-nous, Faith, déclara-t-elle. Nous nous sommes laissé... euh... distraire, et...

– Oui, j'avais remarqué ! Maintenant, comme ni Ken ni moi n'avons soif, si nous terminions tout de suite l'interview? Il ne me reste plus que quelques questions à vous poser.

Julia acquiesça de la tête et lança à Michael un regard interrogateur qui ne suscita aucune réaction.

– Alors, à quand le mariage ? demanda la journaliste tandis que Ken remettait sa caméra en marche.

A en juger par son air absent, Michael n'écoutait pas la conversation, et Julia, embarrassée, répéta pour gagner du temps :

– Le mariage, oui...

Puis elle s'approcha de Michael et le poussa discrètement du pied pour essayer d'attirer son attention.

– En fait, rien ne presse, enchaîna-t-elle. Nous voulons d'abord profiter de nos fiançailles, car nous trouvons ce moment très romantique... n'est-ce pas, chéri?

La proximité de Julia eut pour effet de ranimer le désir de Michael, et il eut beau faire appel à toutes les ressources de sa volonté, il ne put résister à l'envie d'enlacer la jeune femme et de

l'attirer contre lui. Il se sentait si bien quand elle était dans ses bras... Elle remplissait un vide dont il venait seulement de prendre conscience.

Ignorant Faith et le cameraman qui continuait de filmer, il posa la joue sur les cheveux de Julia et se laissa envahir par la douceur du moment.

– N'est-ce pas, chéri ? insista Julia.

Michael ne savait pas du tout de quoi elle parlait.

– Oui, bien sûr, répondit-il au hasard.

Le contact du corps de Michael contre le sien mettait de nouveau tous les sens de Julia en émoi. Pourquoi la serrait-il si fort ? Pour achever de persuader Faith de la sincérité de leurs sentiments ? C'était inutile, elle le savait. Michael devait donc être en proie au même trouble qu'elle, et cela signifiait que la situation commençait à leur échapper. Il fallait absolument redresser la barre...

Refusant de céder à la tentation de s'abandonner dans les bras de Michael et d'oublier tout le reste, la jeune femme s'obligea à fixer l'objectif et dit à Faith :

– Nous nous marierons sans doute en juin. Je sais que ce n'est pas très original, mais j'ai toujours rêvé de me marier par un beau jour d'été, chaud et ensoleillé.

– Vous pouvez nous donner une idée du type de réception que vous envisagez ?

Une brusque envie de taquiner Michael s'empara de Julia. Il la laissait affronter seule les questions de Faith ? Eh bien, qu'il en accepte les conséquences !

– Oh, ce sera somptueux ! s'exclama-t-elle. Connaissant Michael et son romantisme, je suis sûre qu'il optera pour un grand mariage, avec des centaines d'invités, un orchestre tzigane, un feu d'artifice et un dîner de sept plats au moins...

– Je suppose aussi que vous voudrez un enregistrement vidéo de ce grand jour, intervint Ken. Si vous n'avez encore engagé personne, je suis votre homme : je travaille en free-lance, pendant mes moments de liberté... Je vais vous donner ma carte.

– Tu n'es pas censé racoler des clients pendant une interview, Ken ! protesta Faith. Ce n'est pas du tout professionnel.

Le cameraman l'ignora. Il tendit une carte à Julia, et la jeune femme quitta les bras de Michael pour la prendre.

– Vous avez d'autres questions, Faith ? demanda-t-elle ensuite.

–Oui : comment se fait-il que vous ne portiez pas de bague de fiançailles ?

Cette remarque tira Michael de son rêve éveillé. Sortant aussitôt l'écrin de sa poche, il l'ouvrit et expliqua que sa grand-mère lui avait légué ce bijou pour qu'il l'offre à sa future épouse.

– La bague était trop large pour Julia, conclut-il, et j'ai donc dû la lui faire ajuster. Voilà qui est fait. En sortant du bureau, je suis passé la chercher chez le joaillier à qui je l'avais confiée. Donne-moi ta main, ma chérie !

Puis, joignant le geste à la parole, il passa la bague au doigt de sa secrétaire — scène que Ken filma en gros plan.

Après quelques questions supplémentaires, Faith déclara l'interview terminée. Elle était de fort bonne humeur quand, Ken sur ses talons et accompagnée par Julia, elle sortit de l'appartement.

– Une dernière chose, mais strictement entre nous, dit-elle pendant qu'ils attendaient l'ascenseur. Vous allez vous installer ici, une fois mariée ?

–Oui, sans doute, répondit Julia qui ne jugeait pas utile d'inventer une autre adresse au couple qu'elle ne formerait jamais avec Michael.

– Eh bien, j'espère que vous aimez la décoration. Car vous avez du pain sur la planche ! C'est l'intérieur le plus invraisemblable que j'aie jamais vu, et pourtant, j'en ai vu... Je pense notamment à cette volière, dans la salle à manger... Quelle horreur ! A votre place, je n'attendrais pas le mariage pour m'en débarrasser.

–Je la trouve horrible, moi aussi, mais mon fiancé, lui, l'adore, affirma Julia en souriant intérieurement à l'idée de la tête que ferait Michael s'il l'entendait.

– Vous serez obligée de la garder, dans ce cas..., observa Faith d'un air de commisération. Dommage ! Car il y a tant de belles choses par lesquelles vous auriez pu la remplacer ! Malheureusement la richesse et le bon goût ne vont pas forcément de pair.

– Ça, c'est bien vrai ! convint Julia.

L'ascenseur arriva sur ces entrefaites, et Faith annonça, en guise de conclusion, avant d'y pénétrer :

– Le reportage passera demain à 18 h 30. Surtout, n'oubliez pas de prévenir vos amis !

Les portes de l'ascenseur s'étaient à peine refermées que Julia entendit la porte de l'appartement s'ouvrir derrière elle. Michael avait-il écouté la conversation, l'oreille collée au battant ? se demanda Julia.

La réponse lui fut donnée sans qu'elle ait besoin de poser la question.

– Ainsi, j'adore la volière ? s'écria Michael. C'est vraiment un coup bas, Julia !

– Je n'ai pas pu résister, avoua la jeune femme en le contournant pour regagner le séjour. Il faut dire que si vous aviez eu l'amabilité d'accompagner, vous aussi, Faith jusqu'à l'ascenseur, je ne serais pas restée seule avec elle, et vous auriez été à l'abri de ce genre de coup bas.

– Comme si ma présence vous gênait pour m'en décocher ! Sans parler du petit couplet qui précède et des intentions que vous m'avez prêtées : « Connaissant Michael et son romantisme, je suis sûre qu'il optera pour un grand mariage, avec des centaines d'invités, un orchestre tzigane, un feu d'artifice et un dîner de sept plats au moins... » Pourquoi ne pas avoir dit que je voudrais un défilé d'éléphants, pendant que vous y étiez ?

– Parce que je n'y ai pas pensé, répondit Julia en pouffant de rire.

– Je ne trouve pas ça drôle ! s'exclama Michael — mais le sourire qu'il tentait en vain de réprimer démentait ses paroles. Maintenant, je vais être harcelé par tout ce que la ville compte d'orchestres tziganes et d'artificiers, et ce sera votre faute !

– Mais vos admiratrices vous laisseront tranquille et le standard ne sautera plus, car il y a beaucoup moins d'orchestres tziganes et d'artificiers dans la région que de femmes en quête d'un beau parti.

– Vous savez que vous me surprenez ? Vous êtes toujours si sérieuse, au bureau, que je ne vous aurais jamais prêté un tel sens de l'humour. Et cette soirée m'a permis de faire d'autres étranges découvertes...

Michael, resté jusque-là sur le seuil, rentra à son tour dans l'appartement et en referma la porte. Oppressée soudain, Julia sentit son cœur s'accélérer tandis qu'il s'approchait d'elle, les yeux rivés sur sa bouche et une lueur trouble dans le regard. Il allait l'embrasser, c'était certain... sauf si elle le repoussait, bien sûr, mais cette idée, à peine formée, fut chassée par le souvenir du baiser qu'ils avaient échangé un instant plus tôt dans la cuisine.



Tant et si bien que, quand Michael lui entourait le visage de ses mains et que leurs lèvres se joignirent, Julia eut l'impression qu'ils reprenaient les choses exactement où ils les avaient laissées. Le feu qui l'habitait se ralluma d'un coup, et elle n'attendit pas que Michael l'y invite pour passer les bras autour de son cou, en se serrant étroitement contre lui. C'était inévitable, leurs corps étaient faits l'un pour l'autre, songea-t-elle vaguement avant d'être entraînée dans un tourbillon de sensations qui lui fit perdre toute capacité d'analyse.

L'ardeur avec laquelle Julia lui rendait son baiser décupla la passion de Michael. Enhardi par la certitude de savoir son désir partagé, il laissa l'une de ses mains descendre le long du pull-over noir pour aller se refermer sur un sein, dont il se mit à caresser du bout des doigts la pointe dressée. Electrisée, la jeune femme se cambra et gémit de plaisir... puis s'écarta brusquement.

Le son de sa propre voix avait en effet ramené Julia à la réalité. Michael ne contrôlait visiblement plus sa passion, et elle était en train de se laisser emporter par la sienne.

Inquiète et honteuse de son manque de retenue, elle recula d'un pas et baissa la tête. Il lui fallait absolument reprendre ses distances avec Michael, sinon ils allaient se retrouver en train de faire sauvagement l'amour sur la moquette du séjour...

Cette idée attisa la flamme qui brûlait toujours en elle, mais sa raison finit par avoir le dessus. Elle pensa au titre du dernier livre qu'elle avait emprunté à la bibliothèque municipale : *Les douze plus grosses bêtises que peut faire une femme pour gâcher sa vie*. Bien qu'elle ne l'ait pas encore lu, elle avait la certitude que la liaison d'une secrétaire avec son patron figurait tout en haut de la liste. Et si de fausses fiançailles avec ledit patron n'avaient pas constitué un fait trop rare pour être mentionné, nul doute qu'elles auraient fait partie des énormes bêtises à éviter.

Julia regarda le rubis qui brillait à son doigt, attestant de leur duplicité, à Michael et à elle. Mentir à Faith Carlisle et aux habitants de Minneapolis-Saint Paul était une chose, se mentir à soi-même en était une autre... En s'autorisant les libertés sexuelles d'une vraie fiancée, elle jouait un jeu aussi dangereux que stupide, car elle n'ignorait pas ce que Michael pensait d'elle.

D'ailleurs, si par extraordinaire elle l'oubliait, elle n'avait qu'à relire les deux interminables contrats qu'il lui avait fait signer pour

savoir qu'il la jugeait indigne de confiance, cupide et opportuniste. Pas plus qu'une autre, certes, mais pas moins ! Et même si elle était prête à lui accorder des excuses, elle n'avait nulle envie de s'attacher à un homme qui portait en lui un tel mépris des femmes, car elle savait ce qu'il en coûte d'aimer sans pouvoir être aimé en retour.

Embarrassée, Julia lança un coup d'œil furtif à Michael. Il avait les mâchoires serrées, et ses pupilles n'étaient plus que deux points noirs au milieu du bleu intense de ses iris.

– Venez là ! dit-il d'une voix rauque.

Il y avait quelque chose de profondément érotique dans cet ordre où perçait une mâle résolution, et Julia sentit sa détermination faiblir. Si elle ne partait pas, et vite, elle allait bientôt se retrouver dans les bras de son patron, en train de faire l'une de ces douze bêtises que son livre déconseillait formellement.

– Il faut que je rentre chez moi, déclara-t-elle en se précipitant vers le canapé pour prendre son sac à main.

Michael dut se retenir pour ne pas se jeter sur elle. Seul un reste de dignité l'empêcha de se conduire comme ses lointains ancêtres qui vivaient dans des cavernes et n'hésitaient pas à forcer les femmes sur lesquelles ils avaient jeté leur dévolu.

Jamais de toute son existence, cependant, il n'avait éprouvé une telle frustration. Car il n'essayait même plus de se convaincre qu'il ne désirait pas Julia... La seule vue de ses lèvres gonflées par leurs baisers et des pointes durcies de ses seins saillant sous le pull-over lui donnait des palpitations.

Oui, il la désirait, et sa volonté n'y pouvait rien changer... Cela l'agaçait de l'admettre, mais il n'était pas homme à se voiler la face. Quand un problème surgissait, il fallait l'affronter et trouver une solution. Son attirance physique pour sa secrétaire constituait de toute évidence un problème — dont la solution lui échappait malheureusement pour l'instant.

Après avoir récupéré son sac à main, Julia retraversa rapidement le séjour, sortit dans le vestibule et appuya frénétiquement sur le bouton de l'ascenseur. Elle n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que Michael l'avait suivie.

– Cet ascenseur possède un système de sécurité, déclara-t-il d'un ton froid. Tant que je n'aurai pas tapé le code qui le déverrouille, la cabine restera en bas.

– Je vous serais reconnaissante de le taper, alors !

Michael ne bougea pas.

– Vous êtes venue en voiture ? demanda-t-il.

– Oui, répondit Julia tout en cherchant des yeux le boîtier de commande du système de sécurité — mais en vain.

– Où vous êtes-vous garée ?

– Dans le parking souterrain de l'immeuble... Vous voulez bien appeler l'ascenseur, Michael ?

– A quel niveau ?

– Quelle importance ? s'écria la jeune femme, tendue au point d'en oublier le respect dû à un patron. Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

– Il ne s'agit pas d'un interrogatoire. Je vous fais juste la conversation.

La voix de Michael s'était étranglée en prononçant ces derniers mots, car une nouvelle onde de désir venait de l'envahir, dont l'intensité le stupéfia et l'inquiéta en même temps. Il se sentait tout près de perdre son sang-froid, de soulever Julia de terre et de la porter directement jusqu'à sa chambre.

Julia avait la bouche sèche et la gorge serrée. Le tumulte d'émotions qui l'agitait lui interdisait de soutenir une quelconque conversation. Elle devait partir avant de céder à son envie de pleurer, de frapper Michael et, surtout, de se jeter dans ses bras. Pourquoi fallait-il que son vœu le plus cher aille à rencontre de son intérêt bien compris — qui lui commandait de s'éloigner le plus vite possible de Michael ?

– Je pense que nous devrions parler de ce qui s'est passé ici ce soir, reprit ce dernier.

– Non, c'est inutile ! déclara la jeune femme. Nous avons mis notre plan à exécution, et Faith a eu l'air de croire notre histoire... Le reste est sans importance. Maintenant, appelez l'ascenseur !

– Pourquoi êtes-vous si pressée ? Votre temps vous est payé, après tout...

Piquée au vif par cette remarque délibérément insultante, Julia répliqua :

– Le compteur s'est arrêté de tourner à l'instant même où Faith a quitté l'immeuble. Vous me considérez peut-être comme une prostituée grassement rétribuée, et donc taillable et corvéable à merci, mais...

– Je n'ai jamais dit cela ! Je ne l'ai même jamais insinué ! Mais puisque vous avez tellement hâte de partir, d'accord, partez !

Sur ces mots, Michael rentra dans le séjour et appuya sur les touches du digicode de l'ascenseur avec tant de violence qu'une fine plaque de plastique se détacha de l'appareil.

Un bourdonnement annonça à Julia que la cabine montait et presque au même moment, la porte de l'appartement de Michael se referma à toute volée.

Ce ne fut qu'une fois dans l'ascenseur que la jeune femme s'aperçut que la bague de fiançailles était toujours à son doigt. Partagée entre l'envie de la rendre à Michael et la peur de le revoir, elle hésita, puis pressa le bouton de l'étage où sa voiture était garée.

« Bien joué, Julia ! songea-t-elle. Non seulement tu t'es aliéné ton patron, mais en plus, tu as emporté la bague de sa grand-mère, et avec la chance que tu as, tu vas sûrement te faire agresser ce soir... »

Les portes s'ouvrirent, et elle sortit de la cabine, à l'affût du moindre bruit ou mouvement suspects. Sa Plymouth Horizon marron foncé, une trois-portes achetée d'occasion, se trouvait à une quinzaine de mètres de l'ascenseur.

Alors que la jeune femme s'en approchait, elle entendit des pas résonner dans la cage d'escalier. Une décharge d'adrénaline la parcourut de la tête aux pieds, et, persuadée que ses craintes d'une agression allaient se vérifier, elle se mit à courir.

–Julia ! Attendez !

C'était la voix de Michael. Julia s'arrêta net et se retourna, infiniment soulagée.

–Ah ! vous vous êtes souvenu de la bague ! dit- elle en s'élançant vers son patron. Je viens juste de me rendre compte que j'avais oublié de vous la restituer, et je redoutais qu'on ne me la vole.

Retirant la bague, elle la tendit à Michael qui la prit dans le creux de sa paume, mais emprisonna ensuite les doigts de la jeune femme dans les siens.

–Je ne suis pas là pour ça, déclara-t-il. Le numéro de l'étage où vous alliez s'est affiché sur le panneau, au-dessus de l'ascenseur, et je suis descendu afin de vous escorter jusqu'à votre voiture.

–Ce n'était pas la peine, murmura Julia, mais je suis quand même contente que vous m'ayez rejointe. Cela m'a permis de vous rendre la...

– Il est d'usage pour un gentleman de raccompagner une dame chez elle, coupa Michael, ou au moins jusqu'à sa voiture.

– Surtout quand cette dame est partie avec un bijou auquel ledit gentleman tient beaucoup..., observa Julia avec un sourire.

– Ecoutez, j'en ai assez de voir cette bague faire la navette entre nous... Gardez-la, d'accord ?

Au lieu de lui répondre, la jeune femme se dirigea vers sa voiture. Michael la suivit, sans lui lâcher la main, et répéta :

– D'accord ?

– Non, c'est un risque que je refuse de prendre. Ce rubis vaut plus cher que ma voiture, et je n'ai pas les moyens de vous en rembourser le prix en cas de perte ou de vol.

Julia s'arrêta devant ce qui devait être sa voiture, et Michael considéra le petit véhicule, propre mais d'une vilaine couleur marron, et pas très jeune. Dans les cercles qu'il fréquentait, il était d'usage de changer de voiture tous les un ou deux ans ; certains de ses amis possédaient certes des modèles anciens, mais c'était, dans ce cas, des voitures d'époque, dont ils ne se servaient évidemment pas tous les jours. Celle de Julia, en revanche, avait beau être vieille, elle n'avait vraiment rien d'une pièce de collection.

– Je pensais que vous exagériez, déclara-t-il, car vous touchez chaque mois un salaire confortable. La bague de ma grand-mère vaut, en effet, plus cher que votre voiture. A votre place, j'utiliserais une partie de ma prime pour m'en acheter une neuve.

Une voiture neuve était un luxe que Julia n'avait jamais envisagé de s'offrir. Tant que sa petite Horizon marcherait, elle la garderait et, le moment venu, elle la remplacerait par un autre véhicule d'occasion.

– Non, je préfère investir la totalité de ma prime dans un voyage autour du monde, annonça-t-elle d'un ton ironique. J'attendrai pour changer de voiture qu'un deuxième célibataire endurci m'engage pour jouer le rôle de sa fiancée.

– Autrement dit : « Mêlez-vous de vos affaires et laissez-moi dépenser mon argent comme je l'entends » ?

– Vous êtes très perspicace, observa la jeune femme avec un sourire.

Dégageant ensuite sa main de celle de son patron, elle sortit ses clés de son sac. Les doigts de Michael se refermèrent sur la bague, et il regarda en silence Julia ouvrir sa portière. Depuis le début de la

soirée, il découvrait en elle une personne très différente de la secrétaire docile et zélée qui respectait à la lettre les instructions de son patron. En dehors du bureau, elle refusait non seulement d'obéir aux ordres qu'il lui donnait, mais aussi d'écouter ses conseils.

Cela aurait dû le mettre en colère, mais le sourire de Julia l'avait fait fondre, et il ne put s'empêcher de lui rendre la pareille.

– Ainsi, vous pensez que Faith a cru notre histoire ?  
demanda-t-il, revenant sur un terrain plus sûr.

– C'est l'impression que j'ai eue, mais nous ne le saurons vraiment qu'en regardant l'interview à la télévision.

– Oui, tout dépendra des commentaires qui accompagneront nos propos : s'ils sont acides, nous aurons échoué ; si c'est de la guimauve, nous aurons réussi... Je vous remettrai demain une liste de personnes à appeler pour leur dire de regarder Channel 3 à 18 h 30. Cette liste comprendra tous les membres de ma famille, plus des amis et quelques collègues. Cela

m'épargnera la peine de leur apprendre personnellement la nouvelle.

– C'est une façon assez peu conventionnelle d'annoncer ses fiançailles, mais il faut bien reconnaître que les nôtres sont pour le moins... spéciales.

– Très spéciales, renchérit Michael pendant que la jeune femme se glissait derrière le volant.

S'ils étaient réellement fiancés, pensa-t-il, il ne serait pas là à regarder Julia s'en aller dans une voiture à peine plus grande qu'une boîte de sardines... Elle porterait aussi la bague léguée par Kate, sans s'inquiéter à l'idée de devoir la rembourser.

Et surtout, elle passerait la nuit avec lui. Il ne l'aurait pas laissée partir — et elle n'en aurait pas eu envie — après les baisers brûlants qu'ils avaient échangés.

Michael parvint à réprimer l'élan de désir qui l'avait soulevé à l'idée de faire l'amour avec Julia. Comme elle était en train de sortir du parking, il en conclut que l'éloignement suffisait pour qu'elle cesse de l'obséder.

Cela le rassura. Tout marchait comme prévu, finalement ; il contrôlait la situation.

Il se répéta cette phrase comme une incantation pendant qu'il reprenait le chemin de son appartement vide.



## 8.

Le lendemain matin, Michael fournit comme prévu à Julia la liste des gens à appeler, en lui demandant de ne pas leur dire pourquoi ils devaient regarder Channel 3 ce soir-là. Elle obéit et, aux commentaires de certains de ses correspondants, elle comprit qu'ils s'attendaient à voir un reportage sur les laboratoires Fortune Cosmetics.

Seuls Sterling Foster et Kristina connaissaient la vérité. Le premier promit à Julia, mais sans grand enthousiasme, de se mettre devant sa télévision à 18 h 30. La seconde déclara avec exubérance qu'elle ne raterait l'émission pour rien au monde et allait même l'enregistrer.

Michael n'avait fait qu'une brève apparition dans le bureau de Julia, pour lui donner la fameuse liste et prendre quelques dossiers avant de partir pour Chicago, où il devait passer la journée. Il était alors accompagné de l'un de ses collaborateurs et avait salué la jeune femme d'un bref signe de tête, sans lui accorder plus d'attention que d'habitude.

La journée parut interminable à Julia. Il était presque 18 heures quand elle regagna son appartement, et elle jugea le moment venu d'annoncer la nouvelle à

ses colocataires. Dans quelques minutes, en effet, tout le monde serait au courant, et elle ne pouvait plus attendre. Mentir, cependant, lui répugnait, et les mots eurent du mal à franchir ses lèvres.

– Tu es fiancée à ton patron ? s'écria Jen, les yeux écarquillés. Mais c'est la première fois que je t'entends parler de lui ! Je ne savais même pas que vous sortiez ensemble.

– Et moi qui pensais que tu n'avais pas de petit ami du tout ! s'exclama Debby, l'air aussi ébahi que Jen. Tu es vraiment la reine des cachottières !

Julia esquissa un sourire contraint. Elle trouvait beaucoup plus difficile de tromper ses amies que Faith Carlisle. Cette dernière, après tout, l'avait bien cherché. Elle aurait dû savoir qu'on ne pouvait rien obtenir de bon en harcelant ainsi les gens. Julia comprenait mieux, à présent, pourquoi tant d'hommes politiques mentaient sans vergogne aux journalistes.

Ses yeux se posèrent sur Kia, et sa gorge se serra. Après une cohabitation de deux ans, elle connaissait assez son amie pour deviner que celle-ci ne croyait pas un mot de cette histoire de fiançailles.

Ce qui suivit frappa donc Julia de stupeur. Car loin de protester ou de montrer ses doutes, Kia se tourna vers Jen et Debby, et leur dit avec un naturel parfait :

—N'étant là que depuis le mois d'août, vous ne pouviez pas savoir que Julia avait eu des relations très proches avec Michael Fortune pendant un an. Ils ont rompu au début de l'été, parce que Michael ne voulait pas se marier, mais il a changé d'avis, apparemment !

Soulagée, Julia lui adressa un regard de gratitude et enchaîna :

– J'ai préféré ne pas vous parler de Michael parce que j'ignorais comment les choses allaient tourner, cette fois.

– Oui, je te comprends ! déclara chaleureusement Debby. Chat échaudé craint l'eau froide !

– Je te présente toutes mes félicitations et tous mes vœux de bonheur, en tout cas ! s'exclama Jen.

– Et moi, les mots me manquent pour exprimer ce que je ressens..., susurra Kia.

Elle les trouverait dès que leurs colocataires seraient parties pour le théâtre, songea Julia, et qu'elles auraient regardé ensemble l'émission sur Channel 3.

En effet, quand elles furent toutes les deux seules, une heure plus tard, Kia passa immédiatement à l'offensive.

– Bravo ! Ce reportage était très réussi. Et puis, grâce à lui, je serai désormais un peu moins bête ! Jusque-là, j'avais la faiblesse de

croire que les nouvelles données à la télévision reposaient sur des faits réels, mais je me trompais visiblement... Ceci dit, Mike Fortune et toi avez été parfaits. Vous avez brillamment interprété le rôle des fiancés. J'avoue même que, pendant un instant, j'ai été tout près de m'y laisser prendre. C'est tout dire ! Un conseil : quand tu abandonneras ton travail de secrétaire, ne reprends pas tes études de psychologie : inscris-toi plutôt à un cours d'art dramatique. Je te prédis une grande carrière de comédienne.

– Merci d'avoir corroboré mon histoire devant Jen et Debby, déclara Julia. Personne n'est censé savoir que ces fiançailles sont une simple mise en scène, sauf Michael et sa sœur, qui en ont conçu l'idée, ainsi que son avocat, et moi, bien sûr.

– Ne t'inquiète pas, je ne trahirai pas ton secret, bien que je te trouve très imprudente de laisser ainsi ces richards se servir de toi.

Kia n'aimait pas les nantis. Elle soutenait qu'ils n'étaient pas meilleurs que les pauvres, au contraire, car l'argent leur permettait non seulement de satisfaire leurs vices, mais de s'assurer, en plus, l'impunité.

– Que manigancent-ils ? reprit-elle. Une escroquerie à l'assurance ? Une fraude fiscale ?

– Non, non, rien d'illégal, rassure-toi, répondit Julia en souriant.

Puis elle raconta toute l'histoire à son amie, depuis les problèmes que la parution de la liste de *Fame* avait causés aux laboratoires Fortune Cosmetics, jusqu'aux contrats qu'elle avait dû signer, sans oublier les cinquante mille dollars de prime offerts par Michael.

– Tu n'aurais rien dû signer, dit Kia d'un ton sévère quand Julia eut terminé. Ainsi, tu aurais pu faire un procès à Mike Fortune pour violation de promesse de mariage et obtenir des dommages-intérêts si élevés que tu aurais eu les moyens d'acheter la clinique où séjourne Joanna... D'un autre côté, c'est vrai que les Fortune auraient sûrement exercé des représailles : un coup de téléphone, et on aurait retrouvé ton cadavre dans un parking souterrain ou un terrain vague.

– Arrête, Kia ! Ce ne sont pas des gangsters. J'ai accepté de jouer ce rôle de fiancée, personne ne m'y a forcée ! Maintenant, jure-moi de garder le secret.

– Je te le jure, mais uniquement pour t'éviter d'avoir à rembourser l'argent que tu auras gagné, plus le double de ce que je ne sais plus quoi... Il y a quand même un risque auquel tu ne sembles pas

avoir pensé : c'est que cette petite comédie pourrait bien se retourner contre toi. Le reportage de Faith Carlisle vous montre souvent en gros plan, Mike Fortune et toi, et il est évident qu'il te désire. Or les hommes riches ont l'habitude de satisfaire tous leurs caprices... Fais attention, Julia ! Ne reste jamais seule avec lui !

– Non, tu te trompes. Michael ne me...

– Si ! La caméra ne ment pas. Il a envie de toi, cela se voit comme le nez au milieu de la figure !

Tous ceux qui avaient regardé l'émission étaient apparemment du même avis que Kia, constata très vite Julia. Les plans choisis par Faith pour le montage final et les commentaires qui les accompagnaient donnaient des « fiancés » une image à la fois flatteuse et des plus convaincante — si convaincante que les appels de gens impatients de féliciter le jeune couple affluèrent dès 9 heures le lendemain.

Ils ne furent heureusement pas assez nombreux pour faire sauter le standard, mais Julia n'en passa pas moins une bonne partie de la matinée au téléphone, à recevoir des félicitations et des vœux de bonheur, ainsi que ici et là des reproches pour avoir gardé secrète une idylle dont personne ne mettait visiblement en doute l'authenticité.

Peu avant midi, Michael convoqua Julia dans son bureau et lui dit d'un ton rogue :

– Inutile d'essayer de travailler aujourd'hui... J'ai à peine le temps, entre deux coups de fil, de lire une phrase ou de jeter un coup d'œil à mon écran d'ordinateur.

La jeune femme l'observa à la dérobée. Il ne ressemblait pas du tout à l'homme passionné dont les baisers l'avaient enivrée, deux jours plus tôt. Il avait l'air agacé et tendu.

– Oui, je sais, déclara-t-elle, mais je crois que nous essayons là le pire de la tempête. Les choses commenceront à se calmer dès demain, et tout sera rentré dans l'ordre après-demain.

– Espérons-le !

Malgré les efforts de Michael pour regarder ailleurs, ses yeux revenaient sans cesse sur Julia. Elle avait les cheveux dénoués, aujourd'hui, et il brûlait de tendre le bras pour plonger les doigts dans leur niasse soyeuse. Il ne le fit pas, mais la vue des mèches

folles qui encadraient le petit visage aux traits fins ne continua pas moins de le troubler.

Tout comme le souvenir des baisers qu'ils avaient échangés. Il n'avait cessé de penser à Julia, la veille à Chicago, et les scènes torrides imaginées en prolongement de ce qui s'était réellement passé entre eux l'avaient tenu éveillé pendant une bonne partie de la nuit.

– Toutes les personnes que je connais dans l'entreprise ont défilé ce matin dans mon bureau pour voir la bague, indiqua la jeune femme en fixant le rubis qui brillait à son doigt — Michael le lui avait remis dès son arrivée au travail. Ça me fait drôle de raconter que j'ai entretenu une liaison secrète avec vous, et je n'arrive pas à savoir si mes interlocuteurs me croient ou non.

– Ils vous croient, parce qu'ils ne voient pas d'autre explication possible à l'annonce de nos fiançailles. Elles sont peut-être surprenantes, mais la vérité est encore plus invraisemblable que la fiction.

– C'est vrai, admit Julia avec un sourire désabusé.

– Seule Kristina était capable de concevoir un plan aussi extravagant... A force de chercher des idées publicitaires, elle doit avoir le cerveau conditionné.

– Quel soulagement de pouvoir parler de ça à quelqu'un sans jouer la comédie ! s'écria la jeune femme en riant. Je ne sais pas comment les espions et les agents doubles parviennent à mentir toute la journée.

– J'espère que nous serons toujours aussi francs l'un envers l'autre.

Debout à un mètre à peine de Julia, Michael distinguait la teinte gris-bleu, si particulière, de ses yeux. Il posa le regard sur ses lèvres pleines, dont il se rappelait la douceur et la tiédeur sous les siennes. Une brusque fièvre le saisit à la pensée de...

De faire ce que sa raison lui interdisait de faire.

Il s'éclaircit la voix et remarqua :

– Je... euh... je ne connaissais pas cette robe. Je ne vous avais encore jamais vue ici qu'en tailleur.

– Des tailleurs que vous détestez, tout comme ma tresse africaine, n'est-ce pas ? Vous êtes franc, mais je me demande si je ne vous préférerais pas avant, quand vous gardiez pour vous vos opinions sur

mon apparence : je n'avais pas de compliments, mais pas de critiques non plus.

– Alors voici un compliment : votre robe est très jolie.

Julia lissa machinalement le bas de sa robe à rayures noires et jaunes, plus courte, plus ajustée et plus gaie que ses habituelles tenues de travail.

– Je l'ai achetée en solde l'an dernier, expliqua-t-elle, mais je ne la jugeais pas appropriée pour le bureau. Mes colocataires m'ont cependant conseillé de changer de style de vêtements aujourd'hui, parce que, après l'émission d'hier soir, les gens s'attendraient à me voir porter une tenue plus en accord avec...

La phrase de Julia se termina dans un murmure indistinct, car Michael venait de franchir la courte distance qui les séparait, et de lui passer un bras autour de la taille. Levant la tête vers lui, elle fut frappée par l'intensité de la flamme qui brûlait dans ses yeux bleus.

Elle voulut protester mais, avant qu'elle n'ait eu le temps de parler ou même de respirer, Michael lui avait posé la main sur la nuque, et se penchait sur elle...

Fascinée, Julia ne quittait pas des yeux le beau visage viril en train de s'approcher du sien lorsqu'une voix d'homme retentit, venant de la pièce voisine :

– Je compte jusqu'à cinq avant d'ouvrir la porte, au cas où vous ne seriez pas visibles... Un... deux...

C'était Nate Fortune.

– Entre, papa ! cria Michael.

S'écartant vivement de lui, Julia se dirigea vers la fenêtre et se plongea dans la contemplation de la rue, trente étages plus bas. Les voitures et les piétons lui apparaissaient comme de minuscules points mouvants qu'elle regrettait de ne pouvoir aller rejoindre sans se rompre le cou. Car elle n'avait guère envie de se retrouver face à son pseudo beau-père.

Mais ce qui l'attendait était bien pire encore. Elle le comprit en entendant résonner dans son dos les exclamations joyeuses de plusieurs arrivants.

La mort dans l'âme, elle se retourna, pour constater que Nate, loin d'être seul en effet, était accompagné de Jake Fortune, ainsi que de Barbara et d'Erica, leurs femmes respectives.

– Toutes mes félicitations, Mike ! Je suis si heureuse pour toi ! s'exclama Barbara en se jetant au cou de son beau-fils.



Pendant que Nate attendait de pouvoir, à son tour, donner l'accolade à son fils, Erica s'approcha de Julia.

– J'ai été très heureuse d'apprendre vos fiançailles. Je pense que mon neveu a fait le bon choix, lui déclara-t-elle d'un ton cordial.

Affreusement mal à l'aise, Julia ne parvint qu'à ébaucher un pâle sourire. Qu'était-elle censée dire à ces gens dont la fureur serait à la mesure de l'actuel ravissement quand ils apprendraient la vérité sur ces « fiançailles » ?

– Moi aussi. Mike a beaucoup de chance d'avoir trouvé une femme aussi belle, intelligente et sérieuse que Julia ! s'écria Jake avec un enthousiasme un peu forcé. Et la société aussi a de la chance de la compter dans son personnel !

Il devait se souvenir de l'avoir traitée d'idiote et de lèche-bottes, et tentait manifestement de se rattraper en la couvrant de compliments, songea Julia.

– Merci, monsieur Fortune, murmura-t-elle.

– Non, il ne faut plus m'appeler « monsieur Fortune » ! protesta Jake en la prenant dans ses bras. A partir de maintenant, je suis Jake, ou oncle Jake, si vous préférez.

Jamais elle ne parviendrait à l'appeler ni l'un ni l'autre, la jeune femme le savait. Pour elle, l'aîné des Fortune serait toujours « monsieur Fortune », et le fait que le P.-D.G. de l'entreprise se mette soudain à la presser sur son cœur lui semblait d'une totale irréalité.

Gênée, elle était en train de se dire que jamais secrétaire n'avait connu de situation plus inconfortable et qu'elle venait d'atteindre le sommet de l'absurde, lorsque Nate Fortune, en venant l'arracher aux bras de son frère, lui prouva le contraire.

– Cesse donc d'accaparer Julia ! s'exclama-t-il d'une voix hargneuse. Barbara et moi voulons aussi féliciter notre future belle-fille !

L'espace d'un instant, Julia crut que les deux frères allaient se battre pour elle comme des chiens se disputant un os, mais Jake finit par la lâcher, et Nate l'entraîna vers le coin de la pièce où sa femme et son fils se tenaient.

– Vos fiançailles avec Mike nous comblent de joie, déclara Barbara, et nous avons trouvé très émouvant le reportage de Faith Carlisle. Tout le monde a pu voir que vous étiez follement amoureux l'un de l'autre !

Julia et Michael échangèrent un coup d'œil... et se hâtèrent de tourner la tête de peur de trahir leur embarras.

– Cela va faire de la publicité à l'entreprise, observa Jake. Toutes les jeunes célibataires qui travaillent vont se précipiter sur nos produits dans l'espoir de séduire leur patron, comme Julia.

– Comment peux-tu être aussi sexiste ? s'écria Erica en fusillant son mari du regard.

Elle adressa ensuite un sourire d'excuse à Julia et reprit :

– Veuillez excuser Jake et son... manque de tact. Nous savons tous que vous n'avez pas « séduit » Mike. Contrairement à celles de ma génération, les jeunes femmes d'aujourd'hui n'ont pas besoin de se marier pour trouver leur place dans la société. Elles ne subissent plus cette pression qui les...

– Personne n'a exercé de pression sur toi pour que tu m'épouses ! coupa sèchement Jake. Tu ne demandais qu'à devenir Mme Jacob Fortune, et la place que te donne ce statut dans la société t'a pleinement satisfaite pendant des années... Mais ça, bien sûr, tu l'as commodément oublié !

Les yeux verts d'Erica lancèrent des éclairs, et Julia sentit une soudaine angoisse l'envahir. Décidément, les relations entre les Fortune demeuraient pour elle un mystère. Comment parvenaient-ils tous à vivre et travailler ensemble alors qu'ils n'arrêtaient pas de se déchirer ? Et voilà qu'elle se retrouvait une fois de plus sur le champ de bataille au moment où deux membres de la famille engageaient les hostilités !

Instinctivement, elle se rapprocha de Michael. Peut-être perçut-il sa détresse, à moins qu'il n'ait pas envie lui non plus d'assister à une dispute entre Erica et Jake... Quoi qu'il en soit, il prit la main de Julia, la souleva et déclara d'une voix assez forte pour attirer l'attention de ses quatre visiteurs :

– Comme vous le savez, j'ai offert à Julia le rubis que grand-mère m'avait légué.

– La bague de maman..., murmura Jake. Je la vois encore à son doigt.

– J'aimerais tant qu'elle soit là pour se réjouir avec nous de tes fiançailles, Mike..., renchérit Nate.

La tension qui régnait dans la pièce était brusquement retombée. Perdus dans leurs souvenirs, les deux hommes fixaient la bague, tandis que leurs épouses contemplaient la scène d'un air ému.

– J'en prendrai le plus grand soin, dit Julia dont le remords de tromper tous ces gens venait de se réveiller.

Puis elle dégagea doucement sa main de celle de Michael, lequel éprouva soudain une curieuse sensation de froid.

– L'idée qu'il arrive quelque chose à cette bague inquiète beaucoup Julia, expliqua-t-il aux autres.

Il parvint à esquisser un sourire indulgent, mais les craintes de Julia au sujet de la bague commençaient à franchement l'exaspérer. Au point qu'il songeait de plus en plus à faire ajouter au contrat un avenant qui la dégagerait de toute obligation de remboursement en cas de perte ou de vol.

– Toutes les femmes s'inquiètent pour leurs bijoux, observa Erica. Vous avez une alarme chez

vous, Julia, ou un coffre ? Cela suffit souvent à décourager les cambrioleurs.

– Mes colocataires et moi gardons en permanence une batte de base-ball dans le vestibule, répondit Julia, mais nous n'avons jamais eu à nous en servir.

Un silence empreint de stupeur et de réprobation mêlées suivit cette déclaration.

– A titre de précaution, je vais rendre la bague à Michael tous les soirs, annonça la jeune femme. Son appartement à lui est très bien protégé.

– Ce n'est pas tant la bague qui nous préoccupe que votre sécurité, remarqua Barbara d'un air soucieux. Vous n'avez vraiment qu'une batte de base-ball pour vous défendre en cas d'agression ?

– Barbara a raison, Mike, souligna Nate en se tournant vers son fils. Maintenant qu'elle est ta fiancée, Julia doit bénéficier de mesures de protection plus efficaces qu'une batte de base-ball.

– Tu sais que l'enlèvement est une menace très réelle, que la famille a toujours prise au sérieux, renchérit Jake.

– Rassurez-vous, personne ne va m'enlever ! protesta Julia, atterrée par la tempête qu'avait suffi à déchaîner la simple mention de la batte de base-ball. J'habite un quartier sûr, près du campus...

Des exclamations consternées l'empêchèrent de finir sa phrase. Tous ses interlocuteurs, sauf Michael, se mirent ensuite à parler en même temps, avec force gesticulations, comme si le lieu où elle vivait n'était qu'un repaire d'escrocs et de brigands.

– Je n'arrive pas à croire que j'ai un fils assez inconscient pour montrer sa fiancée à la télévision, puis la laisser sans défense contre les dangers qui la guettent dans un quartier aussi mal famé ! s'écria Nate.

– Tous les voleurs, kidnappeurs et déséquilibrés de la ville ont probablement son adresse, à l'heure qu'il est, enchaîna Jake en fixant son neveu d'un œil noir. Car Julia est des nôtres à présent.

– J'espère que vous fermez vos portières lorsque vous circulez en voiture ? s'enquit Nate.

– Je me rends toujours au travail en bus, répondit la jeune femme.

– Vous venez ici en bus ! s'exclama Erica. Quelle imprudence ! Il est si facile de faire de mauvaises rencontres !

Julia, qui se déplaçait en bus depuis sa plus tendre enfance sans jamais avoir eu de problèmes, eut alors conscience de l'ampleur du fossé culturel qui la séparait des Fortune.

– Je comprends la nécessité d'être vigilant, dit-elle pour tenter de calmer le jeu. Mais je ne suis plus une enfant. Du reste, même très jeune je connaissais les règles de prudence, et je n'ai jamais pris aucun risque !

– Sans doute, mais vous devez redoubler de précautions, à présent, objecta Nate. Avec l'annonce de vos fiançailles, vous devenez une cible privilégiée, surtout si vous n'êtes pas protégée. Vous devez penser que nous exagérons, mais ce n'est malheureusement pas le cas. Si le kidnapping est dans notre famille un sujet aussi sensible c'est parce que nous en avons déjà vécu l'horrible expérience. Après Jake et moi, ma mère a eu des jumeaux. L'un des bébés a été enlevé et, malgré le paiement de la rançon, il n'a jamais été rendu. Jake et moi étions alors à peine adolescents, mais c'est un drame que nous n'oublierons jamais, et nos parents ne s'en sont jamais complètement remis.

– Oh, mon Dieu..., s'exclama Julia. C'est affreux ! J'ignorais que votre famille avait connu une telle épreuve.

– Cette famille est la vôtre, à présent, poursuivit Erica. C'est pourquoi nous tenons tant à ce que vous soyez protégée.

– Mais, j'y songe, Julia, pourquoi ne viendriez-vous pas vous installer chez nous jusqu'au mariage ? suggéra tout à coup Barbara. La place ne manque pas, et cela nous permettrait, en outre, de mieux connaître notre future belle-fille.

– Ça, c'est une excellente idée ! s'exclama Erica.

Affolée, Julia chercha machinalement une issue.

Une envie impérieuse la saisit de s'enfuir, de partir à l'autre bout du monde, dans un endroit où elle serait à l'abri de l'encombrante sollicitude des Fortune.

– Euh... merci de votre proposition, bredouilla-t-elle, mais c'est... c'est impossible.

Julia semblait si jeune et désarmée face aux pressions qui s'exerçaient sur elle que Michael éprouva un brusque besoin de la protéger.

– Arrêtez de l'ennuyer, tous les quatre ! ordonna-t-il. Vous l'avez tellement effrayée, avec vos histoires de vol et de kidnapping, qu'elle ne va plus vouloir se marier avec moi, maintenant !

Était-ce une invitation tacite à mettre tout de suite fin à la mascarade ? se demanda Julia.

Dans le doute, et comme le moment lui paraissait spécialement bien choisi, elle enleva la bague de son doigt et la tendit à Michael en indiquant :

– C'est exact ! Je déclare nos fiançailles rompues.

A sa grande consternation, toutefois, cette annonce déclencha l'hilarité générale.

– Et en plus, elle a le sens de l'humour ! s'écria Jake. Tu as vraiment de la chance, Mike !

– N'est-ce pas ? susurra Michael avant d'enlacer la taille de la jeune femme et de l'attirer contre lui. Ta petite plaisanterie nous a beaucoup amusés, chérie, mais remets ta bague, à présent ! Ne t'inquiète pas, poursuivit-il d'une voix apaisante. Aucun danger imminent ne te menace. Du reste, ce n'est pas à eux de veiller sur toi, mais à moi. Et c'est chez moi que tu vas venir habiter.

Puis, ignorant le regard implorant que lui adressait Julia, il poursuivit :

— Julia n'a nul besoin de chaperon. Je me chargerai moi-même de sa sécurité.

– Vous avez perdu l'esprit ? s'écria Julia.

C'était une question qu'elle n'aurait pas osé poser à

Michael vingt-quatre heures plus tôt seulement, mais la tournure prise par les événements avait modifié de façon radicale le type de

rapports qu'ils entretenaient jusque-là : il n'y avait plus de secrétaire docile face à un patron autoritaire. Il n'y avait plus que deux complices qui traitaient d'égal à égal, et le dernier rebondissement occasionné par leurs pseudo-fiançailles avait eu raison du calme et de la réserve coutumières de Julia. Pour l'heure, elle était même en proie à une telle agitation qu'elle s'était mise à arpenter la pièce, à croire que cette manie commune à tous les Fortune finissait par être contagieuse !

– Je refuse catégoriquement d'emménager chez vous !  
continua-t-elle. Pourquoi avez-vous dit à votre famille que je ferais une chose pareille ?

– Parce que je les connais, tous les quatre, déclara Michael en allant s'asseoir à son bureau. Us sont tous plus paranos les uns que les autres, et je savais qu'ils ne s'en iraient pas avant d'avoir trouvé une solution pour vous protéger. Vous préféreriez aller habiter chez mes parents ? J'ai cru comprendre, cependant, que l'idée ne vous enchantait guère.

– Oui, c'est vrai, et je vous remercie de m'avoir épargné cette épreuve, mais la situation n'est guère plus simple, à présent : comment allons-nous nous débrouiller pour que votre famille me croie installée chez vous ? Car je vous répète que cela est hors de question pour moi.

– Je regrette vraiment que cette histoire de kidnapping ait été mise sur le tapis. Mais c'est votre faute, aussi. Quelle idée de leur parler de cette batte de baseball !

– J'ai pourtant précisé que mes colocataires et moi n'avions jamais eu à nous en servir.

– Oui, mais vous auriez dû vous rendre compte que vous ne vivez pas sur la même planète. Ce qui vous rassure, vous, ne fait que les paniquer davantage. Il faut bien dire que leur peur n'est pas totalement dénuée de fondement : maintenant que nous sommes fiancés, vous constituez une proie facile et tentante pour des malfaiteurs.

– C'est absurde ! Je ne suis même pas votre fiancée !

– Oui, mais qui le sait, à part nous, Kristina et Sterling Foster ? observa Michael. Nous avons été si convaincants, pendant l'interview de Faith Carlisle, que ma propre famille nous croit follement amoureux l'un de l'autre.



Un rire sarcastique ponctua ces mots, et Julia, furieuse, s'exclama :

– Et vous trouvez ça drôle ? Moi, cela m'ennuie profondément de mentir à votre famille ! Et même si je pense avoir été utile à l'entreprise en jouant cette comédie, abuser de la confiance de vos parents me donne vraiment mauvaise conscience.

– Allons, Julia, détendez-vous ! Où est donc ce sens de l'humour qu'oncle Jake a tant apprécié ?

– Je l'ai perdu, figurez-vous. De toute façon, nous n'avons pas le même, parce que je vous répète que je ne vois rien de drôle dans...

Sa phrase resta en suspens, car Michael, devant qui elle venait de passer au hasard de ses déambulations, l'avait attrapée par le poignet. Le temps de comprendre ce qui lui arrivait, et elle était assise sur ses genoux, emprisonnée dans l'étau de ses bras.

Leurs visages étaient à quelques centimètres l'un de l'autre et, en voyant l'expression avide qui luisait dans les yeux bleus de Michael, Julia sentit son cœur s'arrêter de battre.

– Vous disiez? demanda-t-il d'une voix qui se voulait moqueuse, mais où vibrait une profonde émotion sensuelle.

– Michael..., chuchota Julia.

Était-ce une prière ou une protestation ? Les deux, sans doute, partagée qu'elle était entre l'appel affolé de ses sens, et la peur raisonnable d'y céder.

Mais, très vite, Michael résolut ce dilemme en s'emparant de ses lèvres. Car un élan de désir si puissant la souleva en sentant la bouche virile se presser sur la sienne qu'il étouffa en elle tout autre sentiment.

La mystérieuse alchimie qui avait transformé leurs baisers de l'avant-veille en un moment d'intense plaisir partagé opérait de nouveau, et Julia s'y abandonna sans réserve. Les mains impatientes de Michael s'étaient maintenant glissées sous sa robe, et il caressait voluptueusement ses jambes gainées de soie noire. En cet instant, il n'était plus Michael Fortune, son patron, mais un homme, un homme dont, avec une hardiesse qu'elle ne se connaissait pas, elle déboutonnait

fébrilement la chemise, pressée qu'elle était de poser sa bouche sur sa peau nue.

Ils savaient l'un et l'autre où leur passion allait les mener, mais ils ne cherchaient plus à lutter contre elle ; et quand, soulevant Julia

dans ses bras, Michael se dirigea vers le canapé placé dans un angle du bureau, elle se serra davantage contre lui, frémissante à la pensée de l'étreinte à venir.

Arrivé devant le canapé, pourtant, Michael s'arrêta un instant. Avant de poser sa compagne, il plongea le regard dans le sien, et tous deux se regardèrent avec une sorte d'émerveillement, comme si leur désir partagé leur permettait de se voir à nu pour la première fois.

Abîmés dans leur contemplation, ils ne reprirent conscience de la réalité qu'en entendant une exclamation de surprise retentir derrière eux : Kristina se tenait sur le seuil, la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

Affreusement gênée, Julia murmura :

– Posez-moi, Michael...

La voix étranglée de la jeune femme, qui faisait écho à la frustration mêlée d'embarras qu'il éprouvait lui-même, réveilla aussitôt son instinct protecteur. Au lieu d'obéir, il la serra plus fort contre sa poitrine. Même la présence de sa sœur ne pouvait le persuader de lâcher Julia.

– Désolée, j'aurais dû frapper, dit Kristina avec un grand sourire, mais jamais je ne me serais doutée que je vous trouverais en train de vous béqueter dans ce bureau !

— Tais-toi, je t'en prie, et fiche le camp d'ici ! lui cria Michael.

En vain. Car il n'était pas dans les habitudes de Kristina d'exécuter un ordre qui lui déplaisait. C'était le cas de celui-là, apparemment, aussi ferma-t-elle la porte et s'avança-t-elle d'un pas nonchalant dans la pièce.

– Je vous conseille de tourner la clé dans la serrure, la prochaine fois, déclara-t-elle, ou bien de poster un garde dans le couloir pour filtrer les visiteurs. Là, c'est moi qui vous ai surpris, et ça ne tire pas à conséquence, mais vous avez eu de la chance.

– Tu trouves ? En cet instant précis, je me sens tout sauf chanceux, répliqua Michael.

Puis, comme Julia se tortillait de plus en plus frénétiquement dans ses bras, il finit par se résoudre à la poser par terre. A peine redevenue libre de ses mouvements, celle-ci courut vers le cabinet de toilette attenant au bureau.

En silence, Michael reboutonna sa chemise et se laissa tomber sur le canapé. Les coudes sur les genoux et la tête entre les mains, il tenta de se ressaisir, mais son corps mettait plus de temps que son esprit à s'adapter au brusque passage de l'état d'exaltation à une frustration d'égale intensité.

Kristina vint s'asseoir près de lui et observa d'un ton satisfait :

– Je devrais ouvrir une agence matrimoniale ! Julia et toi êtes visiblement...

– C'était une mise en scène, coupa Michael. Nous t'avons entendue arriver, et nous avons monté ce petit sketch pour tester notre crédibilité en tant que fiancés. Nous nous sommes dit que, si nous parvenions à te duper, toi, nous parviendrons à duper tout le monde... et nous avons passé l'examen avec succès.

Depuis le cabinet de toilette où elle réparait le désordre de ses vêtements, Julia entendit l'explication de Michael.

Si seulement cette version des faits avait pu être vraie..., pensa-t-elle. Malheureusement, elle ne jouait pas la comédie, tout à l'heure, et Michael non plus. Une passion d'une telle force ne pouvait être feinte, et sans l'entrée de Kristina dans la pièce, ils seraient en ce moment allongés sur le canapé, en train de...

Julia frissonna et tenta de faire le vide dans sa tête pour chasser les images érotiques qui s'y bouscuaient. Elle se regarda dans la glace, essaya de se recoiffer en se passant les doigts dans les cheveux, mais ne réussit qu'à les ébouriffer encore plus... Elle avait les pupilles dilatées, les joues cramoisies, et les baisers de Michael avaient effacé de sa bouche toute trace de rouge à lèvres.

– Tu as marché, poursuivait Michael, et cela prouve que notre petit numéro est parfaitement au point...

Fuyant le regard de sa sœur, il gardait les yeux rivés sur la porte derrière laquelle Julia s'était réfugiée. Aussi ne put-il retenir un mouvement de surprise en sentant soudain la main de Kristina lui tapoter affectueusement le bras.

– Pourquoi me mens-tu, Mike ? demanda-t-elle. Je trouve génial que tu sois amoureux de Julia. Vous voilà donc fiancés et amoureux... Les choses sont on ne peut plus simples.

– Moi amoureux ? Tu rigoles ! s'écria Michael en sursautant comme si une guêpe venait de le piquer. Ce n'est pas demain la veille!

La porte du cabinet de toilette s'ouvrit alors, et Julia apparut dans l'encadrement. Le souvenir de ce que Kristina venait d'interrompre ranima d'un coup le désir de Michael, qui dut se retenir pour ne pas s'élaner vers elle.

Une brusque colère l'envahit — contre lui-même, et contre Julia qui avait le pouvoir de lui faire perdre sa capacité de se contrôler.

Kristina jugeait que les choses étaient simples ? Elle se trompait complètement... Jamais, au contraire, il ne s'était trouvé dans une situation aussi compliquée et déstabilisante.

– Je vais déjeuner, annonça Julia en se dirigeant vers la porte de communication qui séparait leurs deux bureaux.

– Tu devrais l'accompagner, Mike, observa Kristina.

– Pas question ! s'écrièrent en chœur ses deux interlocuteurs.

– Je compte juste manger un sandwich, expliqua Julia, pour avoir ensuite le temps de faire quelques courses.

En réalité, elle n'avait ni faim ni envie de faire des courses. Son seul souci, c'était de s'éloigner de Michael. Le flot d'émotions qu'il déclenchait en elle la désorientait, et il lui fallait mettre de l'ordre dans ses idées.

– La matinée a été longue, ajouta-t-elle, et je ne serai pas fâchée d'échapper à mes obligations de fiancée pendant une heure.

– Prenez donc une heure de plus ! lui lança Michael d'un ton froid. J'ai besoin de respirer, moi aussi.

– Quoi que vous décidiez, je vous conseille de sortir sans attendre, déclara Kristina, parce que ta mère est dans l'immeuble, Mike. C'est pour ça que je suis montée : je voulais te prévenir. Sheila est d'abord allée au service juridique mais, heureusement pour lui, papa était déjà sorti déjeuner. J'ai ensuite demandé à Caro-

line de la retenir pendant que je courais t'avertir. Caroline est une femme de ressource mais, même comme ça, je ne sais pas combien de temps elle arrivera à empêcher cette sorcière d'enfourcher son balai et de venir vous dire tout le mal qu'elle pense de vos fiançailles.

– Je file ! s'exclama Julia. Merci, Kristina !

Certaine que, faute de balai, Sheila prendrait

l'ascenseur, la jeune femme se dirigea droit vers l'escalier et descendit au vingt-sixième étage. Elle y trouva une cabine vide qui attendait, portes ouvertes, et put ainsi quitter le bâtiment sans encombre.

Michael n'eut pas cette chance : de l'ascenseur qu'il avait appelé en sortant de son bureau, il vit émerger Sheila Fortune en personne, vêtue d'un tailleur bleu assorti à ses yeux turquoise.

– Tu es fiancé à ta secrétaire ? lui cria-t-elle en guise de salutation.

Ce n'était que le début d'une violente diatribe, dont tous les employés du service purent largement profiter.

## 9.

—Ça a visiblement des avantages, d'être fiancée à son patron ! susurra l'une des réceptionnistes quand Julia regagna son bureau, deux heures plus tard.

Elle avait, en effet, pris en totalité la pause que Michael lui avait accordée. Après avoir mangé du bout des dents un croque-monsieur dans un café, elle s'était promené en ville, sans faire toutefois les courses annoncées : une telle confusion régnait dans son esprit qu'elle ne voyait même pas les vitrines.

La pensée de Michael l'occupait tout entière, et elle ne parvenait pas à surmonter la frustration causée par la brusque interruption de leur tête-à-tête. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait : alors que leurs mains ne s'étaient même pas effleurées au cours des quatorze mois précédents, un baiser qui faisait pourtant partie d'une simple mise en scène avait suffi pour qu'ils ne puissent plus passer quelques minutes seuls ensemble sans se toucher, s'embrasser... et brûler d'aller jusqu'au bout de leur désir.

Ce désir couvait encore en elle, associé à un cuisant sentiment de honte, car elle n'avait pas seulement accepté les avances de Michael, elle y avait répondu, et avec quelle ardeur !

Qu'allait-il se passer maintenant ? se demanda-t-elle. Michael avait manifestement envie de devenir son amant, et il avait toute raison de penser qu'elle en avait envie elle aussi.

Au vu des précédentes liaisons qu'avait entretenues Michael, il était néanmoins évident que cette relation se limiterait au sexe et à



quelques sorties au restaurant ou au théâtre, pour se terminer ensuite de façon abrupte.

Ce scénario était inévitable, Julia le savait. Michael ne voulait s'attacher durablement à aucune femme, et si elle avait la bêtise de croire qu'il ferait une exception pour elle, il lui suffirait de relire le contrat signé avant leurs « fiançailles » pour se remettre les idées en place : la fin de l'histoire y était inscrite noir sur blanc.

Jamais de toute sa vie elle ne s'était sentie aussi désorientée. Elle avait toujours eu, jusque-là, la certitude qu'elle ne pourrait jamais se donner à un homme dont elle ne serait pas amoureuse. Pourtant, le matin même, il avait fallu l'intervention du hasard — en la personne de Kristina — pour l'empêcher de faire l'amour avec Michael.

Le désir qu'il lui inspirait était donc plus fort que ses principes et son bon sens, et comme ce désir était réciproque, elle n'avait qu'un mot à dire pour s'engager dans une liaison torride. A condition d'en accepter à l'avance la brièveté et le caractère purement physique.

S'il avait été dans sa nature de se lancer dans ce genre d'aventure sans lendemain, cependant, elle ne serait pas encore vierge à vingt-six ans...

En fait, Julia se connaissait assez bien pour savoir que, par une sorte d'autosuggestion, elle se forcerait à tomber amoureuse de Michael avant de devenir sa maîtresse. Ce qui signifiait qu'ensuite, elle se retrouverait dans la situation archi-classique — mais non moins douloureuse — de la femme éprise d'un homme qui ne partage pas ses sentiments.

La suite des événements, hélas, était tout aussi prévisible : Michael mettrait fin à leur liaison en même temps qu'à leurs fiançailles, mais il souhaiterait, sans doute, la garder près de lui en tant que secrétaire : de son propre aveu, il avait eu trop de mal à en trouver une qui le satisfasse pour ne pas vouloir la retenir. Elle imagina le calvaire que serait alors pour elle le fait de le voir tous les jours sans pouvoir lui témoigner son amour, de faire envoyer des roses à sa remplaçante, de réserver une table au restaurant pour l'heureux couple...

Non, elle ne le supporterait pas et, le moyen le plus simple de guérir d'une peine de cœur étant d'en éviter la cause, il lui faudrait démissionner.

Arrivée à cette conclusion, Julia comprit que son dilemme était résolu, car il lui était impossible de quitter son emploi. Son salaire

de secrétaire de direction constituait pour sa sœur le seul espoir de mener un jour une vie normale, et elle devait donc continuer de travailler pour Michael.

Cela signifiait, par voie de conséquence, la fin des petits jeux sensuels auxquels ils s'étaient livrés : il n'y aurait plus de longs échanges de regards, plus de baisers, plus de caresses...

– Comme c'est aimable à vous de nous honorer de nouveau de votre présence !

Julia sursauta. Plongée dans ses réflexions, elle n'avait pas entendu son patron entrer dans la pièce. L'air furieux, il s'approcha de la jeune femme — qui se leva vivement et alla se placer derrière sa chaise.

– Vous m'aviez autorisée à prendre deux heures pour déjeuner, lui rappela-t-elle.

– Vous savez très bien que je ne le pensais pas, que c'était juste une réaction de défense face à votre remarque insultante sur votre envie d'échapper à vos obligations de fiancée.

– Mais vous avez ajouté que vous aviez, vous aussi, besoin de respirer... Ça non plus, vous ne le pensiez pas ?

– A votre avis ?

Malgré la rudesse de ses propos, Michael fixait Julia avec, dans les yeux, une lueur qu'elle commençait à bien connaître. Un lent frisson la parcourut, mais elle se souvint à temps de sa récente résolution et dit bravement :

– Je crois que nous commettrions une grosse erreur en reprenant les choses là où l'arrivée de votre sœur nous a obligés à les laisser.

– Vous avez passé les deux heures précédentes à vous en persuader, j'i m a g i ne ?

– Oui, admit la jeune femme.

Elle avait raison, bien sûr, songea Michael. Après la visite, déplaisante mais prévisible, de sa mère, il avait profité de l'absence de Julia pour essayer de recouvrer son sang-froid. Il s'était rappelé l'une de ses règles d'or : ne jamais associer le sexe et le travail. Avoir une liaison avec sa secrétaire équivalait à manipuler une grenade dégoupillée.

Malheureusement, quelques secondes en présence de Julia avaient suffi à détruire le bel édifice intellectuel construit en deux heures. Il avait envie de la prendre dans ses bras, de la porter dans son bureau et de s'allonger avec elle sur le canapé.

A cette idée, un feu insidieux se mit à courir dans ses veines, mais il refusa de céder à la tentation : le moment était venu de prouver une fois pour toutes qu'il pouvait maîtriser ses pulsions.

– Je suis d'accord avec vous, déclara-t-il. Ce serait stupide de faire la même bêtise que ces acteurs de Hollywood qui transposent dans la vraie vie les rôles qu'ils jouent devant les caméras. En d'autres termes, nous nous en tiendrons désormais à des relations strictement professionnelles, sauf en présence de tierces personnes.

– Entendu, murmura Julia, les mains crispées sur le dossier de sa chaise.

– A présent, tâchons de sauver le peu qui reste de l'après-midi. Appelez Steve Gelman à Washington, et demandez-lui s'il sait quand les représentants du ministère de l'Industrie seront prêts à discuter avec nous de la nouvelle réglementation sur l'étiquetage des produits. Dans l'affirmative, vous me le passerez, et nous fixerons une date de rendez-vous.

Michael était redevenu en un instant le patron autoritaire et froid avec lequel Julia travaillait depuis quatorze mois.

Et c'était très bien ainsi, songea-t-elle. Les choses reprenaient leur cours normal, comme elle le souhaitait, comme elles le devaient.

– Ah ! Avant que je n'oublie..., ajouta Michael. Nous allons dîner ensemble demain soir. D'après Kristina, il faut que nous nous montrions en public afin de rendre nos fiançailles plus crédibles, et je crois qu'elle a raison.

– Bien, dit Julia d'un ton neutre. Vous avez un endroit préféré ?

Le cœur de Michael se serra. Où était la femme passionnée qu'il avait tenue dans ses bras, la complice souriante d'une mascarade qu'elle avait su transformer en un jeu tantôt drôle, tantôt excitant ? Il n'avait plus devant lui que la secrétaire efficace et docile d'avant leurs fiançailles...

Mais c'était mieux ainsi, pensa-t-il. La frontière entre eux devait rester clairement définie.

— Nous irons où vous voulez, répondit-il avec un haussement d'épaules indifférent. Et ne regardez pas à la dépense : tant qu'à sortir, autant que ça en vaille la peine.

Sur ces mots, Michael regagna son bureau et ferma la porte derrière lui.

« Autant que ça en vaille la peine », répéta intérieurement Julia. Pour qui ? Pour elle, évidemment, qui était censée trouver grisante cette occasion de dîner dans un établissement luxueux, fréquenté par l'élite de la société de Minneapolis. Michael en avait l'habitude, mais quel événement ce serait pour son humble secrétaire !

« Et ne regardez pas à la dépense... », marmonna Julia, de plus en plus irritée. Michael croyait sûrement se montrer noble et généreux en la laissant libre de choisir le restaurant le plus cher de la ville si elle en avait envie, mais cette magnanimité était en fait insultante : elle signifiait qu'il la considérait comme une femme vénale, prête à se jeter sur toute miette qu'un Fortune aurait la bonté de lui jeter.

Le temps qu'elle ait appelé Steve Gelman — en déplacement pour la semaine —, Julia s'était cependant suffisamment calmée pour admettre que Michael ne l'avait sans doute pas volontairement humiliée. Il manquait juste d'imagination et faisait suivre à ses fausses fiançailles le même scénario, ennuyeux et prévisible, que ses liaisons. Un scénario qui débutait invariablement par le genre de soirée qu'il venait de lui demander d'organiser.

Elle en avait déjà organisé des dizaines pour lui et ses petites amies successives. Ce qu'elle vivrait comme une situation nouvelle serait donc très banal aux yeux de Michael, et peut-être était-ce de la fierté mal placée, mais elle refusait de se retrouver dans une position d'infériorité par rapport à lui en dehors du bureau.

« Nous irons où vous voulez... », avait dit Michael. Il entendait naturellement par là que Julia pouvait choisir entre les trois ou quatre restaurants les plus réputés de la ville, mais elle décida de prendre sa phrase au pied de la lettre.

La soirée qu'ils allaient passer ensemble risquait de beaucoup surprendre Michael...

Il était 19 heures précises quand Michael sonna à la porte de l'appartement de Julia, le lendemain. Le temps était encore très doux pour la saison mais, en arrivant dans le quartier, il avait tout de même été étonné de voir tant de gens dans les rues — des étudiants, pour la plupart, qui riaient, parlaient fort et semblaient n'avoir d'autre préoccupation au monde que de profiter de ce beau soir d'automne.

Pour Michael, ils auraient aussi bien pu habiter une autre planète. Même quand il était lui-même étudiant, jamais il n'avait été aussi gai et insouciant, jamais il ne s'était promené ainsi avec une bande d'amis, le nez au vent et le cœur léger.

La porte de l'appartement s'ouvrit sur une jeune Noire en caleçon vert olive et T-shirt assorti.

– Ah ! je vous reconnais, déclara-t-elle. Je vous ai vu à la télévision l'autre jour... Vous êtes M. Argent, le patron de Julia.

– Mon nom de famille n'est pas « Argent », mais « Fortune », rectifia Michael en lui adressant son plus

beau sourire. Et je ne suis pas seulement le patron de Julia : je suis aussi son fiancé.

– C'est vrai, j'avais oublié !

Un rire méprisant accompagna cette remarque, et Michael, qui attendait toujours d'être invité à entrer, commença de se sentir mal à l'aise.

– J'emmène Julia dîner, dit-il. Vous voulez bien la prévenir de mon arrivée ?

– Vous comptez vraiment y aller habillé comme ç a ?

Michael jeta un coup d'œil à son costume bleu marine. Sorti du bureau à 18 h 15, il n'avait eu qu'une demi-heure pour se doucher, se raser et se changer.

– Moi, personnellement, je ne porterais ce genre de tissu et de couleur que dans une pièce hermétiquement close, reprit son interlocutrice, mais c'est vous qui paierez la note du teinturier, après tout... Julia ! Ton visiteur est là !

Le ton sur lequel elle avait prononcé cette dernière phrase n'aurait pas exprimé plus de répugnance si elle avait annoncé qu'une chauve-souris enragée venait d'entrer par la fenêtre.

Elle pivota ensuite sur ses talons et disparut dans une autre pièce. Michael franchit le seuil et parcourut le séjour des yeux. Un vieux canapé et trois fauteuils fatigués en composaient à peu près tout l'ameublement. Seuls le poste de télévision et le magnétoscope ne paraissaient pas venir de chez un brocanteur.

Le quartier et l'appartement où Julia vivait surprenaient Michael. Il comprenait que des étudiants désargentés s'en contentent — et même s'y plaisent, pourquoi pas ? —, mais le salaire de Julia lui aurait permis d'habiter seule, et dans une partie plus chic de la ville, alors qu'est-ce qui l'en empêchait ?

L'arrivée de la jeune femme dans la pièce interrompit les réflexions de Michael. Elle était vêtue d'un jean et d'un pull-over de coton blanc à manches courtes. Elle sourit en voyant Michael, qui sentit son pouls s'accélérer. Dans son trouble, il mit plusieurs secondes à mesurer pleinement la discordance de leurs tenues respectives.

La jeune Noire était entre-temps revenue dans la pièce, et elle observa en secouant la tête :

–Je n'ai encore jamais vu personne aller à la fête des arts en complet-veston, mais il y a un début à tout... Et vous, les riches, vous fixez vos propres règles. Il en a toujours été et en sera toujours ainsi.

–Je crois qu'il y a un léger malentendu, objecta Michael.

Il s'était efforcé de parler doucement et calmement, car il soupçonnait son interlocutrice de s'attendre à ce qu'il pique une colère, comme un enfant gâté essuyant son premier affront.

Les propos de la jeune Noire ne l'en perturbaient pas moins : « Vous, les riches, vous fixez vos propres règles... » Julia partageait-elle cette opinion ? se demanda-t-il. Voyait-elle en lui un homme arrogant, habitué à faire et à obtenir tout ce qu'il désirait ? Ce n'était pourtant pas le cas !

–Vous m'avez dit que nous irions où je voulais, déclara Julia d'un ton doux. Eh bien, la fête des arts, organisée à l'automne par le quartier, a lieu aujourd'hui, et c'est là que j'ai envie d'aller. Kia vient avec nous. Ça ne vous ennuie pas, j'espère ?

–Bien sûr que non ! répondit Michael, redoublant d'amabilité.

–Kia sait que nous ne sommes pas vraiment fiancés, précisa Julia, alors inutile de jouer la comédie devant elle.

Le sourire de Michael s'effaça aussitôt.

– Vous aviez promis de garder le silence ! s'écria-t-il.

– Votre avocat et votre sœur sont dans le secret, intervint Kia. Cela fait deux personnes de votre camp qui connaissent la vérité, alors pourquoi celui de Julia n'en compterait-il pas au moins une ?

Bien qu'obligé d'admettre la logique de cette argumentation, Michael trouvait déplaisant que Kia parle de « camps », comme si Julia et lui étaient ennemis. Et il appréciait encore moins que Julia ait éprouvé le besoin de mettre quelqu'un dans la confidence : il y voyait la preuve qu'elle n'avait pas totalement confiance en lui.



– Ne vous inquiétez pas, Kia a juré de se taire, dit Julia. Elle est aussi fiable que Kristina et Sterling Foster.

– Je me flatte de l'être même plus que des richards qui se servent de leur argent pour propager des mensonges, marmonna Kia.

– Epargne-nous tes sermons, s'il te plaît ! lui lança Julia.

Puis elle se tourna vers Michael et expliqua, tout sucre tout miel :

– Kia et moi sommes tombées d'accord pour rester chacune sur notre position au sujet de nos fausses fiançailles. Si nous partions, à présent ? Je vous promets que vous ne serez pas déçu, Michael. C'est la deuxième fête des arts qu'organise le quartier, et elle s'annonce encore plus réussie que la première.

– Je n'ai jamais entendu parler de cette manifestation, avoua Michael. J'imagine qu'on n'y trouve pas seulement des nourritures pour l'esprit ?

– Bien sûr que non ! Jen et Debby, nos autres colocataires, en sont revenues tout à l'heure en disant qu'il y avait presque plus de vendeurs de hot dogs, de bière et de glaces que d'exposants... J'en ai l'eau à la bouche !

– Pas moi..., grommela Michael.

– Allez, détendez-vous ! Cela vous changera de la cuisine sophistiquée dont vous avez l'habitude !

Ils se rendirent à pied dans le vaste périmètre interdit aux voitures où se tenaient les réjouissances. Michael avait laissé sa Corvette devant l'immeuble de Julia, où elle attirait les regards admiratifs des étudiants en goguette. Il ne pouvait qu'espérer qu'ils se contenteraient de la regarder...

– Pourquoi ne m'avez-vous pas averti du changement de programme, Julia ? murmura Michael, qui marchait entre les deux jeunes femmes.

– Si vous m'aviez demandé où nous irions, je me serais fait un plaisir de vous répondre.

– Mais vous ne me l'avez pas dit de vous-même parce que l'idée du spectacle que j'offrirais en complet-veston dans une fête de la bière vous amusait trop, n'est-ce pas ?

Un sourire flottait sur les lèvres de Michael. Le tour que Julia lui avait joué l'avait d'abord irrité, mais c'était maintenant de l'admiration qu'il éprouvait pour elle : il se croyait blasé, et elle avait réussi, ce soir, à le surprendre.

– C'est une fête des arts, rectifia Julia avec un sourire espiègle.

– Oui, excusez-moi... Il y a, en effet ici, des chefs- d'œuvre immortels, comme ces sculptures sur métal que je vois là-bas... Que représentent-elles, selon vous ?

– Moi, j'y vois des oiseaux et, à votre place, je m'en offrirais un. Il ferait très bien dans la volière de votre salle à manger.

– Si vous n'arrêtez pas de me parler de cette volière, vous allez la retrouver demain matin sur votre palier !

Kia les quitta sur ces entrefaites pour rejoindre un groupe d'amis.

– A plus tard, Julia ! déclara-t-elle. Et bon appétit, Michael !

Lorsqu'ils furent seuls, Julia entraîna Michael vers un stand qui vendait d'énormes sandwichs composés de poulet, de champignons, d'oignons frits, de laitue et de tomate, le tout assaisonné d'une sauce au yaourt. La jeune femme en acheta un, mais Michael refusa énergiquement de l'imiter.

– Même enfant, j'avais horreur de manger ce genre de nourriture, expliqua-t-il en regardant Julia mordre dans le pain. Mon père nous emmenait souvent dans des parcs d'attractions, les dimanches où nous étions à sa garde, et la seule vue d'un hot dog me faisait dresser les cheveux sur la tête... C'est encore le cas.

– Pauvre Michael ! Je l'ignorais.

– Vraiment ?

Un petit garçon brandissant un gros bâton de barbe à papa déboucha soudain d'une rue transversale, et Michael, d'un geste vif, attrapa Julia par la ceinture de son jean pour éviter la collision.

Mais une fois le danger passé, il ne la lâcha pas. Il l'attira au contraire vers lui, jusqu'à ce que leurs épaules se frôlent. L'odeur de son after-shave monta aux narines de Julia, et elle sentit ses sens chavirer quand, glissant le pouce sous le pull-over de coton, il toucha sa peau nue.

Elle tenta de se rappeler toutes les raisons qu'elle avait de le tenir à distance, au propre et au figuré, mais le contact du corps de Michael contre le sien lui brouillait les idées. Il lui suffirait de tourner légèrement la tête pour que leurs bouches soient à quelques centimètres l'une de l'autre, et Michael l'embrasserait, alors, elle en était sûre. Le souvenir du plaisir reçu et donné lors de leurs précédents baisers la fit frissonner de volupté.

– Vous avez froid ? lui chuchota Michael à l'oreille.

– Non, au contraire, répondit-elle d'une voix étranglée.

Le cœur de Michael battait à grands coups dans sa poitrine. Julia avait aussi chaud que lui, et leur température interne n'avait rien à voir avec la tiédeur de l'été indien. Il brûlait de quitter avec elle cet endroit plein de bruit, de monde et d'odeurs de friture. Les règles qu'il s'était fixées à propos du sexe et du travail, la certitude de commettre une erreur en transposant leur fausse relation de fiancés dans la vraie vie, tout cela fut oublié en un instant.

– Julia..., commença-t-il.

Les mots moururent sur ses lèvres, car il venait d'apercevoir, marchant à leur rencontre, sa cousine Rachel, fille de Jake et d'Erica, et jumelle d'Allison.

– Mike ! s'écria celle-ci d'un air mi-amusé, mi- incrédule. Je n'ai pas la berlue, c'est bien toi ?

– C'est bien moi, Rocky, dit Michael, utilisant le surnom donné à Rachel depuis son enfance.

– Tu es pourtant la dernière personne que je me serais attendue à croiser dans ce quartier et au milieu de stands qui proposent le genre de cuisine dont tu as horreur !

Tenant solidement Julia par la ceinture de son jean pour l'empêcher de s'écarter de lui, Michael déclara à sa cousine :

– Moi aussi, je suis surpris de te voir : je te croyais dans le Wyoming.

– Ainsi, vous êtes arrivée à le persuader de venir ici ? demanda Rocky à Julia. C'est bien la plus grande preuve d'amour qu'il pouvait vous donner !

Ses yeux pétillaient de malice, et Julia s'exclama en riant :

– Il y a tout de même des limites à mon influence : il n'a encore rien mangé.

C'était sa première rencontre avec Rocky Fortune, dont elle avait cependant beaucoup entendu parler au travail.

Alors qu'Allison, célèbre top model, était l'ambassadrice des produits Fortune Cosmetics, sa sœur jumelle avait choisi une voie très différente : excellent pilote, elle avait hérité des avions et de l'hélicoptère de sa grand-mère, et créé une société de recherche et de sauvetage dans le Wyoming.

En examinant la jeune femme avec attention, Julia fut frappée de constater que Rocky, tout en ressemblant trait pour trait à sa jumelle, ne produisait pas du tout la même impression. Elle cherchait visiblement à jouer le moins possible de sa beauté. Ses

cheveux auburn étaient aussi épais et brillants que ceux d'Allison, mais elle les portait court. Ses grands yeux bruns n'étaient mis en valeur par aucun des mascaras et ombres à paupières que sa sœur utilisait avec tant de savoir-faire. Les goûts vestimentaires des deux jumelles étaient tout aussi dissemblables : Julia ne pouvait imaginer Allison, toujours habillée à la dernière mode, affublée du vieux jean délavé et du T-shirt informe qu'arborait aujourd'hui Rocky.

– J'ai appris vos fiançailles par la famille, annonça cette dernière, mais je n'ai pas encore eu l'occasion de vous féliciter. Alors, Mike, qu'attends-tu pour me présenter ta fiancée ?

Quand Michael se fut exécuté, sa cousine déclara à Julia :

– Alie m'a dit que vous travailliez pour Mike... Depuis quand sortez-vous ensemble ? Et comment vous êtes-vous débrouillés pour que personne ne le sache ?

Julia essaya de se rappeler ce qu'elle avait répondu aux questions de Faith Carlisle, mais en vain. L'interview lui semblait appartenir à un lointain passé.

– Quand a commencé notre histoire d'amour ? susurra-t-elle d'un air faussement innocent en se tournant vers Michael. Je n'arrive pas à m'en souvenir... J'ai l'impression que nous avons toujours été ensemble.

– Julia et moi avons eu le coup de foudre l'un pour l'autre, expliqua Michael à sa cousine. Et pour garder nos relations secrètes, nous avons été très discrets, c'est tout... Mais parle-moi de toi, à présent... Aux dernières nouvelles, tu t'occupais d'aller chercher les randonneurs perdus dans les Rocheuses. Depuis quand es-tu à Minneapolis ?

– Depuis hier, répondit Rocky, dont le visage s'assombrit brusquement. Les choses ne vont pas très bien entre papa et maman, comme tu le sais sûrement, et mes sœurs m'ont demandé de venir passer quelques jours à la maison pour que nous puissions en parler avec eux... Si tu les avais vus ce matin au petit déjeuner... On aurait dit deux personnes qui se connaissaient à peine et n'avaient aucune envie de mieux se connaître !

Gênée, Julia fixait ses chaussures. Rocky se livrait à ces confidences en sa présence parce qu'elle la croyait fiancée à Michael, et donc destinée à faire bientôt partie de la famille Fortune, mais cela n'arriverait jamais...

– C'est vraiment triste, remarqua Michael. Je serais désolé de voir tes parents se séparer et finir par se détester, comme les miens, mais

il faut malheureusement s'y attendre. Il est même surprenant qu'ils soient restés ensemble si longtemps. Ah ! le mariage... Quelle institution inepte ! Pourquoi les gens se figurent-ils qu'il leur permettra de trouver le bonheur ?

– Voilà d'étranges propos dans la bouche d'un homme tout juste fiancé, observa Rocky, et à la place de Julia, je n'apprécierais pas beaucoup de les entendre.

Les « fiancés » se regardèrent. Il fallait essayer de rattraper la bévée de Michael, mais ils ne savaient ni l'un ni l'autre qui devait dire quoi.

– Ne vous inquiétez pas, Rocky, il plaisante, murmura Julia.

– Les mauvaises habitudes ont la vie dure, expliqua Michael au même moment. C'était ce que je pensais autrefois, mais j'ai changé d'avis, naturellement !

– Michael ressort parfois son couplet anti-mariage sans même s'en rendre compte, renchérit Julia. Il oublie que son père et sa belle-mère vivent heureux ensemble depuis près de vingt-cinq ans, et que mes parents ont, eux aussi, formé un couple très uni.

– Je te conseille d'effacer ce couplet de ta mémoire, Mike, ou tu pourrais bien t'en mordre un jour les doigts, déclara Rocky.

– Si nous allions dîner tous les trois quelque part, maintenant ? suggéra Michael. Je meurs de faim...

– Merci, répondit Rocky, mais je suis venue avec des amis, et ils doivent se demander où je suis passée... Ravie d'avoir fait votre connaissance, Julia, et encore toutes mes félicitations à vous deux !

Rocky posa un baiser sur la joue de son cousin, puis tendit la main à Julia, qui en profita pour s'écarter de Michael. Dans quelques secondes, elle serait seule avec lui, et elle ne voulait pas que se réveille son émoi de tout à l'heure : les propos qu'il avait tenus sur le mariage étaient arrivés à point nommé pour lui rappeler le danger de céder à son attirance pour un homme aussi cynique.

– Je retourne dans le Wyoming après-demain, reprit Rocky, mais je serai là pour votre réception de fiançailles. Je ne la manquerais pas pour un empire !

Puis elle se fondit dans la foule, laissant Julia et Michael muets de stupeur. Ils retrouvèrent leur voix en même temps, et s'écrièrent à l'unisson :

– Quelle réception de fiançailles ?

## 10.

– Autant essayer d'annuler Pâques ou Noël ! s'exclama Michael en marchant de long en large dans son bureau. Je n'ai jamais vu ma belle-mère et ma tante aussi déterminées. J'ai eu beau leur dire que j'étais contre cette idée, elles ont déjà envoyé les invitations et commandé le buffet. La réception aura lieu vendredi en huit, la veille d'Halloween.

– Et comme elle est donnée en notre honneur, nous serons bien obligés d'y aller, observa Julia.

Elle était assise à la table de Michael, les coudes posés sur le bois verni. Il arpentait la pièce depuis dix minutes, et elle avait fini par s'installer dans le fauteuil vide. Ses chaussures neuves, étroites et à talons très hauts, n'encourageaient pas les stations debout prolongées.

Un peu plus de deux semaines s'étaient écoulées depuis l'annonce de leurs fiançailles. Julia n'avait pas mesuré tout d'abord que son nouveau statut exigerait d'elle un changement d'image, mais Kristina s'était chargée de lui mettre les points sur les i. Dès le lundi suivant la fête des arts, lors d'une de ses fréquentes visites au service du développement des produits, elle avait expliqué à Julia :

– Vous devez vous habiller de façon moins... Comment dire ça sans vous vexer ? Tant pis, je vais être franche : de façon moins tarte au bureau.

– Je ne vois pas ce que vous reprochez à mes tenues de travail habituelles !



Julia, qui avait déjà fait une concession en ne portant plus la tresse africaine que Michael avait déclaré détester, n'avait pas du tout l'intention de renouveler sa garde-robe uniquement pour être plus crédible dans son rôle éphémère de fiancée.

– Mes tailleurs sont bien coupés et en bon état ! avait-elle ajouté, sur la défensive.

– Ils seraient parfaits si vous aviez cinquante ans... enfin non, même pas, car ma mère et tante Erica, elles, n'accepteraient pour rien au monde de les mettre. En fait, c'est le genre de vêtements qui conviendraient à une vieille fille de soixante-cinq ans.

Amusée par la tendance qu'avait Kristina à exagérer pour faire valoir son point de vue, Julia avait éclaté de rire.

– D'accord, j'admets que mes tenues manquent de fantaisie, avait-elle concédé, mais demandez donc à Michael ce qu'il pense des secrétaires en minijupe et décolleté plongeant... Il en a renvoyé plus d'une !

– Je crois que Mike préférerait voir sa fiancée habillée comme ça que comme une vieille fille de soixante-cinq ans.

– Je ne suis pas vraiment sa fiancée, je vous le rappelle.

Michael, demeuré jusque-là silencieux, était alors intervenu :

– Il y a quand même du vrai dans ce que dit Kristina. Cinq personnes seulement connaissent la vérité et, pour bien jouer votre rôle, vous devez endosser le costume qui va avec. Ma fiancée porterait forcément des tenues plus...

Sa phrase était restée en suspens, et il avait rougi.

– Plus sexy ! s'était écriée Kristina. Mike veut que vous paraissiez à votre avantage, Julia, et c'est tout à fait normal ! Vous êtes jolie et bien faite, mais vous semblez mettre un point d'honneur à le cacher. Allez, venez... Je vous emmène dans les magasins.

– Certainement pas ! avait protesté Julia. Je n'ai pas besoin de vêtements. J'en ai un plein placard.

– Il est temps de vider ce placard et de le regarnir, avait décrété Michael avant de sortir plusieurs cartes bancaires de son portefeuille et de les tendre à sa sœur.

– Le grand chef a parlé, il faut obéir ! s'était exclamée cette dernière en prenant Julia par le bras.

– C'est bien la première fois que je vous vois exécuter un ordre de si bonne grâce..., avait marmonné Julia — mais elle avait suivi Kristina.

Et c'est donc vêtue d'un élégant tailleur vert bouteille qu'assise dans le fauteuil de Michael, elle l'écoutait depuis un quart d'heure fulminer contre la réception de fiançailles organisée à son corps défendant.

C'était l'une des trois tenues les plus chic et les plus coûteuses qu'elle ait jamais possédées. Les deux autres — la première en lin mauve et la deuxième en tissu pied-de-poule noir et blanc — avaient, elles aussi, été choisies par Kristina et payées par Michael. Leur style était identique. Les trois ensembles, en effet, se composaient d'une veste ajustée et d'une jupe droite s'arrêtant au-dessus du genou, du genre de ceux qu'arboraient dans les catalogues des mannequins aux jambes interminables qui n'avaient jamais travaillé dans un bureau et n'y travailleraient jamais.

Vu les critiques proférées par Michael sur les choix vestimentaires de ses secrétaires précédentes, Julia s'attendait à des remarques désobligeantes, mais il l'avait au contraire couverte de compliments.

En matière d'habillement, il n'appliquait donc pas les mêmes critères à sa fiancée, même fausse, qu'à ses employées. Loin de la critiquer, en effet, il était même allé jusqu'à encourager Julia à poursuivre ses achats, mais elle avait refusé : le fait d'avoir consenti à cette première série d'emplettes lui donnait déjà mauvaise conscience.

Michael s'arrêta soudain de marcher pour considérer Julia, confortablement installée dans son fauteuil.

– La perspective de cette réception n'a pas l'air de vous émouvoir outre mesure, observa-t-il d'un ton accusateur.

– Sans doute parce qu'elle n'a lieu que dans dix jours et me paraît complètement irréaliste. J'ai autant de mal à m'imaginer dans une soirée donnée par votre famille qu'à un dîner à la Maison Blanche. J'entends cependant parler de l'hôtel particulier des Fortune depuis si longtemps que je suis impatiente de le visiter.

– Le terme d'« hôtel particulier » me semble bien exagéré !

– C'est pourtant celui qu'utilisent tous les habitants de Minneapolis.

– Je l'ignorais mais, hôtel particulier ou pas, vous l'auriez déjà visité si vous aviez accepté mes invitations à venir y faire du bateau, le week-end dernier et celui d'avant.

Encore irrité par ces refus, Michael fronça les sourcils. Julia avait décrété qu'elle ne jouerait les fiancées ni le samedi ni le dimanche, et rien n'avait pu la convaincre de revenir sur sa décision.

- Je ne suis pas libre le week-end, déclara-t-elle.
- Pourquoi ?
- Je ne peux pas vous le dire.

La colère de Michael redoubla. A quoi Julia occupait-elle donc ses samedis et ses dimanches, et pourquoi ne voulait-elle pas le lui révéler ?

Cela aurait dû le laisser indifférent, et pourtant il était dévoré de curiosité. De curiosité, et d'un sentiment dont il préférait ignorer la nature, quand il imaginait Julia passant ses week-ends auprès d'un homme avec qui elle entretenait de vraies relations amoureuses. Un homme qui n'avait pas, lui, à la payer pour bénéficier de sa compagnie.

Cette idée contrariait tant Michael qu'il la chassa résolument. Il enfonça ses mains dans les poches de son pantalon et fixa sombrement la jeune femme. Elle portait l'un de ses nouveaux tailleurs, qui mettait si bien sa silhouette en valeur. Ses seins fermes se dessinaient sous la veste ajustée, et le souvenir de leur douce rondeur sous ses doigts fit affluer le sang aux tempes de Michael.

Cherchant un exutoire au désir qui montait en lui, il se remit à arpenter la pièce. Le calme et le détachement de Julia ajoutaient encore à sa frustration. Elle ne partageait visiblement pas l'envie impérieuse qu'il avait de la toucher, de l'embrasser, de la caresser...

Depuis le jour de la fête des arts, elle veillait au contraire à toujours laisser entre eux un ou deux mètres de distance : quand il s'approchait, elle reculait, qu'ils soient seuls ou avec d'autres personnes. Et le fait qu'ils aient passé plusieurs soirées ensemble au cours des deux semaines précédentes rendait pour lui les choses encore plus difficiles, car plus il la fréquentait en dehors du bureau, plus elle l'attirait.

Il l'avait emmenée dîner dans cinq des plus grands restaurants de la ville. Elle avait apparemment trouvé ces sorties agréables, et lui, de son côté, avait été surpris d'en retirer autant de plaisir. Julia s'était montrée chaque fois gaie, drôle et capable de parler de façon intéressante de n'importe quel sujet. Jamais Michael n'aurait deviné que, sous le masque impersonnel de sa secrétaire, se cachait une femme aussi intelligente et cultivée.

Mais ces tête-à-tête s'étaient tous déroulés dans une atmosphère totalement désincarnée : il n'y avait eu ni gestes tendres, ni regards langoureux, rien qui puisse laisser espérer à Michael que la soirée prendrait plus tard une tournure plus intime. Après chacun de ces dîners, il avait déposé Julia devant la porte de son immeuble, et ils s'étaient quittés sans même se donner un baiser sur la joue.

Leurs déjeuners ensemble avaient suivi le même scénario : ils y avaient tantôt discuté affaires comme des collègues de travail, tantôt conversé familièrement comme des amis, mais à aucun moment n'avait régné entre eux l'ambiance de sensualité diffuse qui marquait les rencontres de deux amants.

Ce qui était parfaitement logique, puisqu'ils n'étaient pas amants et ne le seraient jamais, se répétait Michael plusieurs fois par jour. Il se persuadait ensuite de la chance qu'il avait d'être tombé sur une femme comme Julia, qui gardait la tête froide et s'en tenait strictement à son rôle de fausse fiancée.

Dans quelle situation impossible il se serait trouvé, au moment de rompre, si sa secrétaire n'avait pas été aussi scrupuleuse ! L'accord rédigé par Sterling aurait sûrement pu être invalidé si Julia et lui avaient eu une liaison...

Ses déambulations n'ayant pas suffi à calmer son agitation, Michael en conclut qu'il avait besoin d'un exercice physique plus intense.

—Je vais au City Club, annonça-t-il. Ne m'attendez pas pour partir.

Surprise, car il était à peine 16 heures et que Michael quittait rarement son bureau avant 18 heures, Julia le regarda sortir de la pièce comme s'il avait le feu aux trousses. Cette histoire de réception de fiançailles le perturbait manifestement : il lui en parlait avec un peu plus d'irritation chaque jour, au point qu'elle se demandait comment elle parvenait à garder son calme pendant ces discussions, et même à y prendre du plaisir.

Sans doute était-ce parce qu'elle appréciait la compagnie de Michael, quelles que soient les circonstances. Elle avait même conscience de trop l'apprécier, et veillait toujours à le tenir à distance respectueuse. Le souvenir de ses baisers et de ses caresses la hantait jour et nuit, et la tentation était grande de s'y exposer de nouveau.

La jeune femme repensa à leurs récentes sorties. Michael s'occupait désormais lui-même des réservations. Pour lui, il s'agissait seulement d'être vu avec sa « fiancée » dans des endroits publics ; cela faisait partie des obligations nées du contrat qui les liait. Mais, pour elle, c'était à la fois un immense bonheur et un véritable supplice de Tantale que de dîner aux chandelles avec un Michael au sommet de son élégance et de son charme.

Il lui fallait apprendre à mieux maîtriser ses émotions, pensa Julia, à ignorer le désir qui l'inondait chaque fois que ses yeux se posaient sur Michael. Elle devait toujours se rappeler le caractère éphémère de leurs relations extraprofessionnelles. Heureusement que ses visites à Joanna la rendaient indisponible le samedi et le dimanche ! Cela lui donnait toutes les semaines quarante-huit heures pour raffermir sa volonté de résister à ses pulsions.

Julia avait mesuré la gravité de la situation quand elle avait hésité avant de refuser les invitations de Michael à venir faire du bateau avec lui, car jamais jusque-là elle n'aurait ne serait-ce qu'envisagé de ne pas aller voir sa sœur le week-end.

Les Fortune avaient été très déçus de ces refus. Ils la savaient orpheline — Michael ou Sterling Foster avait dû le leur dire —, et ils étaient sûrement séduits par l'idée de jouer les bienfaiteurs en lui ouvrant généreusement les portes de leur maison. Seule Sheila ne semblait pas se réjouir de l'occasion qui lui était offerte de se donner bonne conscience à peu de frais : elle ne cessait de reprocher à Michael d'avoir gâché ses chances d'épouser une riche héritière et ne désespérait d'ailleurs pas de le convaincre de rompre ses fiançailles. Ce vœu serait bientôt exaucé, sans qu'elle ait besoin d'insister, mais elle ne pouvait évidemment pas s'en douter...

Michael, lui aussi, avait paru très mécontent de voir Julia décliner ses invitations. Mais c'était uniquement, elle le savait, parce qu'il ne supportait pas que l'on conteste son autorité. En réalité, il n'avait pas spécialement envie de passer le week-end avec elle ; pour lui, ce n'était somme toute qu'une obligation parmi d'autres, comme les sorties et les dîners au restaurant, et il ne fallait surtout pas qu'elle perde cela de vue.

Même si la tentation était grande, parfois, de l'oublier...

En cette veille d'Halloween, la demeure des Fortune, brillamment illuminée, accueillait un flot continu de visiteurs venus fêter les fiançailles de Michael et Julia. Dans un immense salon, vidé

de ses meubles afin de servir de salle de bal, un orchestre avait été installé. Une partie des invités dansait déjà, tandis que le reste déambulait dans les autres pièces du rez-de-chaussée tout en parlant, buvant et mangeant.

Un bras autour de la taille de Julia, Michael la guidait à travers la foule des invités, s'arrêtant çà et là pour la présenter à ses amis et relations, parmi lesquels beaucoup de gens connus dont elle avait vu la photo dans les journaux, mais qu'elle n'aurait jamais pensé rencontrer un jour.

Si la situation ne lui avait paru aussi irréaliste, peut-être aurait-elle été saisie de vertige, mais elle avait l'impression de jouer dans une pièce de théâtre, et son rôle de fiancée commençait à lui être familier. Ses hôtes — Jake, Nate et leurs épouses respectives — l'avaient accueillie cordialement à son arrivée, et elle les avait salués avec chaleur et assurance.

Son remords de les tromper était cependant encore plus vif maintenant qu'ils semblaient l'avoir adoptée. Ayant cessé de les considérer comme des demi-dieux hors d'atteinte, elle les voyait maintenant comme des êtres humains sensibles, sujets aux mêmes émotions que les autres, et elle espérait qu'ils n'apprendraient jamais la vérité après la rupture des fiançailles. Elle préférait encore qu'ils croient que Michael s'était lassé d'elle plutôt que de leur révéler qu'ils avaient été mystifiés.

Le fait que ni les Fortune ni personne d'autre n'aient flairé la supercherie surprenait d'ailleurs beaucoup Julia, et ce soir plus que jamais. La visite des lieux que Michael lui avait fait faire avant le début de la réception l'avait, en effet, convaincue qu'ils n'appartenaient pas seulement à des classes sociales différentes, mais à des univers situés à des années-lumière l'un de l'autre.

Comment les gens pouvaient-ils la croire vraiment fiancée à un homme dont la demeure familiale était moins une maison qu'un véritable palais ? s'était-elle demandé en allant de pièce en pièce.

Celle-ci comptait, en effet, une dizaine de chambres, toutes dotées d'une salle de bains privée et d'une décoration raffinée qui mettait discrètement en valeur les meubles rares, les tapis persans et les tableaux de maîtres. A cela s'ajoutaient une immense bibliothèque, une salle de billard, un salon de musique ainsi qu'une vaste serre. La superficie totale de la maison où Julia avait grandi devait représenter à peine la moitié du rez-de-chaussée de celle-ci ;



quant à son actuel appartement, il aurait tenu en entier dans la salle à manger.

Le jardin n'était pas moins somptueux, avec ses grandes pelouses, ses espaces paysagers, les courts de tennis et la piscine aménagés à l'arrière — décor de rêve que rendait plus sublime encore l'étendue bleue du lac Travis qui en bordait le fond. Une jetée s'avancait dans l'eau, et Julia avait eu la surprise de découvrir, à l'intérieur du hangar attenant, deux bateaux à moteur, un voilier, ainsi que plusieurs canots et un scooter des mers.

Et malgré tout cela, personne ne mettait en doute l'authenticité des fiançailles de Michael à une humble secrétaire, personne ne voyait à quel point elles étaient absurdes, inconcevables ! Julia n'en revenait pas.

Les Fortune ne s'étaient pas, non plus, étonnés qu'elle n'ait convié aucun ami à la réception. Quand ils

lui en avaient parlé, elle s'était contentée de secouer négativement la tête, sans fournir d'explication. Ils ne lui en avaient heureusement pas demandé, car faute de pouvoir leur dire qu'elle voulait tenir ses intimes à l'écart de cette mascarade, elle aurait encore été forcée de mentir.

Ils achevaient à peine de faire le tour du propriétaire lorsque les premiers invités étaient arrivés. Michael avait alors ramené Julia à l'intérieur de la maison où il n'avait pas cessé, depuis, de recevoir félicitations et vœux de bonheur avec une apparente bonne grâce. A un moment où ils se retrouvèrent seuls, cependant, il confia à Julia :

– Je crois que mes mâchoires vont se bloquer, à force de sourire... Je hais ces grandes réceptions, ces conversations futiles, ces plaisanteries stupides que les gens se sentent obligés de faire... Et si j'entends encore quelqu'un vous comparer à Cendrillon, je ne réponds plus de rien !

– Vous savez ce que je pense de Cendrillon, déclara Julia, mais il faut bien reconnaître que votre carte de crédit n'est pas loin de ressembler à la baguette magique de la bonne fée de Cendrillon : elle m'a permis de troquer mes haillons contre une vraie robe de princesse.

Michael et Kristina s'étaient en effet fermement opposés à ce qu'elle porte ce soir l'ensemble noir qui représentait sa seule tenue un tant soit peu habillée. Dans une soirée donnée en son honneur, elle se devait d'être resplendissante, avaient-ils affirmé. Michael

avait ensuite insisté pour lui offrir une tenue plus adéquate, allant jusqu'à menacer de demander à Sterling Foster de rédiger un troisième contrat stipulant que cette dépense faisait partie des obligations du « fiancé ».

Se rappelant combien un contrat inspiré par Michael pouvait être long et ennuyeux, Julia avait fini par céder. Kristina l'avait donc de nouveau emmenée dans une longue tournée des magasins les plus chers de la ville, à la recherche, cette fois, d'une robe exactement de la même couleur que la bague de Kate. Son but, avait-elle expliqué à Julia, était d'attirer l'attention des invités sur le rubis de sa grand-mère : cette bague était un peu la caution de leurs fiançailles et une façon comme une autre d'associer la vieille dame à leur petite fête. Car tous, en la voyant, ne manqueraient pas d'évoquer le souvenir de Kate.

La robe rouge que Kristina avait fini par choisir ne produisait cependant pas sur Michael l'effet souhaité. Courte, élégante et sexy, elle ne lui faisait pas penser à sa grand-mère, mais à... Julia. Et il n'était pas le seul dans ce cas, à en juger par les regards admiratifs que les hommes présents lançaient à la jeune femme. Comme lui, ils la trouvaient de toute évidence infiniment désirable et, s'il était fier de la beauté de sa fiancée, il avait aussi envie de jeter dehors ceux qui la lorgnaient d'un œil franchement concupiscent.

Voyant les yeux de Michael fixés sur sa robe, et plus précisément sur la ligne de son décolleté, Julia commença à se sentir nerveuse. Un serveur créa heureusement une diversion en passant près d'eux, chargé d'un plateau où s'alignaient des coupes de Champagne : Michael en prit deux, en tendit une à Julia et vida l'autre en quelques gorgées.

Si c'était pour elle le deuxième verre seulement de la soirée, c'était au moins le quatrième pour lui — la jeune femme n'avait pas vraiment compté, mais elle était sûre qu'il en avait bu beaucoup plus qu'elle. Sans doute avait-il besoin de cela pour supporter une réception qui l'horripilait tellement.

– Regardez, là-bas, votre tante Rebecca ! dit-elle, contente de voir enfin un visage familier. Si nous allions la saluer ?

Michael ne répondit pas, et ne bougea pas non plus, car Julia venait de lui poser la main sur le bras. C'était la première fois qu'elle le touchait depuis des semaines, et ce simple contact le remuait jusqu'au tréfonds de son être. En cet instant précis, il n'avait envie

de parler à personne, même pas à sa tante préférée. Il voulait être seul avec Julia et lui exprimer autrement que par des mots l'intensité de l'émotion qu'il éprouvait.

Mais la jeune femme l'entraînait déjà vers Rebecca, qui les avait elle aussi aperçus et marchait à leur rencontre, le sourire aux lèvres. Un homme grand et athlétique l'accompagnait, en qui Michael reconnut Gabriel Devereax, le détective privé engagé par Rebecca pour enquêter sur l'accident d'avion de Kate. Elle lui avait sans doute demandé d'étendre ses investigations à l'incendie et au cambriolage qui avaient eu lieu dans le laboratoire de l'entreprise. Et Gabriel Devereax semblait à la hauteur de sa tâche : il avait l'air de quelqu'un que la vie n'avait pas ménagé, et qui n'avait peur de rien ni de personne.

– Tous mes vœux de bonheur ! s'écria chaleureusement Rebecca en prenant les mains de Julia dans les siennes. Mike a beaucoup de chance d'avoir une fiancée aussi jolie : cette robe vous va à ravir.

Elle présenta ensuite Gabe à Julia, en précisant qu'il était détective privé, et non pas son cavalier pour la soirée.

– Je vois, déclara Julia, perplexe. Vous êtes là pour des raisons professionnelles, monsieur Devereax ?

– Pas vraiment, répondit Devereax en haussant les épaules.

Visiblement peu communicatif, il ne jugea pas utile de féliciter les fiancés et, après avoir bavardé un moment avec Rebecca, Julia et Michael s'éloignèrent.

– Les choses ne se passent finalement pas si mal, observa la jeune femme. Je craignais de me sentir aussi mal à l'aise que lors d'un rendez-vous où le garçon qui m'avait invitée n'a pas ouvert la bouche de la soirée. J'ai dû parler pour deux, alors que je suis d'un naturel réservé, comme vous l'avez sûrement remarqué.

– Pas du tout, dit Michael. Je vous trouve même plutôt loquace.

– Oui, mais avec vous, c'est différent : vous êtes mon patron. Ce n'est pas comme si nous sortions réellement ensemble. Il n'y a pas cette... vous savez... cette pression.

– Les hommes avec qui vous sortez essaient de vous forcer à partager leur lit ? s'exclama Michael.

Cette pensée l'indignait, et il n'était pas non plus ravi d'apprendre que Julia le considérait juste comme un patron, une sorte d'être asexué.

– Non, vous m'avez mal comprise ! protesta-t-elle, les joues soudain aussi rouges que sa bague, sa robe et ses chaussures. Je parlais de la pression sociale, de l'obligation de toujours alimenter la conversation et de...

– Quand vas-tu enfin te décider à me présenter ta fiancée, Michael ?

La voix aiguë, facilement reconnaissable, de Sheila Fortune venait de retentir derrière eux.

– A propos de pression sociale, préparez-vous à en en subir une méga dose..., marmonna Michael.

L'idée d'inviter Sheila n'enthousiasmait pas franchement les Fortune mais, bien que conscient de la propension de sa mère à jouer les trouble-fête, Michael

avait estimé que le respect filial lui interdisait de l'humilier publiquement en l'empêchant d'assister à cette soirée.

Julia et lui se retournèrent d'un même mouvement, et avec le même sourire contraint sur les lèvres.

– Tu connais déjà Julia, maman, dit Michael. Tu la vois à chacune des visites que tu me fais au siège de la société.

– Oui, mais je ne me souviens pas d'une fois sur l'autre à quoi elle ressemble, répliqua Sheila en examinant Julia de la tête aux pieds. Je note cependant que vous avez changé, mademoiselle Chandler. Je vous ai connue beaucoup plus effacée !

Les extraordinaires yeux turquoise de Sheila continuaient de scruter Julia. Une robe bleu vif les mettait en valeur, mais c'était bien sa seule qualité : ornée de perles et de paillettes, elle était voyante et vulgaire, surtout comparée aux tenues d'une sobre élégance que portaient Barbara, Erica et les autres femmes du même âge présentes à la réception. Et ce n'était ni ses bijoux tape-à-l'œil ni ses cheveux teints en blond cuivré qui pouvaient lui donner la distinction dont elle manquait naturellement.

Mais pour antipathique qu'elle fût, Sheila n'en était pas moins la mère de Michael, et Julia, à qui ses parents avaient inculqué les règles de la politesse, déclara sans cesser de sourire :

– Bonsoir, madame Fortune. Appelez-moi Julia, je vous en prie.

Elle savait que son interlocutrice, malgré un divorce qui remontait à près de vingt-cinq ans, tenait à être appelée par son ancien nom de femme mariée.

Après l'avoir toisée une dernière fois, Sheila lui demanda tout de go :

– Vous êtes enceinte ?

– Maman ! s'écria Michael. Tu...

– Non, je ne le suis pas, coupa Julia.

– Inutile de me mentir ! Erica et Barbara sont des hypocrites, qui se conduisent avec vous comme si cette pensée ne les avait même pas effleurées, alors qu'elle a traversé l'esprit de tout le monde, mais je suis assez honnête, moi, pour vous poser la question... Je connais d'ailleurs la réponse : s'il n'y avait pas un bébé en route, pourquoi Michael épouserait-il sa secrétaire ? N'y voyez aucune méchanceté : je veux juste savoir quand l'enfant naîtra, pour avoir le temps de m'habituer à l'idée que je vais être de nouveau grand-mère.

– Comment pourrais-je attendre un enfant alors que Michael et moi n'avons encore jamais eu de... de relations sexuelles ? bredouilla Julia en rougissant jusqu'aux oreilles.

– Ah bon ? Vous vous faites désirer, alors ? Vous refusez d'accorder vos faveurs avant d'avoir une alliance au doigt ? Vous êtes beaucoup plus intelligente que je ne le pensais, Julie... Vos petits airs de jeune fille sage sont juste une façade, n'est-ce pas ? Bravo, c'est une excellente tactique ! Quel homme ne serait pas captivé de voir une femme timide et terne se transformer soudain en allumeuse — surtout un homme blasé comme Michael ! J'imagine d'ici la scène...

– Ça suffit, maman ! s'écria Michael. Et ma fiancée ne s'appelle pas Julie, mais Julia.

– Je suis ta mère, et tu n'as pas d'ordres à me donner ! rétorqua Sheila en foudroyant son fils du regard. Je ne me tairai pas avant d'avoir dit tout ce que j'avais à dire... Ainsi, la gentille petite Julie t'a tendu un piège, et tu es tombé dedans ? Je te croyais plus malin que ça... même si je dois admettre qu'elle est assez

jolie, quand elle ne joue pas les secrétaires guindées et mal fagotées. Cette robe a dû te coûter très cher, Mike... Eh oui, je sais que c'est toi qui l'as payée : Kristina a parlé à Jane des courses qu'elle avait faites avec Julie... et tes cartes de crédit. Et là, franchement, je suis surprise, car tu avais juré de ne plus jamais offrir de cadeaux à une femme, après ta triste aventure avec cette garce de Delilah.

–C'était il y a longtemps, maman, et il n'y a rien de commun entre cette histoire et la situation présente.

–Je n'en suis pas si sûre, observa Sheila.

Elle se tourna ensuite vers Julia et enchaîna :

– En résumé, vous avez réussi à vous faire demander en mariage et à vous insinuer dans les bonnes grâces de toute la famille Fortune... Si ce n'était pas mon fils que vous aviez attiré dans vos filets, je vous admirerais, et je vous enverrais donner quelques conseils à ma fille Jane sur la façon de manœuvrer les hommes.

La politesse l'empêchant de dire à Sheila ce qu'elle pensait, Julia garda le silence, mais Michael, lui, déclara :

– Tu te trompes complètement, maman, et j'exige que tu présentes des excuses à ma fiancée... qui s'appelle Julia, je te le répète.

– Des excuses, et pourquoi ? Je ne lui ai adressé que des compliments ! J'ai loué son intelligence, sa beauté...

–Tante Sheila ! Je suis tellement contente de te voir !

Rocky Fortune, qui s'était approchée sans bruit, embrassa Sheila sur les deux joues et reprit :

–Tu es superbe, ce soir... comme d'habitude.

Puis, par-dessus l'épaule de sa tante, elle lança un clin d'œil complice à Michael et à Julia, que son intervention était destinée à tirer d'une situation visiblement désagréable.

–Je ne connais personne à qui le bleu aille aussi bien, continua-t-elle.

–Oui, le bleu est ma couleur, déclara Sheila avec un sourire éclatant. Et tu es toi-même très mignonne, dans cette petite robe toute simple. Allison est habillée de façon bien trop sophistiquée pour une réunion de famille, mais toi, tu as trouvé exactement la tenue qu'il fallait et, en plus, je parie que tu ne l'as pas payée cher. Je t'envie, parce que mes goûts vestimentaires à moi me coûtent beaucoup d'argent.

–Merci, tante Sheila, susurra Rocky d'un air angélique. A présent, raconte-moi ce que tu as fait depuis mon départ pour le Wyoming.

–C'est vrai que tu es allée t'installer là-bas, toi aussi... Je ne comprends pas ce qui vous attire tous dans cet endroit perdu ! Maintenant que Kyle y a déménagé, c'est comme s'il avait disparu de la surface du globe ! Je suis outrée qu'il ne se soit même pas donné la peine de venir fêter avec nous les fiançailles de son frère, et...



– Kyle est très occupé au ranch en ce moment, intervint Michael. Il m'a téléphoné pour s'excuser, et je ne lui en veux pas du tout.

– Moi, si ! s'écria Sheila. Et je remarque également que ton frère par alliance n'est pas là... Sans doute avait-il mieux à faire dans son ranch du Wyoming, lui aussi... Vous connaissiez l'existence de ce frère par alliance, Julie ? Il s'appelle Grant McClure, et c'est le fils qu'a eu Barbara de son premier mariage.

– Oui, je le savais, murmura Julia, gênée d'être de nouveau mêlée aux querelles intestines de la famille Fortune.

– Mais vous ne savez peut-être pas qu'enfant, il a choisi de rester avec son père dans le Wyoming... Eh oui ! Il a refusé de suivre sa mère à Minneapolis... Vous ne trouvez pas triste qu'un enfant ne veuille pas vivre avec sa mère, Julie ? Moi, ça me dépasse ! Je ne l'aurais jamais accepté, et même si Barbara se vante toujours d'être très proche de son fils, le fait est là : Grant lui a préféré son père, autrefois.

– Le Wyoming est un Etat magnifique, déclara Rocky, et j'espère que tu viendras un jour m'y rendre visite, tante Sheila.

Se tournant ensuite vers Michael et Julia, elle remarqua :

– Il y a sûrement beaucoup d'invités qui aimeraient vous parler... Allez donc remplir vos devoirs de nouveaux fiancés, pendant que tante Sheila et moi continuons de bavarder ensemble !

Michael lui adressa un sourire de gratitude, prit le bras de Julia et s'éloigna rapidement avec elle.

– Rocky a bien choisi son métier, observa-t-il. Elle est douée pour le sauvetage des personnes en difficulté.

– Oui, que ce soit dans les montagnes du Wyoming ou ici, elle sait se rendre utile, renchérit Julia qui était profondément reconnaissante à Rocky de son intervention. Et votre mère a l'air de bien l'aimer.

– Rocky a toujours été gentille avec elle, et maman n'a jamais trouvé de raison de l'envier. Enfant, Rocky était un vrai garçon manqué et, maintenant, elle pilote des avions... Sa jumelle Alie, en revanche, a tout pour exciter la jalousie de ma mère : elle attirait déjà les regards des hommes quand elle était adolescente, et ensuite, elle est devenue un célèbre top model.

Cela rappela à Julia l'histoire de Blanche-Neige, de la méchante reine et de son miroir magique. Les contes de fées étaient décidément à l'honneur, ce soir...

– Certaines femmes, quel que soit leur âge, considèrent les autres femmes comme des rivales, remarqua-t-elle.

– Est-ce votre cas ?

– Bien sûr que non ! répondit Julia, surprise.

– Alors si une femme se jetait à mon cou, cela vous serait indifférent ?

Julia ouvrit de grands yeux. Ses conversations avec Michael, bien que brèves et décousues à cause d'incessantes interruptions, prenaient toutes une tournure vraiment étrange...

– Je n'ai aucun droit sur vous, lui rappela-t-elle, mais si une femme se jetait maintenant à votre cou, je pense que vos invités auraient le choc de leur vie.

Ses efforts pour déridier Michael, dont l'humeur s'était soudain assombrie, ne portèrent pas leurs fruits : il fronça les sourcils et détourna les yeux.

Appartenait-il à cette catégorie de gens que l'alcool rendait silencieux et maussades, ou pire encore, hargneux et grossiers ? s'interrogea la jeune femme, inquiète.

Alors qu'elle cherchait quoi dire pour détendre l'atmosphère, Kristina s'approcha. Vêtue d'une élégante robe de soie écru, elle s'exclama avec son exubérance habituelle :

– Salut, les fiancés ! J'ai vu que, grâce à Rocky, vous étiez sortis indemnes des griffes de Sheila... Elle a été très désagréable avec vous, Julia ?

– Non, au contraire : elle m'a fait des compliments. Je suis plus intelligente qu'elle ne le pensait, et elle admire la façon dont j'ai manœuvré pour attirer Michael dans mes filets.

– Venant de la reine de la manipulation, c'est en effet un beau compliment ! s'écria Kristina en riant. Mais qu'est-ce que tu as, Mike? Pourquoi cette mine renfrognée ? Tu devrais pourtant être content de voir notre plan marcher aussi bien !

– C'est cette musique qui m'énerve, bougonna Michael. L'orchestre joue de la techno depuis une heure, et ça m'écorche les oreilles.

– J'ai l'impression d'entendre grand-père, qui traitait le rock'n roll de musique de sauvages ! Il faut vivre avec ton temps, Mike ! La valse et la polka sont passées de mode.

– C'est dommage parce que, elles, au moins, se dansaient sur des airs mélodieux.

– D'accord! Je vais demander à l'orchestre de changer de disque, déclara gaiement Kristina avant de s'éloigner.

Un silence pesant suivit son départ. Julia jeta un coup d'œil à Michael. Le visage fermé, il regardait dans le vide, et la jeune femme était sûre que sa mauvaise humeur n'était pas due à la musique. Cherchant de nouveau quelque chose à dire, elle tripota nerveusement ses cheveux et se mordilla les lèvres.

– Vous semblez aussi mal à l'aise que lors du rendez-vous dont vous parliez tout à l'heure, lui lança soudain Michael d'une voix sarcastique. C'est la pression sociale qui vous tourmente ? Vous trouvez que je ne fais pas assez d'efforts pour alimenter la conversation ?

– Non, mon problème serait plutôt de suivre celles que vous engagez avec moi ce soir... J'ai l'impression de vous avoir mis en colère, mais j'ignore pourquoi.

A supposer que Michael fût disposé à lui répondre, il n'en eut pas la possibilité car, de la pièce voisine, une voix amplifiée par un microphone annonça avec emphase :

– On vient de me dire que notre futur marié avait formulé une requête... Voici donc, pour Julia, de la part de Mike...

Les premiers accords du *Beau Danube bleu* retentirent, salués par des ho ! et des ha !, tandis que des dizaines de mains poussaient les fiancés vers la salle de bal.

– Je vais tuer Kristina ! marmonna Michael.

– Ça aurait pu être pire : je sais danser la valse, mais pas la polka, répliqua Julia.

Michael émit un son de gorge à mi-chemin entre le rire et le grognement, puis il conduisit la jeune femme au milieu de la pièce et l'attira dans ses bras.

## 11.

– Ah ! l'orchestre se décide enfin à jouer de la vraie musique..., observa Sterling Foster.

Debout au milieu des arbustes plantés sous les portes-fenêtres qui donnaient sur la terrasse, il regardait Michael et Julia danser dans le salon.

Kate Fortune se tenait près de lui. Kate, qui avait échappé à son assassin et survécu au crash de son avion, mais avait décidé de laisser croire à sa tragique disparition afin d'enquêter plus librement. Car tant qu'elle ignorerait l'identité de ceux qui avaient commandité sa mort, elle avait tout intérêt à passer pour morte. Ce qui ne l'empêchait pas d'œuvrer en sous-main pour le bonheur des siens.

– Ils forment un beau couple, non ? remarqua-t-elle. Je n'avais encore jamais vu Mike couvrir ainsi une femme des yeux... Il est amoureux, Sterling, et j'en suis ravie : Julia est absolument charmante.

– Mais votre petit-fils, lui, est un imbécile.

– Je ne vous permets pas ! Mike est un garçon très intelligent, qui...

– Je ne parlais de ses facultés intellectuelles, mais de ses préjugés contre les femmes, qu'il considère toutes comme des intrigantes aux doigts crochus. Je

sais que vous espérez le voir épouser Julia mais, à mon avis, cela ne se produira pas : le contrat qu'il l'a obligée à signer demeurera toujours un obstacle entre eux.

La vieille dame soupira, puis déclara :

– Oui, d'après ce que vous m'en avez dit, je dois reconnaître que ce contrat est un peu insultant.

– Pas « un peu », Kate ! Il l'est terriblement, et j'ai honte de l'avoir rédigé. Il témoigne d'une telle méfiance et d'un tel cynisme de la part de Mike que Julia aurait été en droit de le lui envoyer à la figure, avec une paire de gifles en prime. Mais elle ne le pouvait pas, bien sûr, à cause de sa sœur Joanna.

– Vous accusez mon petit-fils d'être méfiant et cynique, mais ne l'êtes-vous pas, vous aussi, pour avoir pris la peine d'aller à la clinique où séjourne cette Joanna ? Vous vouliez vérifier que Julia ne vous avait pas raconté d'histoires, n'est-ce pas ?

– En tant qu'avocat, je me dois de contrôler les faits, et ma visite au centre de rééducation m'a permis de constater que Julia n'avait ni menti ni exagéré la gravité de l'état de sa sœur. Un terrible accident de voiture a causé à Joanna des traumatismes multiples, y compris une fracture du crâne. Elle dépend entièrement de Julia, qui a remué ciel et terre pour lui trouver une place dans le meilleur établissement spécialisé de la région. Le personnel de cet établissement ne tarit pas d'éloges sur le dévouement de Julia. Le coût des soins prodigués à sa sœur est astronomique, et presque tout son salaire y passe.

– Les pauvres petites..., murmura Kate. Si jeunes, et déjà orphelines...

– Julia est très courageuse, et je suis fier de l'avoir comme cliente.

– Si je comprends bien, c'est une personne droite, forte et généreuse... Elle fera une épouse parfaite pour Mike.

Agacé par l'obstination de Kate à nier l'évidence, Sterling s'écria :

– Elle n'épousera jamais un homme qui l'a traitée comme une vulgaire aventurière ! Peut-être Mike finira-t-il par se rendre compte de sa valeur, et peut-être même par admettre qu'il l'aime, mais il sera alors trop tard. En plus de toutes les qualités dont vous venez de parler, Julia possède une dignité qui lui interdit de se laisser humilier par qui que ce soit.

– Et si elle est amoureuse de Mike ?

– L'amour ne suffit pas toujours, Kate. Je suis d'accord avec vous : Julia est la femme qu'il faut à Mike, mais il a eu envers elle un comportement si misogyne que je la vois mal lui...

– Vous avez décidément une piètre opinion de ce pauvre Michael! Eh bien, sachez que je ne la partage pas : je pense, moi, que les dommages causés par le douloureux divorce de ses parents et la rapacité de Sheila n'ont pas détruit sa capacité d'aimer.

– Vous avez lu trop de romans et regardé trop de films à l'eau de rose pendant vos moments de loisir forcé ! Mike est un homme amer, désabusé, que même la rencontre du grand amour ne pourra pas changer.

– Cessez de le critiquer, Sterling ! ordonna Kate. Je le connais mieux que vous.

Puis elle se pencha vers la vitre pour observer de plus près son petit-fils et Julia, qui dansaient à présent sur une musique langoureuse. Quand elle vit la jeune femme passer les bras autour du cou de Michael et se serrer contre lui, elle déclara sur un ton triomphant :

– Dans peu de temps, ces fiançailles ne seront plus une simple mise en scène, et Mike vous demandera de déchirer ce stupide contrat.

– Rien ne saurait me faire plus plaisir, mais...

– Il n'y a pas de mais ! Je vous répète que... Oh ! mon Dieu... Je crois que Mike m'a aperçue !

La vieille dame se baissa vivement, et Sterling, affolé, l'imita en chuchotant :

– Je vous avais bien dit qu'il était imprudent de venir ici ce soir, mais vous ne m'écoutez jamais, et maintenant...

– Taisez-vous, Sterling, et calmez-vous, sinon vous allez avoir une attaque ! Vous êtes déjà tout rouge...

– Il faut partir, et sur-le-champ !

Sur ces mots, l'avocat prit Kate par les épaules et la força à s'éloigner de la porte-fenêtre. Ils quittèrent la terrasse à demi pliés en deux pour ne pas attirer l'attention, et Sterling maugréa :

– A me cacher ainsi dans des buissons pour épier les gens à travers les carreaux, j'ai l'impression d'avoir atterri dans un de ces navets où jouait Monica Malone, à la fin de sa carrière... Je me demande vraiment pourquoi je me suis laissé entraîner...

– Ne me parlez jamais de Monica Malone, même si c'est pour en dire du mal ! l'interrompit Kate. Et je suis contente d'être venue ce soir. C'était risqué, je vous l'accorde, mais cela valait la peine. J'espère seulement que je me suis trompée à propos de Mike, qu'il ne



m'a pas vue. Parce que, dans le cas contraire, Dieu sait ce qu'il va imaginer !

A l'intérieur de la maison, Michael s'était brusquement immobilisé. Il était en train de danser avec Julia, perdu dans un songe doux et sensuel, lorsqu'il avait aperçu le visage de sa grand-mère derrière une vitre !

– Qu'y a-t-il ? murmura Julia.

A la requête de Michael, elle lui avait passé les bras autour du cou — sans doute jugeait-il cette pose plus naturelle pour une fiancée. L'ennui, c'est qu'ainsi, leurs corps étaient si étroitement pressés l'un contre l'autre qu'il devenait impossible à Julia de dominer son émoi, ou même de l'ignorer. Et Michael était tout aussi troublé, elle le devinait à sa respiration précipitée, à la façon enveloppante dont il l'étreignait.

Michael, cependant, n'était pas seulement troublé. Jusqu'à l'incroyable apparition de sa grand-mère à la fenêtre, il avait vécu des moments de pur bonheur. Après de longues semaines à en rêver, il tenait enfin Julia dans ses bras et sentait sa douceur, sa chaleur... Il n'en voulait plus à Kristina, mais la bénissait au contraire d'avoir demandé à l'orchestre de « changer de disque » et de lui permettre ainsi de serrer Julia contre lui.

A la seconde même où il l'avait enlacée, sa colère contre sa sœur s'était envolée, et aussi les doutes engendrés par les remarques désobligeantes de sa mère à Julia.

« Vous vous faites désirer... Vos petits airs de jeune fille sage sont juste une façade... » : ces propos venimeux l'avaient d'abord indigné, et puis ils s'étaient mis à le tourmenter. Il s'était rappelé l'attitude de Julia qui, après avoir répondu avec ardeur à ses avances, les avait découragées. N'était-ce pas là une tactique, comme l'avait dit Sheila ? Et une tactique très efficace, car il ne cessait depuis de songer à la jeune femme... Alors était-ce une allumeuse ? Son plan consistait-il, après l'avoir aguiché, à se refuser à lui jusqu'à ce que, fou de frustration, il ne voie plus d'autre moyen d'assouvir sa passion que de l'épouser ?

Il était en train de ruminer ces sombres pensées lorsque Kristina les avait rejoints et s'était étonnée de son air maussade. Faute de pouvoir lui avouer ses craintes, il avait donné la première excuse qui lui était venue à l'esprit : la musique. Ce n'était d'ailleurs pas un mensonge : il détestait vraiment la techno.

Mais quand l'orchestre avait attaqué *Le Beau Danube bleu* et qu'il avait enlacé Julia, tous ses soupçons s'étaient évanouis. Il en avait assez de lutter, assez de la désirer de loin. Maintenant qu'elle était dans ses bras, il éprouvait un merveilleux sentiment de plénitude, fait de sérénité et d'excitation mêlées.

C'est alors qu'il avait aperçu sa grand-mère, les yeux rivés sur le couple qu'il formait avec Julia, et un sourire attendri sur les lèvres...

– Qu'y a-t-il ? répéta Julia en se reculant un peu et en le fixant d'un air intrigué.

– J'ai eu une sorte d'hallucination. Ce doit être le Champagne.

– Vous en avez, en effet, bu plusieurs coupes, et à jeun, en plus, parce que j'ai vu que vous n'aviez pas touché au buffet... Vous ne vous sentez pas bien ?

– Physiquement, si ; c'est ma tête qui m'inquiète : il m'a semblé voir ma grand-mère à la fenêtre.

La réaction de Julia le surprit agréablement. Au lieu de le regarder comme s'il avait perdu l'esprit, elle observa d'un ton calme:

– C'est parce que vous la pleurez encore et que ce cadre où elle a toujours vécu vous la rappelle. Si on ajoute à cela le Champagne...

– Oui, vous avez sans doute raison... ou bien alors, il faut que je me mette à croire aux fantômes.

Michael se tourna de nouveau vers la vitre derrière laquelle le visage de Kate lui était apparu, mais il n'y avait plus rien, bien sûr...

Une onde de douleur le submergea. Si seulement sa grand-mère était encore vivante..., songea-t-il. Si seulement elle pouvait être là, dans ce salon... Avec le dynamisme et la pétulance qui la caractérisaient, elle aurait dansé toute la soirée, donnant des leçons de gaieté et de joie de vivre à tous, y compris aux plus jeunes... Elle lui manquait affreusement ; une femme aussi merveilleuse n'aurait jamais dû mourir.

– Il faut que vous mangiez, dit Julia. Une tasse de café fort ne vous ferait pas de mal non plus.

Mais Michael était trop secoué pour penser à des choses aussi prosaïques.

– Non, pas maintenant, déclara-t-il. Ce dont j'ai besoin pour le moment, c'est de calme, et il y a ici trop de monde, trop de bruit... Venez !

Il saisit la jeune femme par la main et l'entraîna hors de la pièce. Elle crut qu'il avait l'intention de sortir dans le jardin, où la fraîcheur

de la nuit lui aurait éclairci les idées, mais il se dirigea vers la cage d'escalier. Après avoir gravi quelques marches, il vacilla, et elle lui enlaça instinctivement la taille pour le soutenir.

S'appuyant lourdement sur elle, il lui passa un bras autour des épaules et reprit son ascension en observant :

– J'aimerais que ce soit vrai, Julia. J'aimerais avoir réellement vu ma grand-mère à la fenêtre.

Ses yeux bleus exprimaient une peine si profonde que la jeune femme en eut le cœur serré, car la douleur d'avoir perdu un être cher ne lui était que trop familière.

– Vous l'avez peut-être réellement vue, remarqua-t-elle d'une voix douce. Son esprit était peut-être là, et vous ne l'avez pas juste senti, mais...

– Non, si ma grand-mère pouvait revenir de l'autre monde, elle ne se contenterait pas d'une brève apparition derrière une vitre. La connaissant, je suis certain qu'elle ferait quelque chose de spectaculaire, comme d'envoyer la vaisselle voler à travers les airs... Elle avait beaucoup d'humour.

Ils étaient à présent arrivés au premier étage et longeaient un immense couloir.

– Vous avez un but précis ? demanda Julia.

– Je le pensais, mais maintenant, je ne suis plus sûr de rien.

– Non, je ne parlais pas du but que vous avez dans l'existence, mais de la chambre où vous voulez aller vous étendre.

– Ah ! ça, oui, je le sais : dans celle où je m'installe toujours quand je séjourne ici. Nous y sommes, d'ailleurs.

Michael ouvrit une porte et introduisit Julia dans une pièce relativement petite, décorée dans des tons bleu, gris et jaune pâle. Pendant qu'elle se dirigeait vers la table de nuit pour allumer la lampe de chevet, Michael referma la porte — et tourna la clé dans la serrure.

– C'est drôle, observa-t-il, mais le fait de revoir ma grand-mère — ou d'avoir cru la revoir — m'a rappelé l'une de ses grandes qualités, que j'avais oubliée et qu'elle a pourtant essayé d'inculquer à chacun de membres de la famille.

– Quelle qualité ?

– La capacité de forcer le destin. Quand elle voulait quelque chose, ma grand-mère allait de l'avant, sans se poser de questions.

Si elle était là ce soir, elle me prendrait à part et me dirait : « Tu sais ce que tu veux, alors fonce ! »

– Elle n'aurait pas à vous le dire ! Vous avez hérité de son audace et de sa détermination, votre succès dans les affaires le prouve.

– Je vais sûrement vous surprendre, déclara Michael en s'asseyant sur le lit et en enlevant ses chaussures, mais ce n'était pas à mon travail que je pensais.

Julia hocha la tête, puis jeta un coup d'œil au téléphone installé sur la table de nuit. Après avoir rendu Michael morose, le Champagne lui déliait la langue, mais il avait plus besoin de dormir que de parler.

– Allongez-vous, pendant que j'appelle un taxi, ordonna-t-elle. J'irai ensuite l'attendre dehors, et je rentrerai chez moi. Il y a tant de gens ici, que personne ne remarquera notre absence.

– Et je ne vois pas bien l'intérêt d'assister à une soirée où ma présence est aussi peu indispensable, observa Michael qui avait à présent ôté sa veste et sa cravate.

– Oui, je sais, vous considérez cela comme une perte de temps. Vous préférez de loin une réunion de travail à une réception, même si elle est donnée en votre honneur.

– Vous êtes sûre de me connaître, n'est-ce pas ?

La ceinture et les chaussettes de Michael ayant maintenant rejoint la veste et la cravate par terre, Julia se dépêcha de décrocher le téléphone.

– Il faut que je tape un numéro spécial pour appeler l'extérieur, comme dans un hôtel ? demanda-t-elle.

Au lieu de lui répondre, Michael se saisit du combiné et le reposa sur son support.

– Venez près de moi, Julia ! dit-il doucement.

La jeune femme en demeura sans voix, puis, comme Michael lui tendait la main, elle retrouva assez de lucidité pour déclarer :

– Je vous en prie, Michael, réfléchissez ! Si nous...

– Non, j'en ai assez de réfléchir ! Je deviens fou, à force de réfléchir ! Nous allons passer un accord : toute réflexion nous est désormais interdite.

– Un accord ? Il faut faire venir Sterling Foster, alors, et lui demander d'ajouter cette clause au contrat !

Bien que Julia se fût efforcée de parler d'un ton léger, son cœur battait la chamade — et il s'accéléra encore quand Michael lui prit

les mains, l'attira vers lui et lui emprisonna les jambes entre ses cuisses.

– Oubliez Sterling..., murmura-t-il. Oubliez tout ce qui n'est pas nous deux.

Il y avait tant de promesses dans sa prière, que Julia sentit une irrésistible faiblesse l'envahir. S'oublier... Tout oublier... et satisfaire enfin ce désir dévorant de lui appartenir... Se laisser aller, juste une fois, mourir de bonheur sous ses caresses...

Dans un ultime sursaut de lucidité, cependant, elle tenta une dernière fois de résister, lorsque Michael, presque d'un même mouvement, l'assit sur ses genoux et referma les bras sur elle. D'une main tremblante, elle s'efforça de le repousser. Mais pas assez pour le décourager, et encore moins pour lui laisser penser qu'elle n'avait pas envie de lui.

Son manque de volonté la déconcerta : après avoir tenu bon pendant des semaines, pourquoi se sentait-elle brusquement prête à rendre les armes ? Était-ce le Champagne qui lui brouillait les idées, à elle aussi ?

Comme s'il lisait dans ses pensées, Michael dit alors :

– Je ne suis pas ivre, Julia. Je suis au contraire plus lucide que je ne l'ai jamais été, et c'est pour cela que je n'ai plus peur de vous avouer, et de m'avouer à moi-même, à quel point vous m'attirez.

Il y avait tant d'émotion dans sa voix, et sur son visage une expression si proche de la prière, que la

jeune femme en fut bouleversée. Le Michael Fortune dominateur qu'elle connaissait avait cédé la place à un homme qui savait certes ce qu'il voulait, mais qui n'hésitait pas à exprimer ses sentiments, au risque d'essuyer une rebuffade mortifiante. Lui qui entendait toujours contrôler la situation, il se mettait soudain en position de faiblesse.

Cette humilité imprévue finit d'abattre les défenses déjà ébranlées de Julia : elle se pencha vers Michael et lui offrit ses lèvres. Il s'en empara avec avidité, et ils échangèrent un baiser si fougueux qu'ils durent bientôt s'écarter l'un de l'autre pour reprendre leur souffle. La bouche de Michael descendit alors le long du cou de la jeune femme, se frayant un chemin brûlant jusqu'au creux de sa gorge.

D'une main fiévreuse, il fit glisser la fermeture Eclair de sa robe, lui dégagant d'abord les épaules puis les seins qu'il se mit à

mordiller doucement à travers la dentelle rouge du soutien-gorge. Puis prenant les gémissements de la jeune femme pour une invite sensuelle, il repoussa la fine barrière de soie qui emprisonnait ses seins et se remit à en titiller les pointes durcies, des lèvres, des dents, de la langue.

Eperdue de plaisir, Julia ferma les paupières. Quand elle les rouvrit, ce fut pour rencontrer le regard de Michael rivé sur son visage. Ils étaient allongés sur le lit, à demi nus l'un et l'autre : il ne portait plus qu'un caleçon de soie bleue, et elle son slip rouge et ses bas. Sa passion l'enivrait au point qu'elle se rappelait à peine quand et comment ils s'étaient débarrassés du reste de leurs vêtements mais, loin d'en éprouver de la gêne, elle trouvait tout naturel d'être ainsi couchée près de Michael, sa peau contre sa peau et les yeux dans les siens.

– Tu es si belle..., chuchota-t-il. Mais jamais je ne me serais douté que tu pousserais le souci de l'harmonie jusqu'à mettre des sous-vêtements assortis à ta robe !

– Encore un conseil de Kristina ! Mais, rassurez-vous, je les ai payés moi-même, murmura Julia en rougissant. Je suis déjà suffisamment gênée par toutes ces dépenses que tu as dû faire pour moi...

– Ne le sois pas. J'aime te faire des cadeaux. Cela me fait plaisir de te gâter. J'ai envie, désormais, de satisfaire toutes tes envies.

Michael fut surpris de s'apercevoir qu'il pensait vraiment ce qu'il disait : d'habitude, il limitait ses largesses, tant il avait peur que l'on abuse de sa naïveté.

– Je n'ai envie que de toi, chuchota Julia, la gorge nouée par l'émotion.

Parce qu'elle l'aimait, comprit-elle soudain. Malheureusement il était bien trop tôt pour oser le lui avouer. Le connaissant, elle savait qu'une telle déclaration ne manquerait pas de l'effrayer. Il ressentirait son amour comme un fardeau, une sujétion, et mieux valait donc lui exprimer ses sentiments d'une autre façon, par des actes qui seraient finalement aussi éloquents que des mots, mais dont Michael ne songerait pas à prendre ombrage.

Repoussant alors les phrases brûlantes qu'elle avait envie de prononcer, elle posa les lèvres sur celles de Michael et l'embrassa avec une ardeur décuplée par l'amour secret qui lui consumait le cœur.



Bien que leurs étreintes précédentes aient déjà révélé à Michael une Julia voluptueuse et sensuelle, jamais encore il n'avait senti un élan aussi puissant la pousser vers lui. Il n'eut pas le temps de s'en étonner, car l'une des mains de la jeune femme, après s'être promené voluptueusement le long de son dos, puis de sa hanche, venait de s'arrêter sur son sexe qu'elle se mit à caresser doucement à travers la soie légère. Ce fut comme si une étincelle mettait le feu à ses sens, et il oublia tout le reste.

Les derniers vêtements qui faisaient obstacle à leur désir furent bientôt enlevés, mais quand Michael s'écarta un instant de Julia pour sortir un préservatif du tiroir de la table de chevet, elle eut un moment d'angoisse : devait-elle lui dire qu'il serait son premier amant ?

La peur de paraître ridicule, et de le voir peut-être considérer le don de sa virginité comme un cadeau empoisonné, la persuada finalement de se taire.

L'amour compenserait son manque d'expérience, songea-t-elle, et il y avait de grandes chances pour qu'aucune preuve matérielle n'apprenne la vérité à Michael : elle avait pratiqué la gymnastique et l'équitation dans son adolescence, et utilisait des tampons depuis des années.

Lorsqu'il la reprit dans ses bras, elle garda donc le silence et ne pensa plus qu'à l'acte merveilleux qui allait les unir l'un à l'autre.

Michael la pénétra lentement et, posant les mains au creux de ses reins, la souleva pour s'enfoncer au plus profond de son corps de femme. Julia éprouva alors une telle joie que celle-ci excéda en intensité tout ce qu'elle avait pu imaginer. Elle croyait avoir atteint un degré de plaisir impossible à dépasser, mais elle se trompait : quand Michael se mit à aller et venir en elle, des ondes de volupté de plus en plus fortes se mirent à lui parcourir les reins, jusqu'à ce qu'une dernière poussée fasse rayonner le plaisir dans tout son corps, tandis que Michael se cambrait contre elle avec un cri sourd.

Le monde secret des amants comblés venait de s'ouvrir à Julia, et elle trouvait là un bonheur ineffable qui dépassait celui de la simple jouissance. Un lien indestructible l'attachait désormais à Michael : quoi qu'il arrive dans les jours ou les semaines à venir, elle aurait partagé avec lui ces moments uniques où ils ne savaient plus où leur propre corps finissait et où celui de l'autre commençait.

C'était du moins ce que Julia avait ressenti, et son amour pour Michael en était sorti considérablement grandi.

Elle refusa en revanche de se demander ce qu'il avait éprouvé, lui. Il ne fallait pas gâcher par des suppositions et des analyses stériles la perfection de l'instant présent.

A la respiration lente et régulière de Michael, elle comprit bientôt qu'il s'était endormi. Se blottissant alors avec volupté contre lui, elle lui caressa tendrement les cheveux, ferma les yeux et sombra à son tour dans un profond sommeil.

## 12.

Le téléphone sonna alors que Julia finissait de dîner.

—C'est sûrement pour toi, déclara Kia. Michael Fortune a appelé au moins dix fois aujourd'hui... Non, ne t'inquiète pas : je ne lui ai pas dit où tu étais.

Elle décrocha, prononça quelques mots dans le combiné, puis le tendit à son amie.

Le pouls de Julia s'emballa. Elle avait envie de parler à Michael, de le voir, depuis le matin, mais sans pouvoir se défendre d'une sourde inquiétude : en avait-il envie, lui aussi ?

A son réveil, il lui avait fallu un moment pour comprendre qu'elle ne rêvait pas, qu'elle était bien couchée nue près de Michael, dans une chambre de la demeure des Fortune. Le merveilleux souvenir de la nuit précédente lui était alors revenu, et elle avait dû se retenir pour ne pas embrasser Michael jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux et lui fasse de nouveau l'amour.

Mais elle ne pouvait pas rester. C'était samedi, et elle devait regagner son appartement, se doucher, se changer et se rendre ensuite au centre de rééducation. Une fête qui durerait toute la journée y était organisée à l'occasion d'Halloween. Joanna attendait ces réjouissances avec impatience, et elle aurait été affreusement déçue si sa sœur n'y avait pas participé.

Bien qu'à regret, Julia avait donc quitté le lit et remis rapidement ses vêtements. Il n'était que 6 heures, et le silence régnait dans la grande maison quand elle était descendue au rez-de-chaussée pour appeler un taxi.

Il était à présent 21 heures, et elle rentrait à peine de la clinique. Le cœur battant, elle prit le combiné et salua Michael d'une voix mal assurée.

Le fait d'entendre Julia, même au téléphone, émut profondément Michael. Il ne pensait qu'à elle depuis le moment où il s'était réveillé et avait découvert la place vide, à côté de lui. Il avait immédiatement essayé de joindre la jeune femme à son appartement, mais elle ne s'y trouvait pas, et les tentatives qu'il avait ensuite faites toutes les deux heures n'avaient pas donné plus de résultats.

Pendant cette longue journée, ses sentiments avaient oscillé entre l'inquiétude, la frustration et la colère. Maintenant qu'il avait Julia au bout du fil, mille questions lui brûlaient les lèvres, mais il ne les posa pas : ne sachant pas à quel jeu elle jouait, il préférait rester sur son quant-à-soi.

–Ça te dirait de prendre un verre avec moi ? demanda-t-il.

–Ce soir ?

–Oui. Je peux passer te chercher dans un quart d'heure.

La jeune femme jeta un coup d'œil à son jean usé et à son gros sweat-shirt. Elle n'était pas maquillée et portait une queue-de-cheval qui constituait une coiffure commode pour les activités de plein air organisées aujourd'hui par la clinique, mais convenait beaucoup moins bien à une sortie avec Michael Fortune.

– Je serai prête dans vingt minutes, déclara-t-elle.

–Je t'en donne trente, annonça Michael d'un ton faussement dégagé.

Il brûlait, en fait, de sauter sur-le-champ dans sa voiture pour être plus vite près de Julia, mais il ne voulait pas trahir son impatience de la revoir. Si elle pouvait disparaître toute une journée sans un mot d'explication, il devait se montrer capable de feindre au moins l'indifférence.

Une demi-heure plus tard, Michael sonnait à la porte de l'appartement. Julia avait entre-temps enfilé une jupe et un pull-over de laine, et son fer à friser avait donné un semblant de recherche à sa coiffure.

Lorsqu'elle ouvrit à Michael, une folle envie de se jeter dans ses bras la saisit, mais il avait l'air si détaché qu'elle se contenta de lui sourire et de le saluer comme s'il était juste son patron.

Il pleuvait, dehors, ce qui leur fournit un premier sujet de conversation pendant qu'ils roulaient dans les rues de Minneapolis, mais la curiosité de Julia finit par l'emporter sur sa circonspection, et elle demanda :

– Où allons-nous prendre ce verre ?

– Chez moi, répondit Michael. Tu as des objections ?

– Non, mais je... je dois être rentrée demain matin à 10 heures au plus tard, indiqua la jeune femme.

Le dimanche, le centre de rééducation était ouvert aux visiteurs de midi à 18 heures, et Joanna se serait étonnée que sa sœur ne passe pas l'après-midi avec elle comme d'habitude.

– Je te ramènerai à temps, je te le promets, dit Michael en mettant la main sur le genou de Julia.

Celle-ci attendit qu'il l'interroge sur le motif de cette obligation, ainsi que sur la nature de ses occupations au cours de la journée écoulée. Elle était décidée à lui répondre s'il voulait des explications: sa sœur tenait une place très importante dans sa vie, et le fait que Michael ne connaisse pas la vérité sur Joanna dressait un mur entre eux.

Mais il ne posa aucune question, et Julia jugea malvenu de lui raconter soudain, sans raison apparente, la triste histoire de sa sœur. D'après ce qu'elle avait compris, la mère de Michael avait toujours utilisé ses enfants pour servir ses intérêts, et Julia refusait d'employer ce genre de tactique, même dans le but de se rapprocher de Michael. Le risque était trop grand qu'il voie dans ses confidences le type de manipulation pratiqué par Sheila.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'appartement de Michael, ce dernier leur servit un verre de vin à chacun, mais il ne toucha pas au sien. Assise près de lui dans le canapé, Julia but quelques gorgées pour se donner une contenance : le silence et l'air sombre de Michael la rendaient nerveuse.

– Cette invitation était juste un prétexte, finit-il par dire, les yeux rivés sur la jeune femme. J'ai envie de toi depuis que je me suis réveillé ce matin, mais maintenant que tu es là...

Julia attendit qu'il termine sa phrase et, comme il s'obstinait à se taire, elle insista :

– Et maintenant que je suis là ?

Tendus, ils restèrent un instant immobiles, à se guetter l'un l'autre, puis, mus par un même élan, ils s'enlacèrent et se mirent à s'embrasser fougueusement.

Le désir qui avait couvé en eux toute la journée explosa alors sans retenue et, dans leur hâte à le satis-

faire, ils s'aimèrent là, sur le canapé, sans même prendre la peine de se déshabiller complètement.

Le bonheur d'être ensemble chassa la tension et les inquiétudes des heures précédentes : rien ne comptait plus que leur passion dévorante, qu'ils assouvirent encore et encore — dans le séjour, puis dans la chambre de Michael. Ils s'étaient créé un univers à eux, hors du temps et du monde extérieur, où tout ce qui les séparait était oublié, où ils ne faisaient plus qu'un.

Le retour à la réalité, le lendemain matin, en fut d'autant plus difficile, mais Michael n'en raccompagna pas moins Julia chez elle à l'heure prévue.

Pendant le trajet, il l'observa à la dérobée en se demandant à quoi elle comptait occuper sa journée, et en regrettant de ne pouvoir la passer près d'elle, mais sans rien exprimer de ses pensées.

Ses doutes commençaient en effet à revenir : en refusant de lui révéler spontanément où elle passait ses samedis et ses dimanches, Julia n'essayait-elle pas de le forcer à quémander des informations et de le mettre ainsi en situation d'infériorité ? S'il lui dévoilait l'importance qu'il attachait à leur relation, elle se servirait sûrement de cet aveu de vulnérabilité comme d'une arme contre lui...

Les yeux fixés sur le pare-brise ruisselant de pluie, Julia se sentait de plus en plus soucieuse à mesure que le moment de se séparer de Michael approchait. Si seulement il lui posait des questions ! Elle brûlait de lui parler de Joanna... Il lui semblait que leurs liens s'étaient encore resserrés pendant cette nuit d'amour, et elle aurait voulu ne plus avoir aucun secret pour lui.

Mais il se taisait — par indifférence, sans doute : peu lui importait de savoir où elle allait et ce qu'elle faisait quand ils n'étaient pas ensemble. Leurs rapports avaient changé de nature — de patron et secrétaire, ils étaient devenus amants, mais ils n'étaient pas plus fiancés qu'avant. Elle ne devait surtout pas s'imaginer, juste parce que Michael lui avait ouvert son lit, qu'il était amoureux d'elle. Trop de femmes confondaient l'amour et le désir... Il fallait se garder



de tomber dans ce piège classique, dont tous les manuels de psychologie du comportement décrivaient le mécanisme.

Elle aimait donc un homme qui la désirait seulement, mais mieux valait l'accepter que de se bercer d'illusions.

Cette situation n'en était pas moins douloureuse, et dès que la voiture se fut arrêtée devant son immeuble, elle en descendit précipitamment afin de cacher ses yeux voilés de larmes.

Ce soir-là, Jen et Debby réquisitionnèrent le séjour pour préparer un spectacle de mime avec des condisciples. Julia et Kia se retirèrent dans leur chambre pour lire mais, vers 21 heures, elles eurent la surprise d'entendre quelqu'un frapper à la porte.

–J'espère que nous n'allons pas être invitées à leur servir de public-test ! maugréa Kia, qui était plongée dans un ouvrage de sociologie. J'ai du travail, moi !

La porte s'ouvrit alors et Michael apparut dans l'encadrement.

–Les filles m'ont dit que vous étiez là, annonça-t-il.

–Parce que vous appartenez au gratin de la société, vous pensez avoir le droit de vous conduire partout comme en terrain conquis ? s'exclama Kia.

C'est notre chambre, ici, et nous aurions très bien pu ne pas être présentables !

– Désolé, murmura Michael d'un air contrit. Je vous promets d'attendre votre feu vert pour entrer, la prochaine fois.

– Mmh..., grommela la jeune Noire.

Julia, elle, était ravie de la visite de Michael, et la façon dont il la regardait prouvait qu'il était, lui aussi, content de la voir, même s'il n'était sans doute pas disposé à l'admettre tout haut.

– Si tu venais passer la nuit chez moi ? lui proposa-t-il. Prends quelques affaires, et nous irons au bureau ensemble, demain matin.

– Entendu ! s'écria la jeune femme en sautant sur ses pieds, sous l'œil réprobateur de Kia.

Mais ni Michael ni Julia n'y prêtèrent attention. Ils avaient déjà pénétré dans leur monde à eux, où rien ni personne ne pouvait les atteindre.

Par une sorte d'accord tacite, les week-ends suivants se déroulèrent de la même façon que celui-là : Julia continua de passer ses samedis et ses dimanches avec Joanna, sans que Michael lui posât de questions sur ses occupations de la journée mais, le soir, il venait la chercher et l'emmenait chez lui. Fidèle à sa résolution, la jeune femme gardait le silence sur son emploi du temps du week-end. Cela restait un sujet qu'ils étaient tous les deux trop têtus et trop orgueilleux pour aborder, le seul point noir d'une relation qui devenait plus riche et plus harmonieuse au fil des semaines.

Ils passaient presque toutes leurs soirées ensemble. Comme le temps de plus en plus froid ne leur permettait plus d'aller courir aussi souvent qu'ils l'auraient souhaité, Michael avait transformé l'une des chambres d'ami de son appartement en salle de gymnastique, dotée de nombreux appareils d'entraînement physique. Après une séance d'exercice, il lui arrivait d'emmener Julia au restaurant, au cinéma ou au théâtre, et ils dînaient parfois chez l'un ou l'autre des Fortune, ou avec des collègues de travail.

A ces sorties, ils préféraient néanmoins tous les deux les heures calmes pendant lesquelles, assis devant la cheminée, ils lisaient, parlaient ou jouaient aux cartes. Ni l'un ni l'autre ne regardaient beaucoup la télévision, mais il y avait certaines émissions qu'ils essayaient de ne pas manquer. Les mêmes choses les faisaient rire, avaient-ils eu le plaisir de constater, et ils échangeaient souvent des plaisanteries qu'ils étaient seuls à comprendre.

Cette profonde complicité, ajoutée à leurs merveilleuses nuits d'amour, donnait à leur liaison la saveur d'une lune de miel : aucun couple de jeunes mariés n'aurait pu mieux s'entendre sur tous les plans.

Aux gens qui lui demandaient quand ils comptaient se marier, Julia déclarait gaiement qu'ils y penseraient seulement après avoir épuisé les joies des fiançailles. Mais elle se sentait beaucoup moins gaie ensuite, car cette question lui rappelait ce qu'elle s'efforçait d'oublier : à savoir que son bonheur actuel était fondé sur une imposture.

Michael, lui, ne répondait jamais aux personnes qui l'interrogeaient sur la date du mariage, mais cela ne paraissait pas étonner ses interlocuteurs. Sans doute considéraient-ils que ce genre de décision était du domaine des femmes. En réalité, il

refusait de songer à l'avenir. Le présent lui suffisait : jamais aucune femme ne l'avait rendu aussi heureux que Julia.

Au lieu de s'émuousser avec le temps et l'habitude, son attirance pour elle ne cessait de grandir. L'ennui avait fini par naître de toutes ses autres liaisons, mais Julia, elle, lui inspirait un intérêt et un désir toujours croissants. Cela lui déplaisait qu'elle ne passe pas les journées du samedi et du dimanche avec lui, mais il tâchait de ne pas y penser.

Si Michael s'était résigné à voir Julia ne lui consacrer qu'une partie du week-end, il ne comptait pas faire d'autres concessions en matière d'absences inexplicables. Lorsque le jour de Thanksgiving, le dernier jeudi de novembre, commença d'approcher, il invita donc Julia au repas qui réunissait tous les Fortune à cette occasion et, quand elle refusa, il se mit en colère.

–Comment ça, tu ne peux pas venir ? s'exclama-t-il. Tu as d'autres projets ?

–Oui, j'ai promis à ma sœur de passer cette journée avec elle.

La clinique organisait le déjeuner traditionnel de Thanksgiving pour les patients à qui leur état ne permettait pas de rentrer chez eux, et Julia n'avait nullement l'intention de laisser Joanna seule ce jour-là.

Elle regarda Michael se diriger vers la fenêtre de son bureau et s'arrêter devant, les mains dans les poches. Il lui tournait le dos, et la jeune femme sentit une sourde angoisse la gagner. Elle ne voulait pas se disputer avec lui et rompre ainsi la merveilleuse harmonie qui régnait entre eux depuis des semaines.

Si seulement il étendait l'invitation à sa sœur..., songea-t-elle. Joanna était encore trop fragile pour sortir dans le monde, mais ce serait l'occasion de raconter son histoire à Michael.

–Ta sœur ! s'écria celui-ci avec un haussement d'épaules dédaigneux. Tu ne la vois jamais, tu ne mentionnes jamais son nom, et je suis censé croire que vous devez absolument passer Thanksgiving ensemble ?

– Le fait que je ne t'en parle pas ne signifie pas que je n'aie aucun contact avec elle ! répliqua Julia, piquée au vif.

Elle continuait d'appeler Joanna tous les soirs, et sans se cacher pour le faire, mais Michael ne lui avait jamais demandé à qui elle téléphonait.

Parce que cela ne l'intéressait pas, bien sûr... Quelquefois — et même de plus en plus souvent —, elle parvenait à oublier la véritable nature de leurs relations, mais là, soudain, la situation lui apparut de nouveau dans toute sa douloureuse réalité : elle était la secrétaire et la maîtresse de Michael, mais elle ne serait jamais rien d'autre.

– Toute ma famille s'attend à ce que tu sois avec moi le jour de Thanksgiving, déclara Michael d'un ton sec. Tu n'as qu'à dire à ta sœur que tu n'es pas libre !

Si Julia avait eu envie de lui parler de Joanna, ou de l'inviter à l'accompagner au déjeuner organisé par le centre de rééducation, elle en aurait été découragée par l'agressivité de Michael. Elle y voyait en effet la preuve que, pour lui au moins, rien n'avait changé depuis le début de leurs fausses fiançailles.

– Non, c'est toi qui diras à ta famille que je ne suis pas libre ! rétorqua-t-elle, son chagrin se transformant en un brusque accès de colère. Ce sera un excellent moyen de la préparer à notre future séparation : elle en déduira qu'il y a des problèmes entre nous, et notre rupture lui paraîtra ainsi moins suspecte. Nous avons si bien réussi à duper les gens, jusqu'ici, que ce serait vraiment dommage de rater notre sortie !

– Oui, vraiment dommage, répéta Michael en fixant sans le voir le spectacle de la rue, en contrebas.

« Notre rupture... » Ces mots s'étaient enfoncés dans son cœur comme un coup de poignard. Depuis que Julia partageait son existence, il avait perdu de vue le contrat qui les liait, et maintenant qu'elle le lui rappelait, l'idée d'y mettre un terme l'affolait. Il ne pouvait imaginer de ne plus l'avoir à ses côtés jour et nuit, de ne plus jamais faire l'amour avec elle.

Car la fin de leurs fausses fiançailles entraînerait celle de leur liaison, il en était sûr et ne le voulait pas. Julia devait le savoir. Était-elle en train d'utiliser à ses propres fins le désir qu'il avait d'elle ?

Il se retourna pour la regarder. Elle avait le visage aussi impénétrable que celui d'un joueur de poker, et Michael en conclut que ses craintes étaient fondées : après l'avoir aguiché, elle avait peu à peu affermi son pouvoir sur lui jusqu'à lui être indispensable et, maintenant, il était pris au piège...

Du moins le croyait-elle, songea-t-il dans un sursaut d'orgueil, car personne n'avait encore jamais réussi à manipuler Michael

Fortune, et ce n'était pas une petite secrétaire qui lui imposerait sa loi...

—Tu as raison de dire qu'il y a des problèmes entre nous, déclara-t-il de sa voix la plus froide. Tu peux passer Thanksgiving avec qui tu veux, et j'essaierai de paraître irrité par ton absence. Ma famille comprendra ainsi que nous sommes loin de filer le parfait amour.

« J'essaierai de paraître irrité... » Julia trouvait ce choix de mots très révélateur : il signifiait que Michael se moquait bien d'être ou non avec elle le jour de Thanksgiving. Sa vie personnelle ne l'intéressait pas. Il ne lui avait même pas demandé le prénom ou l'âge de sa sœur ! Elle avait bien fait, finalement, de ne pas lui parler de Joanna : au lieu d'une marque de confiance et d'attachement, il n'y aurait vu qu'un moyen de l'apitoyer.

Lorsque Michael annonça qu'il quittait le bureau, ce soir-là, Julia lui dit de regagner seul son appartement : elle passerait la soirée et la nuit dans le sien. Ce serait la première fois depuis des semaines qu'ils ne partageraient pas le même lit.

—Comme tu veux ! déclara Michael d'un ton sec. Et si tu as des regrets, appelle-moi ; je viendrai te chercher.

Cela ne risquait pas d'arriver ! pensa la jeune femme. Elle préférerait mourir plutôt que de s'infliger une telle humiliation.

La remarque de son patron ne méritait même pas qu'elle y réponde autrement que par un regard dédaigneux. Michael resta un moment à la fixer, puis il sortit de la pièce et claqua la porte derrière lui.

Julia prit le bus pour rentrer chez elle. Maintenant habituée à aller au travail et à en revenir dans la voiture de Michael, elle trouva ce moyen de transport moins confortable qu'auparavant. Il faut dire que le bus était bondé, ce jour-là, et il y faisait très chaud. Du fait de la circulation difficile, il était par ailleurs soumis à des arrêts et à des redémarrages incessants qui finirent par mettre Julia au bord de la nausée.

Tellement bien que, loin de se calmer, son malaise empira : elle se sentit barbouillée ensuite pendant toute la soirée, et le lendemain au réveil, elle eut à peine le temps d'atteindre la salle de bains avant de succomber à une horrible envie de vomir.

Trop faible pour bouger, Julia s'assit ensuite par terre et s'appuya contre le mur. Ce fut dans cette position que Kia la découvrit quelques minutes plus tard en entrant dans la salle de bains.

– Tu n'as vraiment pas l'air bien, observa la jeune Noire en s'agenouillant près de son amie et en lui tâtant le front. Tu es aussi blanche que la baignoire.

– Je me sens affreusement mal, murmura Julia. J'ai dû être intoxiquée par les gaz d'échappement du bus, hier soir.

Après l'avoir considérée avec attention, Kia remarqua :

– Je ne t'ai pas beaucoup vue, ces dernières semaines, et je te trouve changée. Tu as ce qui ressemble fort à un masque de grossesse... Serais-tu enceinte, par hasard ?

Julia se redressa si brusquement que la tête lui tourna et qu'elle se radossa au mur de peur d'être de nouveau malade.

– B... bien sûr que non ! bredouilla-t-elle. Je... Nous... Michael a toujours pris des précautions.

– Lesquelles ?

– Il... il utilise des préservatifs.

– C'est loin d'être efficace à cent pour cent. A quand remontent tes dernières règles ?

– Au début du mois d'octobre, je crois, mais je ne me suis pas inquiétée, parce que j'étais sûre que...

Julia ferma les yeux tandis qu'une nouvelle nausée lui tordait l'estomac.

– Non, Kia, je suis certaine de ne pas être enceinte, déclara-t-elle quand l'alerte fut passée. C'est probablement la grippe.

– J'en doute, mais l'avenir nous le dira. En attendant, je vais t'aider à regagner ton lit, et j'irai ensuite te chercher des biscuits salés. C'est un remède qui marche parfois contre le mal au cœur.

Une heure plus tard, Julia appela le siège de la société pour annoncer qu'elle était malade. Elle se sentait très fatiguée, même si les biscuits salés avaient calmé ses nausées — ce qu'ils n'auraient pas fait, au contraire, si elle avait vraiment eu la grippe.

La même pensée était sûrement venue à Kia, mais elles s'abstinrent toutes les deux de la formuler.

Michael se rendit à l'appartement de Julia en sortant du bureau. Il avait passé les huit heures précédentes à s'interroger : était-elle



réellement malade, ou bien était-ce encore une de ses ruses pour se rendre intéressante ?

Cela l'ennuyait de l'admettre, mais elle lui avait beaucoup manqué, la nuit précédente et pendant toute la journée, si bien qu'entre la possibilité de trouver dans son lit, faible et pâle, une femme qui lui était chère, et celle d'être manipulé par cette même femme, il préférait encore la première.

Quand il s'engagea dans la rue de Julia, pourtant, ce fut pour la voir devant son immeuble, en train de rire et de bavarder avec deux de ses colocataires.

Oubliant ses soupçons, Michael ne songea d'abord qu'à l'admirer : elle était si belle, avec ses yeux brillants et cette expression animée sur le visage ! Il ralentit pour mieux l'observer, et l'envie le saisit de s'arrêter, de la prendre dans ses bras et de l'emmener directement chez lui.

Et puis il réfléchit : elle n'avait pas du tout l'air malade ! Furieux, il appuya sur l'accélérateur et continua son chemin.

—Ce n'est pas Michael, là, qui vient de passer ? demanda Debby, les yeux fixés sur la voiture rouge en train de disparaître au coin de la rue.

Le cœur de Julia bondit dans sa poitrine.

– Michael ? répéta-t-elle. Je ne sais pas. Je n'ai rien vu.

Mais si c'était bien lui, pensa-t-elle, il était reparti sans lui parler, et cela ne présageait rien de bon.

Pas plus que les nausées qui la prirent le lendemain matin... Elle alla malgré tout travailler, mais le trajet la rendit tellement malade qu'elle dut se rendre deux fois aux toilettes pour vomir avant l'arrivée de son patron.

En constatant que Julia était à son bureau, Michael éprouva à la fois du soulagement et de la colère : il était content qu'elle soit là, mais un retour aussi rapide prouvait s'il en était besoin qu'il n'y avait rien de vrai dans cette histoire de maladie. En plus, elle portait un de ces tailleurs beigeasses qu'il détestait...

Michael l'observa cependant à la dérobée pendant qu'il traversait la pièce, et il lui trouva mauvaise mine. Saisi de remords, il déclara :

– Tu n'as pas l'air bien... Ce n'était peut-être pas très raisonnable de venir. Tu veux que je te ramène chez toi ?

Julia secoua lentement la tête, car tout mouvement brusque lui donnait mal au cœur.

- Non, ça ira, murmura-t-elle.
- Tu as droit à des congés maladie, alors si ça ne va pas, ne reste pas ici, ou tu risques de contaminer tout le service.
- Ne t'inquiète pas, je ne suis pas contagieuse, dit la jeune femme.

Si elle avait encore des doutes sur son état, la veille, ces nausées matinales à répétition les avaient pratiquement fait disparaître. Kia devait lui acheter aujourd'hui un test de grossesse, mais le résultat serait positif, elle en était certaine...

- Qu'est-ce que tu as, alors ? maugréa Michael. Une intoxication alimentaire ?

Son ton rude blessa profondément Julia, qui garda le silence et s'interdit même de lever les yeux vers lui de peur de trahir son désarroi.

Furieux de ne pouvoir obtenir de sa secrétaire ni une réponse ni un regard, Michael s'engouffra dans son bureau et en referma la porte sans douceur. Il avait conscience d'être à cran, et cela l'effrayait : deux nuits sans Julia, et voilà qu'il se transformait en une véritable boule de nerfs ! Elle s'en était d'ailleurs sûrement aperçue et devait se réjouir en ce moment même de la réussite de son plan. Elle se faisait désirer, comme Sheila l'avait dit, afin que la frustration finisse par le convaincre de la demander en mariage.

Jake Fortune vint voir Michael dans l'après-midi et pria Julia de se joindre à eux parce qu'il avait « une triste nouvelle à leur annoncer ». Certaine qu'il s'agissait d'un problème familial, la jeune femme déclara qu'elle avait trop de travail en retard pour s'accorder une pause, mais les deux hommes insistèrent, et elle dut s'incliner.

- Erica et moi nous sommes séparés, expliqua Jake. Nous voulions essayer de rester ensemble au moins jusqu'à Thanksgiving, mais... mais nous n'avons pas pu. Nos rapports ne cessent d'empirer, et nous n'avons plus le courage de continuer à sacrifier aux apparences.

- Je suis désolée, murmura Julia.

- Vous vous séparez ? s'écria Michael, consterné.

Il se rendait compte seulement maintenant combien il avait espéré que cela ne se produirait pas, combien il était important pour lui d'avoir dans son entourage des exemples de couples unis.

– Tu es sûr qu'il n'y a pas moyen d'arranger les choses entre vous, oncle Jake ? demanda-t-il. Une rupture après plus de trente ans d'union paraît si... incongrue !

– Je sais, dit Jake avec un haussement d'épaules résigné, et j'aurais préféré ne pas en arriver là, mais que veux-tu ? C'est comme ça... Il ne faut cependant pas que nos problèmes vous ôtent l'envie de vous marier : ce n'est pas parce qu'Erica et moi ne nous entendons plus que...

– Inutile de nous vanter les joies du mariage ! coupa Michael.

Une brusque colère s'était emparée de lui. L'amour éternel n'existait pas et n'existerait jamais, il en avait toujours été convaincu, et pourtant il se sentait trahi...

– Je vais être franc avec toi, oncle Jake, reprit-il. Julia et moi songeons à rompre nos fiançailles.

– Non, ce n'est pas possible ! s'exclama Jake, l'air sincèrement désolé. Il est si évident que vous êtes faits l'un pour l'autre... Je ne t'ai jamais vu aussi heureux, Mike, depuis que Julia partage ta vie.

– Nous aussi, nous sacrifions aux apparences, indiqua Michael, et à nous aussi, le courage de continuer commence à manquer.

Pendant tout le reste de l'après-midi, des membres de la famille Fortune défilèrent dans le bureau de Michael — sans doute pour parler de la séparation de Jake et d'Erica. Julia n'assista pas à ces discussions, mais elle était sûre que Michael en profitait pour évoquer des « problèmes » entre eux et exprimer des incertitudes sur l'avenir de leurs relations. Si elle en avait douté, les regards de commisération que lui lancèrent tous les visiteurs en repartant l'auraient d'ailleurs renseignée : ils croyaient visiblement que Michael s'apprêtait à la quitter.

Et ils ne se trompaient pas, de cela aussi la jeune femme était sûre : Michael allait très bientôt mettre fin à leurs fausses fiançailles.

Cette triste journée se termina sur une note plus dramatique encore, en anéantissant le faible espoir qui restait à Julia de souffrir seulement d'une infection virale. Le test de grossesse acheté par Kia se révéla en effet positif et, même si elle s'y attendait, cette preuve irréfutable de la gravité de sa situation lui causa un tel choc qu'elle fondit en larmes.

—Oh ! mon Dieu, Kia..., murmura-t-elle entre deux sanglots. Que vais-je faire ?

## 13.

Kia avait conseillé à Julia d'annoncer immédiatement la nouvelle à Michael.

– Attendre pour le lui dire ne rendra pas les choses plus faciles, avait-elle déclaré.

Sachant que son amie avait raison, Julia arrivait tous les matins au bureau fermement décidée à prononcer le petit discours qu'elle avait préparé et qu'elle se récitait intérieurement sous la douche, dans le bus ou l'ascenseur...

Mais Michael était si froid, si distant, qu'elle reculait chaque fois. Elle n'avait pas été capable de lui parler de Joanna pendant leur liaison, alors comment pourrait-elle l'informer de sa grossesse maintenant qu'il n'existait plus aucune intimité entre eux ? Et puis l'habitude de résoudre seule ses problèmes était enracinée en elle au point d'être devenue comme une seconde nature.

Le jour venu, Julia passa Thanksgiving avec sa sœur à la clinique, et Michael avec les Fortune.

– Tout le monde s'est demandé où tu étais, ce week-end, remarqua-t-il d'un ton dur le lundi suivant.

C'était le 1<sup>er</sup> décembre et la neige avait fait son apparition, rendant la circulation en ville encore plus difficile qu'à l'accoutumée. Le mal au cœur que le trajet en bus avait donné à Julia continuait de la tourmenter.

– Kyle et sa famille sont venus, poursuivit Michael, et Grant aussi. Ils voulaient que je leur présente ma fiancée, et ils se sont

étonnés de ne la voir ni le jeudi ni les trois jours suivants. Je t'ai téléphoné, mais personne n'a décroché.

– Je n'étais pas là.

La réponse sèche et laconique de Julia attisa la colère qui couvait en Michael.

– Et où étais-tu ? lança-t-il d'une voix hargneuse.

La jeune femme leva la tête et le regarda, les yeux écarquillés. Elle s'était tellement habituée à sa froideur que ce brusque accès de fureur la décontenançait.

– J'étais sortie, déclara-t-elle.

– Je m'en doute ! Ce que je veux savoir, c'est où tu es allée !

L'humeur de Michael interdisant plus que jamais les confidences, Julia observa :

– Ecoute, j'ai beaucoup de travail ce matin, alors si tu remettais ton interrogatoire à plus tard ?

Michael n'en revenait pas : sa secrétaire avait l'audace de l'envoyer promener ! Pour ne rien arranger, elle portait aujourd'hui une robe grise, triste et sévère, et cette tresse qu'il détestait.

Tout cela était délibéré, il en avait la certitude... Julia refusait de lui dire où elle avait passé le weekend, ne mettait plus les vêtements qu'il lui avait offerts, et le traitait avec hostilité dans l'espoir de le voir craquer. Elle attendait qu'il la supplie d'accepter que leurs relations reviennent à ce qu'elles étaient avant... Avant quoi, au fait ? Comment et pourquoi en étaient-ils arrivés à cette situation de guerre larvée ?

Les pensées se bousculaient dans l'esprit de Michael et, tout en ayant conscience de faire peut-être ainsi le jeu de Julia, il ne put se retenir de demander :

– Pourquoi sommes-nous soudain devenus ennemis ? Quel a été le point de départ de... de notre brouille ?

Julia serra les poings : Michael ne se rappelait donc pas leur discussion à propos de Thanksgiving, la dureté et le mépris qu'il lui avait alors témoignés ? Elle ne s'en souvenait que trop bien, elle !

– La semaine d'avant Thanksgiving, répondit-elle d'un ton glacial, je t'ai annoncé mon intention de passer cette journée avec ma sœur, et tu m'en veux depuis.

– Tu mens ! C'est toi qui me tiens à distance !

– Si tu faisais un peu plus attention aux autres, tu comprendrais certaines choses sans avoir à poser de questions.

– Quelles choses ?

S'apercevant qu'elle était sur le point d'informer Michael de sa grossesse, Julia se mordit la lèvre pour s'en empêcher. Vu l'état de fureur dans lequel il se trouvait, le moment était spécialement mal choisi.

– Ainsi, tu me crois aveugle ? reprit Michael. Tu crois que je n'ai pas percé à jour tes petites manœuvres ?

– Je ne sais pas de quoi tu parles, mais peu importe... Maintenant, j'aimerais me mettre au travail, si ça ne te dérange pas.

– Si, ça me dérange, et comme je suis ton patron, c'est moi qui décide de ton emploi du temps ! Tu essaies de couper court à une conversation qui te gêne, et pour cause, mais je connais ton secret, alors pourquoi ne pas en discuter ouvertement ?

– Tu... tu es au courant ? balbutia la jeune femme en pâlisant. Mais... comment ?

– Je ne suis pas aussi bête que tu as l'air de le penser !

– Tu es fâché ?

– J'ai été manipulé, et je devrais être content ? Toute ma vie, j'ai vu ma mère intriguer pour obtenir ce qu'elle voulait, et je m'étais juré de ne jamais laisser une femme me...

– De quoi m'accuses-tu exactement ? protesta Julia, partagée entre le chagrin, la peur et la colère. Je n'ai rien fait de mal !

– Ah non ? Tu as décidé d'épouser un beau parti — moi, en l'occurrence —, tu as élaboré dans ce but un plan que tu suis point par point mais, à part ça, tu ne fais rien de mal ?

– Si j'avais vraiment voulu te piéger, il m'aurait suffi de prétendre que je prenais la pilule, et tu m'aurais crue protégée d'une grossesse. Est-ce ma faute si les préservatifs ne sont pas aussi solides que...

– Attends ! Qu'es-tu en train de me dire, là ? Que tu es enceinte ?

Ils avaient peu à peu élevé la voix, et le silence qui suivit en parut d'autant plus profond. Ils étaient aussi abasourdis l'un que l'autre, même si c'était pour des raisons différentes.

– Mais... tu le savais déjà, non ? finit par murmurer Julia. Tu as déclaré « connaître mon secret ».

– Je parlais de ta stratégie de séduction en général : j'ignorais encore, à ce moment-là, que tu avais eu recours au plus ancien des stratagèmes utilisés par les femmes pour décrocher un mari : se faire faire un enfant.



– C'est ridicule, Michael ! Je te répète que, si j'avais voulu te piéger, j'aurais prétendu prendre la pilule... Cette grossesse est un accident... à moins que

tu ne me soupçonnes d'avoir percé tes préservatifs à coups d'épingles pour les rendre inefficaces ?

– C'est une possibilité, mais j'en vois une deuxième : qui me dit que je suis le père de ce bébé ? Tu passes peut-être tes week-ends avec un autre homme, un amant caché qui t'a mise enceinte et dont tu essaies de me refiler l'enfant...

A peine avait-il prononcé ces mots que Michael eut conscience d'être allé trop loin. Pendant quelques terribles secondes, son accusation sembla rester suspendue dans les airs, puis elle tomba sur Julia avec la force et la rapidité de la foudre.

Les lèvres de la jeune femme s'ouvrirent sur un cri silencieux de rage et de douleur mêlées. Enlevant ensuite le rubis de son doigt, elle contint son envie de le jeter au visage de Michael et le posa doucement sur la table. Cette bague avait appartenu à Kate Fortune et méritait en cela un certain respect.

– J'espérais que tu me connaissais assez pour me savoir incapable d'une action aussi basse, déclara-t-elle, mais je me trompais visiblement... Je me trompais aussi en croyant te connaître, mais tu viens de m'ôter toute envie de découvrir ta véritable personnalité.

Sur ces mots, elle attrapa son sac à main et sortit de la pièce en courant.

Anéanti, Michael demeura un instant comme pétrifié, puis une peur subite de ne plus jamais revoir Julia l'envahit et l'arracha à son immobilité. Il prit la bague et se lança à la poursuite de la jeune femme. Le temps qu'il atteigne l'ascenseur, cependant, elle était déjà dedans.

– Julia ! Attends ! cria-t-il.

Mais les portes se refermèrent avant qu'il n'ait pu monter dans la cabine, et il se hâta de regagner son bureau, car son agitation lui valait des regards étonnés de la part des gens qui circulaient dans le couloir.

Une fois seul, il se força à réfléchir. Julia était en colère contre lui, et à juste titre, mais elle finirait sûrement par se calmer. Il l'appellerait ce soir... ou plutôt non, il irait directement à son appartement, parce qu'elle refuserait peut-être de lui parler au

téléphone. Il admettrait alors avoir réagi de manière excessive, mais il avait eu un tel choc en apprenant l'incroyable nouvelle !

Maintenant qu'il avait recouvré un peu de sang-froid, il s'en voulait encore plus d'avoir accusé Julia d'entretenir une autre liaison. Elle était évidemment incapable d'une telle duplicité, mais un brusque accès de jalousie l'avait rendu fou furieux, et il avait dit n'importe quoi.

L'entrée de Sterling Foster dans la pièce le tira brusquement de ses pensées.

– Julia n'étant pas dans son bureau, je n'ai pas pu me faire annoncer, déclara l'avocat. Il paraît que vous vous êtes disputés et que tu l'as poursuivie en hurlant jusqu'à l'ascenseur ?

– C'est très exagéré ! grommela Michael. Je l'ai appelée, une seule fois, et je ne l'ai pas « poursuivie », mais suivie.

– Quel était l'objet de votre querelle ?

– Désolé, Sterling, mais cela ne regarde que Julia et moi.

– Il paraît qu'elle ne portait plus sa bague de fiançailles, quand elle est partie.

– Il paraît... Il paraît... Les gens, ici, n'ont donc rien de mieux à faire que de guetter l'occasion de répandre des rumeurs malveillantes ?

– Mais ces rumeurs-là sont vraies, n'est-ce pas ? Tout est fini entre vous deux ?

– Non, rien n'est fini ! Rien n'est fini !

S'apercevant qu'il était en train de crier, Michael s'obligea à se ressaisir.

– Est-ce la raison de votre visite, Sterling ? reprit-il d'une voix radoucie. Vous êtes venu vérifier le bien-fondé des derniers bruits qui courent sur les Fortune ?

– Pas du tout. Je voulais t'informer d'une nouvelle au mieux étrange, au pire inquiétante. Tu sais que, depuis l'annonce de la séparation de Jake et d'Erica, les actions de la société ont encore chuté. Ta famille a récemment connu beaucoup de vicissitudes, et les investisseurs n'aiment pas cela : toute instabilité les inquiète.

Michael n'écoutait pas l'avocat. Il songeait à Julia, il revoyait l'expression de son visage lorsqu'il l'avait accusée de vouloir lui faire endosser la paternité de l'enfant d'un autre. C'était vraiment un coup bas, d'une méchanceté et d'une gratuité inqualifiables... Il irait

peut-être jusqu'à se présenter à l'appartement de Julia avec un bouquet de roses, ce soir...

– Qu'en penses-tu, Mike ? demanda Sterling.

– Euh... pardon, bredouilla Michael en rougissant. Vous pouvez répéter la dernière partie de...

– Tu n'as pas entendu un mot de ce que je viens de dire, n'est-ce pas ? Tu es encore sous le coup de ta dispute avec Julia ? Je te comprends, remarque bien, parce que si tu perds...

– Je ne vais pas la perdre.

Le ton assuré de Michael était loin de refléter ses sentiments. Il avait peur, en fait : Julia était enceinte, et il avait accueilli la nouvelle de façon assez cavalière.

Non, pas de façon « assez cavalière », corrigea-t-il aussitôt. Il avait été d'une dureté impardonnable.

– J'espère sincèrement que les choses s'arrangeront entre vous, observa Sterling, mais revenons-en au sujet précédent. J'étais en train de t'expliquer que Jake, Nate et moi avons découvert une chose curieuse : depuis quelque temps, Monica Malone met la main sur toutes les actions Fortune qu'elle peut trouver. Nous ne comprenons pas pourquoi, mais tu as peut-être une idée, t o i ?

Première star de Hollywood à apparaître dans les publicités des laboratoires Fortune Cosmetics, Monica Malone était maintenant une femme vieillissante, mais tout le monde reconnaissait qu'elle avait grandement contribué, autrefois, à lancer l'entreprise créée par Kate Fortune.

– Elle a toujours possédé des actions de la société, nota Michael.

– Oui, mais pas beaucoup, et voilà soudain qu'elle en achète par paquets ! C'est troublant, non ?

Ce mystère aurait normalement retenu toute l'attention de Michael, mais là, il ne parvenait pas à s'y intéresser. Pour la première fois de son existence, ses problèmes personnels l'emportaient sur ceux de la compagnie : il voulait le pardon — et l'amour — de Julia. Sa décision était prise : il allait transformer leurs fausses fiançailles en vraie promesse de mariage, puis épouser Julia. Elle portait leur enfant !

– Excusez-moi, Sterling, déclara-t-il en se levant, mais je dois partir. Merci de m'avoir informé des étranges manigances de Monica Malone. Je suivrai cette affaire de près.

– Et en attendant, tu vas essayer de te réconcilier avec Julia ? dit l'avocat d'un air satisfait. Je t'approuve entièrement. Rampe devant elle s'il le faut, mais ne la laisse pas s'échapper.

—Je vous jure qu'elle n'ira nulle part sans moi ! s'écria Michael avant de quitter son bureau d'un pas décidé.

Sur le chemin de l'appartement de Julia, il s'arrêta chez un fleuriste et acheta une douzaine de roses. Une fois à destination, il franchit l'entrée de l'immeuble sans remarquer que la petite Plymouth Horizon marron n'était pas garée devant.

Ce ne fut qu'après avoir sonné et frappé en vain à la porte pendant cinq minutes qu'il s'en souvint et dut se rendre à l'évidence : Julia n'était pas là. Elle avait pris sa voiture et elle était partie, mais où ? Il n'en avait pas la moindre idée.

Bien que Joanna ne l'attendît pas aujourd'hui, Julia avait brusquement décidé d'aller faire une visite au centre de rééducation. Elle avait besoin de voir sa sœur. Jamais elle ne s'était sentie aussi seule et malheureuse depuis la mort de leur mère, trois ans plus tôt.

Michael n'était pas un homme pour elle. Elle le savait, pourtant. Elle l'avait toujours su. De nouveau, elle pensa aux insultes qu'il lui avait jetées au visage, quelques instants plus tôt, et son chagrin céda la place à la colère : il croyait donc qu'elle avait un amant secret et tentait de lui faire endosser la paternité d'un enfant qui n'était pas le sien ! C'est dire s'il la méprisait !

Une douleur brutale lui transperça le cœur, et elle étouffa un sanglot. Depuis qu'elle avait quitté le siège de la société, elle ne cessait de passer ainsi d'une émotion à l'autre.

De gros flocons de neige s'écrasaient sur son pare-brise et le vent s'était levé, mais elle n'y prêta pas attention. Trop de pensées et de questions se pressaient dans sa tête... Un test génétique prouverait à Michael qu'il était bien le père du bébé, mais il n'en voudrait pas pour autant et, surtout, il ne l'aimerait pas...

Quelle que soit l'attitude de Michael, Julia avait cependant décidé de garder cet enfant. Sa tendresse pour lui grandissait de jour en jour. Il n'était pas seulement celui de Michael, mais aussi le sien, la chair de sa chair, un petit Chandler qui perpétuerait le nom et les valeurs morales de ses parents. Et Joanna serait tante... Elle adorait

les bébés, et ce neveu ou cette nièce lui donnerait un statut valorisant dans son entourage.

Un profond sentiment de paix enveloppa Julia. Son immense joie d'être mère compenserait l'indifférence de Michael. Cet enfant, elle l'aimerait pour deux. Sur le plan matériel, il lui serait sans doute difficile de l'élever seule, mais elle se débrouillerait, comme elle l'avait fait pour Joanna.

Lorsque la jeune femme franchit les grilles de la clinique, elle se sentait forte, sereine et déterminée.

Michael attendait depuis des heures, assis dans sa voiture, quand il vit Kia s'approcher de l'immeuble. Il bondit sur le trottoir et courut à sa rencontre.

– Julia n'est pas là ! s'exclama-t-il. Vous avez une idée de l'endroit où elle peut être ?

– Que se passe-t-il, monsieur Fortune ? demanda la jeune Noire d'un ton glacial. Non, laissez-moi deviner... Vous venez d'apprendre une nouvelle que vous avez accueillie avec tant d'enthousiasme que Julia vous a planté là, c'est ça ?

– Alors vous êtes au courant pour... pour le bébé ?

– Oui. Pauvre Julia... Pourquoi a-t-il fallu qu'en plus de tous ses problèmes, elle tombe sur un monstre d'égoïsme tel que vous ?

Jugeant cette critique méritée, Michael n'essaya pas de se défendre. Il laissa parler une Kia qui, dans son indignation, lui révéla toute l'histoire de Julia : l'accident, les blessures et la longue rééducation de sa sœur, le prix exorbitant que lui coûtait le séjour de Joanna dans une clinique spécialisée, et le temps qu'elle lui consacrait le week-end.

– C'est uniquement pour sa sœur que Julia a accepté ce simulacre de fiançailles, conclut la jeune Noire. La prime que vous lui avez offerte a été un ballon d'oxygène pour elle, bien qu'en la traitant comme une femme cupide et calculatrice, vous lui ayez gâté son plaisir d'améliorer les chances de guérison de Joanna.

– Mais pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ? s'écria Michael, bouleversé.

– Elle l'aurait sûrement fait si elle vous avait senti disposé à l'écouter !

Kia avait encore raison, songea Michael. Il aurait dû interroger Julia, lui montrer qu'il s'intéressait à elle. Au lieu de cela, il l'avait d'emblée soupçonnée de chercher à le manipuler, et il s'était efforcé de déjouer des manœuvres qui existaient seulement dans son imagination !

– J'ai tout gâché, murmura-t-il. Et maintenant, je ne peux même pas tenter de réparer mes torts : je ne sais pas où est Julia.

– Montez avec moi à l'appartement ! déclara la jeune Noire, apparemment touchée par sa détresse. Elle m'a peut-être laissé un mot.

Michael suivit Kia, qui trouva en effet un message de Julia sur la table de la cuisine.

– Elle est partie voir Joanna à la clinique, annonça-t-elle après l'avoir lu.

– Je vais l'y rejoindre !

– D'accord, mais tâchez, pour une fois, de ne pas vous comporter comme un mufle qui pense pouvoir régler tous les problèmes à coups de billets de banque ! lui lança Kia tandis qu'il courait vers la porte.

Il fallut plus d'une heure à Michael pour atteindre sa destination : la neige rendait la chaussée glissante et ralentissait le trafic. Une fois arrivé au centre de rééducation, il demanda à la réception où se trouvait la chambre de Joanna Chandler. Il y alla, une boule d'angoisse dans la gorge, mais la pièce était vide.

Une infirmière croisée dans le couloir lui expliqua que Joanna était à l'auditorium, en train de répéter avec la chorale, et lui indiqua le chemin pour s'y rendre.

Assise dans la pénombre de l'auditorium, Julia regardait sa sœur et le groupe d'autres jeunes patients réunis sur la scène. Joanna s'était portée volontaire pour accompagner au xylophone les chants de Noël qui feraient partie du spectacle de fin d'année. C'était aujourd'hui la première séance de travail, et ses gestes étaient un peu raides, mais elle parvenait malgré tout à produire la bonne note au bon moment.

Des larmes d'émotion montèrent aux yeux de Julia : la concentration et la coordination de mouvements dont sa sœur



devait faire preuve pour réussir cet exercice montraient l'étendue de ses progrès, car elle en aurait été incapable un an plus tôt.

L'image de Joanna avant son accident, jouant sans effort au piano un large répertoire de chants de Noël, traversa cependant l'esprit de Julia, et une vague de tristesse l'inonda.

Si elle s'était retournée, elle aurait vu Michael debout au fond de la salle, immobile et silencieux parce qu'il craignait de la déranger, mais elle ne se retourna pas.

Le temps que Julia dise au revoir à sa sœur, il faisait nuit et la neige tombait dru. Les heures qu'elle venait de passer en compagnie de Joanna lui avaient permis d'oublier ses problèmes, mais ils la rattrapèrent lorsqu'elle sortit sur le parking : qu'allait-elle devenir ? Michael avait peut-être déjà décidé de la renvoyer et, dans ce cas, comment arriverait-elle à subvenir aux besoins de Joanna et d'un enfant ? Quel avenir...

– Julia !

C'était la voix de Michael, et la jeune femme s'arrêta net, son bel optimisme du matin encore un peu plus ébranlé par l'idée que, pour comble de malheur, elle se mettait maintenant à avoir des hallucinations auditives.

– Julia !

Elle pivota lentement sur ses talons et vit Michael s'approcher à grands pas. Un curieux mélange d'amour et de rage la submergea : elle avait autant envie de s'enfuir que de courir vers lui, de le gifler que de le supplier de l'aimer. Déchirée entre ces impulsions contradictoires, elle n'obéit à aucune, se contentant d'attendre qu'il la rejoigne.

– Ma chérie, je..., commença Michael quand il fut à sa hauteur.

– « Ma chérie » ? coupa Julia d'un ton froid. Tu dois me confondre avec quelqu'un d'autre... Moi, je suis une odieuse manipulatrice, qui a voulu te refiler l'enfant de mon amant caché, tu te rappelles ?

–Je suis désolé, Julia, et c'est justement pour m'excuser que je suis...

–Inutile de te fatiguer ! Je refuse de t'écouter.

La jeune femme se détourna et reprit son chemin, mais Michael la suivit.

– Je sais que je suis impardonnable, déclara-t-il, que je t'ai dit des choses très blessantes et totalement injustifiées. Tu es une sainte, et moi un imbécile doublé d'un égoïste.

– Tu ne crois pas que tu en fais un peu trop ? Garde donc tes hyperboles et tes flatteries pour les clients que tu essaies d'embobiner ! Avec moi, ça ne marche pas.

– Mais je le pense vraiment, Julia, et... et je t'aime. Il m'a fallu du temps pour le comprendre et l'admettre, je le reconnais, mais c'est vrai... Je t'aime et je veux t'épouser. La bague de ma grand-mère est là, dans ma poche, et je vais la remettre à ton doigt. A partir de cet instant, nos fiançailles sont réelles... aussi réelles que notre enfant.

– Non, Michael, il est trop tard. Je ne porterai plus ta bague, parce que nous ne sommes plus fiancés, ni pour de vrai ni pour de faux.

– Alors passons directement à l'étape suivante : nous allons nous marier, et aujourd'hui même. En prenant tout de suite l'avion pour Las Vegas, nous pouvons...

– Tu me vois dans une de ces horribles chapelles où l'on pratique les mariages à la chaîne, avec pour officiant un pasteur déguisé en Elvis Presley ?

– D'accord, la cérémonie aura lieu ici, à Minneapolis, et nous demanderons à Barbara d'organiser la réception la plus sobre possible.

– Non ! Je connais ton opinion sur le mariage : tu le considères comme une institution inepte, aussi attrayante qu'un séjour en prison.

– Tu te trompes, Julia... Enfin, non, c'est moi qui me trompais, au sujet du mariage et de bien d'autres choses. Je t'en prie, laisse-moi te...

– Pour toi, aucun mariage n'est destiné à durer, et avec un parti pris de ce genre, le nôtre serait voué d'avance à l'échec, alors à quoi bon ? J'en ai assez des simulacres, et j'en refuse de participer à une nouvelle imposture.

La jeune femme avait maintenant atteint sa voiture, et elle ouvrit son sac à main pour y chercher ses clés.

– Notre mariage ne serait pas une imposture ! protesta Michael. Ne pense pas aux dix derniers jours — je me suis conduit comme un idiot, mais cela ne se reproduira pas... Souviens-toi seulement du

bonheur que nous avons connu pendant la plus grande partie de nos fiançailles, et...

– Nos fausses fiançailles, souigna Julia. Et je me rappelle certains faits que tu sembles. avoir oubliés, comme ton manque total de confiance en moi.

– Ce n'est plus vrai. J'admets avoir eu des paroles...

– Même si je te pardonne ces paroles — ce qui arrivera sans doute un jour —, tu me soupçonneras de le faire par calcul. Chacun de mes actes te paraîtra inspiré par quelque noir dessein, et je ne veux pas vivre dans cette atmosphère de perpétuelle suspicion, même pour tout cet or des Fortune que tu m'accuses de convoiter. Et puis il y a le bébé... Ce sera à tes yeux un enfant de plus mis au monde pour de mauvaises raisons, et je préfère l'élever seule qu'au contact d'un homme cynique, d'un père qui... Et zut !

Dans son agitation, Julia avait laissé tomber ses clés par terre. Michael se pencha pour les ramasser mais, au lieu de les lui rendre, il les fourra dans sa poche et décréta :

– Je te ramène. J'enverrai quelqu'un chercher ta voiture demain.

– Il n'en est pas question ! Donne-moi mes clés !

– Non. Maintenant, tu m'accompagnes jusqu'à ma voiture, ou bien il faut que je te porte ?

Furieuse, la jeune femme se jeta sur Michael et tenta de glisser la main dans sa poche pour récupérer ses clés. Il réagit instantanément, en refermant les bras sur elle et en la serrant contre lui.

– Lâche-moi ! cria-t-elle.

Loin d'obéir, Michael enfouit son visage dans les cheveux de Julia et en respira le doux parfum.

– Je t'aime..., murmura-t-il. Je sais qu'il m'arrive d'être injuste, de me laisser aveugler par mes préjugés, mais c'est justement pour cela que j'ai besoin de toi. Tu m'apprends à voir les choses différemment, tu me rends meilleur. Tu es la première femme dont je sois tombé amoureux, et je t'aimerai toujours.

– Tu ne pouvais pas m'aimer, quand tu m'as accusée de...

– L'amour est pour moi un sentiment nouveau, et je me suis d'abord méfié d'une émotion que je ne comprenais pas.

– Mais tu as eu une illumination soudaine, et tu crois désormais à l'amour éternel ?

– Ne te laisse pas contaminer par mon cynisme ! J'ai conscience de t'avoir blessée, mais il ne faut pas que tu abandonnes pour autant tes idéaux. Aide-moi au contraire à les partager. Tu m'as dit un jour que tu voulais t'occuper d'adolescents en difficulté, alors sois aussi compréhensive et indulgente avec moi qu'avec

tes futurs patients : enseigne-moi la confiance dans les autres et dans l'avenir.

– Tu fais vraiment feu de tout bois pour obtenir ce que tu veux !

– Et ce n'est qu'un début..., déclara Michael. A présent, tu montes dans ma voiture, ou bien nous restons là toute la nuit, au risque d'attraper la mort ?

La jeune femme se recula pour le regarder. Il avait sur le visage cette expression déterminée qui signifiait qu'il ne céderait pas d'un pouce. Elle était gelée et fatiguée, aussi jugea-t-elle inutile de prolonger la discussion.

– Je me soumetts à ta volonté, comme d'habitude..., maugréa-t-elle. La Terre s'arrêterait de tourner, si quelqu'un osait défier l'autorité de Michael Fortune !

– Absolument ! s'écria ce dernier d'un ton léger.

Il préférait en effet les sarcasmes de Julia à la douleur qu'exprimaient jusque-là sa voix et son regard. Elle était peut-être de mauvaise humeur, mais elle n'avait plus cette attitude de rejet qui le mettait au désespoir.

A peine assise dans la Corvette, Julia appuya sa tête contre le dossier de son siège, ferma les yeux et murmura :

– Cette journée m'a semblé durer cent heures.

– Tu te coucheras dès que nous serons rentrés à la maison, déclara Michael en démarrant.

– Je compte effectivement me coucher sans tarder, mais dans mon propre lit.

– Non, je t'emmène chez moi.

– Ecoute, Michael...

– Tu m'as dit tout à l'heure que tu arriverais sans doute à me pardonner un jour, et que je te soupçonnerais de le faire par calcul, alors je serais curieux de connaître la véritable raison de cette magnanimité.

– Je ne te répondrai pas, grommela Julia.

– J'ai malgré tout ma petite idée : ne serait-ce pas parce que tu m'aimes ?

– Même si c'était le cas, tu ne le croirais pas ! s'exclama la jeune femme en rouvrant les yeux et en fusillant Michael du regard. Tu ne crois pas plus à l'amour qu'au mariage. C'est pour toi un simple mot, que tu prononces dans l'espoir de parvenir à tes fins...

Reconduis-moi à mon appartement, Michael ! Je n'attends rien de toi... sauf peut-être une lettre de recommandation pour me permettre de retrouver du travail.

– Désolé, mais tu ne travailleras plus à l'avenir que pour moi, tu ne sortiras plus avec aucun autre homme que moi, et tu ne seras ni fiancée ni mariée à personne d'autre que moi... Nous allons nous marier le plus vite possible, et nous aurons les enfants les plus choyés que la Terre ait jamais portés.

Des larmes se mirent à couler sur les joues de Julia. Elle sortit un mouchoir de son sac et s'essuya les yeux avant de chuchoter :

– Arrête, Michael... Je ne peux pas te résister quand tu es gentil avec moi.

– Je veux passer le restant de mes jours à être gentil avec toi. Je ne le serai jamais assez pour réparer le mal que je t'ai fait.

– En m'accusant par exemple de t'avoir trompé, alors que ta as été mon premier et mon seul amant ! Cela te surprend, n'est-ce pas ? Mais peut-être ne me crois-tu pas... Peut-être penses-tu que je suis encore en train de te manipuler...

– Non, je te crois, mais pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

– Je craignais que tu ne sois glacé d'horreur,

déclara Julia sans pouvoir réprimer un sourire. Je savais que la perspective d'une liaison avec la vierge la plus âgée de Minneapolis ne t'enthousiasmerait pas vraiment.

– Tu te trompais : en cédant à ma passion pour toi, j'ai pris la meilleure décision de toute ma vie.

Julia ne fit pas de commentaires, et Michael respecta son silence. Le temps ayant maintenant tourné à la tempête de neige, il remarqua cependant quand, arrivés à son immeuble, ils sortirent de l'ascenseur :

– Même si nous ne sommes pas bloqués par les congères, demain, nous passerons toute la journée au lit.

Il s'attendait à des protestations, mais la jeune femme ne réagit pas.

– Tu me traites par le mépris, maintenant ? lui demanda-t-il en l'introduisant dans le séjour.

– Non, je réfléchissais.

– A quoi ?

– A tout ce que tu m'as dit ce soir.

– Je le pensais, Julia, et je ne cesserai jamais de te le prouver. Il faut juste que tu t'autorises à le croire.

Après l'avoir fixé pendant un long moment, Julia s'approcha de Michael et lui effleura les lèvres d'un baiser.

– Je t'aime, chuchota-t-elle. Je t'aime depuis longtemps, mais je n'osais espérer que tu m'aimerais aussi un jour.

– Pourquoi ? Tu es la femme dont j'ai toujours rêvé, sans oser espérer, moi non plus, que je la rencontrerais un jour... Je suis éperdument amoureux de toi, même s'il m'a fallu beaucoup de temps pour l'admettre.

– Oui, beaucoup de temps, convint Julia en passant les bras autour du cou de Michael.

Celui-ci la souleva et la porta dans sa chambre, où il l'allongea doucement sur le lit.

– Ne bouge pas, j'ai un coup de fil à donner, déclara-t-il ensuite en tendant la main vers le téléphone.

Intriguée, la jeune femme se redressa sur un coude et le regarda composer un numéro.

– Sterling ? Mike Fortune, à l'appareil... Je veux que vous déchiriez sur-le-champ le contrat de mes fausses fiançailles avec Julia. Et j'ai le plaisir de vous annoncer qu'elle et moi allons faire publier dès demain des bans de mariage... Pardon ?... Non, pas de contrat ! C'est inutile, parce que notre union durera toute la vie.

Michael raccrocha, se pencha vers Julia pour l'embrasser, mais elle l'en empêcha en observant d'une voix inquiète :

– Pas de contrat de mariage ? Tu le regretteras tôt ou tard, j'en suis certaine, et... et je refuse de t'épouser dans ces conditions.

Rappelle Sterling et dis-lui d'en rédiger un.

– Tu as peur que je ne revendique la moitié du tas de ferraille qui te sert de voiture ? Désolé, mais c'est non. Tu vas devoir croire autant que moi à la pérennité de notre amour.

– J'y crois, mais quand ta mère demandera à lire notre contrat de mariage et apprendra qu'il n'y en a pas, je préfère ne pas être là !

– Rassure-toi : la connaissant, elle sera béate d'admiration devant ton art de manœuvrer les hommes. Attends-toi à un nouveau



déluge de compliments, ou du moins à ce que Sheila Fortune considère comme des compliments... Julie !

Ils éclatèrent de rire, puis la jeune femme tendit les bras à Michael. Son amour pour lui la rendait capable

de lui pardonner non pas « un jour », mais tout de suite. Il avait déjà commencé d'abandonner son attitude cynique et méfiante, et elle savait qu'il finirait par s'en défaire complètement. Il l'aimait et l'aimerait toujours.

— Sterling nous adresse ses vœux de bonheur, reprit Michael, et il s'est déclaré ravi de constater que je n'étais finalement pas aussi bête qu'il le pensait !

Retrouvant toute la complicité qui les unissait pendant leurs fausses fiançailles, Julia et Michael se sourirent avant de se mettre à fêter, à leur manière et dans la plus stricte intimité, le début de leurs vraies fiançailles.

## Epilogue

– Elle a finalement cédé ! Elle l'a épousé sans contrat de mariage ! déclara Sterling Foster.

Il remplit deux coupes de Champagne, en tendit une à Kate, et ils portèrent un toast silencieux aux jeunes mariés.

– Quelle ironie ! reprit l'avocat. C'est Julia qui voulait un contrat de mariage, et Mike qui n'en voulait pas. Elle a insisté jusqu'à la dernière minute, mais il a résisté. Jamais je n'aurais cru que sa méfiance...

– Il est amoureux, coupa Kate, et cela change tout. Je suis tellement contente pour eux, Sterling ! Je regrette seulement de ne pas avoir assisté à la cérémonie.

– Personne n'y a assisté sauf leurs témoins, si ça peut vous consoler. Ils tenaient à être seuls.

– Oui, je les comprends. Dieu sait quel esclandre Sheila aurait encore causé si Nate et Barbara avaient organisé une grande réception ! La magie d'un beau mariage aurait cependant pu opérer sur Jake et Erica, les faire revenir sur leur décision de se séparer.

– Non, cette magie-là n'aurait pas suffi. C'est plutôt à la magie noire qu'il faudrait avoir recours pour les réunir, car ils ont tous les deux un comportement qui

ne leur ressemble pas du tout : ils sont comme possédés.

– Et à propos de démons et de magie noire, où en est l'affaire Monica Malone ? Cette vieille sorcière continue-t-elle à acheter des actions de la société ?

– Oui, et c'est une énigme qui vient s'ajouter à toutes les autres...

– Dans ces conditions, je crois plus prudent de rester morte pendant quelque temps encore. J'aurais pourtant tellement aimé passer Noël avec les miens !

Sterling sourit et observa d'un ton désabusé :

– Si le Père Noël peut entrer dans les maisons et en ressortir sans être vu, Kate Fortune le peut sûrement aussi ! Telle que je vous connais, vous trouverez bien un moyen de faire une visite discrète à votre famille... Elle ne sera peut-être pas au complet, cependant. Rocky, notamment, semble décidée à rester dans le Wyoming pour les fêtes : sa société de recherche et de sauvetage l'occupe beaucoup. Vous avez tapé dans le mille, en lui léguant vos avions et votre hélicoptère.

– Rocky a hérité de mon esprit d'aventure, dit Kate d'un air satisfait. Je connais très bien mes enfants et mes petits-enfants, Sterling, et j'ai choisi avec soin le souvenir que j'ai laissé à chacun d'eux. La bague qu'a reçue Mike, en plus de ses actions, était un véritable trait de génie, non ?

– Ça, c'est sûr ! admit l'avocat, et puisque vous cherchez les compliments, permettez-moi de vous féliciter, pour la centième fois au moins, de votre intelligence et de votre sagacité.

– Je vous le permets ! déclara Kate.

Puis, éclatant d'un rire complice, ils remplirent de nouveau leurs verres et burent à l'avenir et au bonheur des Fortune.